

Année universitaire 2016-2017



GENÈSE, DIFFUSION ET RÉCEPTION DU NÉOLITHIQUE EN EUROPE

Présenté par Kévin SÉBASTIA

Sous la direction de Nicolas VALDEYRON, Professeur des Universités en Préhistoire – Directeur
de TRACES, TRACES UMR 5608

Mémoire présenté le 14 Septembre 2017 devant un jury composé de

Francis DUPUY, Professeur en anthropologie (LISST, UMR 5193)

Nicolas VALDEYRON, Professeur en Préhistoire (TRACES, UMR 5608)

Mémoire de **Master 1** mention **Histoire, Arts et Archéologie**

Spécialité Arts et Cultures de la Préhistoire et de la Protohistoire : Europe, Afrique

Remerciements

Il serait difficile de ne pas glisser ici quelques mots pour les personnes qui m'ont été d'une grande aide et d'un soutien inestimable.

Je remercie Nicolas Valdeyron, pour son soutien, tout à fait essentiel, ses conseils et multiples corrections. Il est difficile de dépasser son statut d'étudiant en licence sans l'attention et une relation élève-professeur bénéfique et constructive.

Merci également à Francis Dupuy, pour l'entretien inspirant qu'il m'a accordé et sa bienveillance.

Je n'oublierais pas de remercier tout le cortège des enseignants du Master ASE2P pour cette année.

Je remercie également ma famille.

Mes amis pour leur soutien, les pauses dans mon labeur ; tout spécialement toi Marine pour tes conseils avisés (et fort heureusement jamais avinés), toi Sophie qui a su partager ton expérience.

Une petite pensée à Antoine, souvent devant la machine à café, mais je l'étais aussi alors que des livres m'attendaient à deux pas d'ici. Sans doute étais-je en réalité prostré, soumis à la distributrice de caféine plus car elle légitimait ma pause que par besoin réel de ses services.

La fin de ce mémoire, ces dernières lignes, marque le début d'un bref répit qui, pour une fois, sera fait sans culpabiliser.

Sommaire

Sommaire	4
Introduction.....	1
Chapitre I - Néolithique, « Néo-homo » : vers une conception nouvelle de l'Homme.....	6
1.1 De l'indifférence à la différence : une nécessaire nouveauté pour se penser.....	7
1.2 Vers la domination de l'écosystème	13
1.3 Le pouvoir de créer : le dépassement d'une nécessaire mythification.....	16
Chapitre II : L'Homme au temps de l'innovation.....	25
2.1 Le « moment » de l'innovation : le temps long.....	27
2.2 Les moteurs de l'innovation néolithique, ou quels modèles pour expliquer le Néolithique.....	34
2.3 Du dividu à l'individu :De la définition par nature à la liberté de (se) choisir	40
Chapitre III – Les sirènes néolithiques.....	52
3.1 Le Néolithique face à la théorie de l'innovation	53
3.2 Quels modèles de diffusion ?	60
3.3 « <i>You shall not pass</i> » : blocages culturels ou topographiques ?	64
3.4 L'inexorable marche néolithique.....	72
Conclusion	78
Bibliographie.....	84

Introduction

Néolithique ou « Nouvelle pierre », voilà un nom malheureux pour quelqu'un qui, comme moi, considère davantage les aspects sédentaires, producteurs et hiérarchiques des sociétés néolithisées que leur technologie lithique. Paléolithique et Néolithique sont ici rattachés entre eux par la matière lithique, pierre qui évoluerait vers un haut point de technicité dans une période de mise en place de l'agriculture, de l'élevage et de l'urbanisme littéralement primitif. Archéologiquement, l'évolution reste visible pour l'Europe, au moins la plus méridionale où l'apparition de la lame de pierre polie coïncide bien avec l'arrivée du Néolithique ; ethnographiquement, la hache en pierre polie des aborigènes tasmaniens montre que celle-ci peut se retrouver en contexte de chasseurs-cueilleurs.

Dans le cadre de mon étude, je me suis intéressé à la question de la genèse du mode de vie que nous expérimentons actuellement, sédentaire, producteur et hiérarchisé, finalement à la naissance de nos civilisations. C'est ici, sans doute, quelque chose de très empreint d'une culture qui s'intéresse au passé pour le présent plus que pour lui-même et répondant, par son biais, à des questions sociétales actuelles. Recours au passé pour expliquer le présent qui n'est pas nouveau : Cicéron déjà écrivait sur la *magistra vitae* qu'est l'Histoire mais dans une conception cyclique de la vie des civilisations qui n'est pas la conception linéaire occidentale et moderne du Temps.

L'origine de la complexité sociale (hiérarchisation verticale, distinction entre producteurs et non-producteurs ...) que j'énonce plus haut, je crois l'apercevoir dans le Néolithique, nouveauté dans l'univers humain ; une innovation néolithique dont la genèse se doit d'être expliquée mais également ses modalités de diffusion et de réception mises en lumière. C'est là tout le cœur de mon sujet que de considérer les diverses composantes du Néolithique comme des innovations, que nous réunissons sous le terme unique de « Néolithique » et d'appliquer les mêmes modèles diffusionnistes que nous retrouvons en sciences sociales.

Avant de poursuivre, attardons-nous quelques instants sur l'énoncé de mon sujet de recherche.

Tout d'abord « innovation », du latin *inovare* c'est la création nouvelle à partir du substrat préexistant, création qui est adoptée sur une grande échelle¹, et qui n'est pas à confondre avec l' « invention », *inventio* qui est le fait de découvrir, de trouver une combinaison novatrice et créatrice de nouveauté² et qui n'a de postérité que lorsque qu'elle devient « innovation ». Le philosophe ionien Anaxagore, repris par Lavoisier, avait déjà saisi l'unité de la matière lorsqu'il proclama que « Rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. ». Le monde des idées n'est pas matériel, bien qu'immanent de la matière biologique, et dans une certaine mesure il ne peut être considéré que comme la simple recomposition d'éléments passés car les idées mutent. Il s'avère cependant que la pensée humaine, les idées, les mythes quels qu'ils soient ne sont jamais nés *ex-nihilo* et descendent d'un arbre phylogénétique complexe dont les paternités de chacun des éléments qui le compose sont multiples et entrecroisées. J'ai fait le choix ici de m'intéresser à l'innovation néolithique et non à l'invention, la discipline archéologique n'offrant à voir et entendre que les artefacts, éléments, assez présents pour être qualifiés. Pour considérer une innovation, et dans notre cas l'innovation néolithique, il faut considérer ce qui vient avant, ce qui compose et assemble les particules innovantes pour utiliser une métaphore atomique.

Cette « innovation », aux origines multiples, se diffuse, c'est-à-dire qu'elle se disperse, s'étend à l'ensemble du monde européen à partir d'un foyer proche-oriental primaire. C'est des phénomènes de contagion, du foyer originaire jusqu'aux foyers néocoloniaux, des vecteurs itinérants de diffusion, de transmission des gènes du Néolithique à l'Autre. Vecteurs qui peuvent être tout autant humains, tangibles, qu'idéels, immatériels.

La thématique de la maladie, à laquelle renvoie le terme de contagion, peut ici surprendre, associée à une symbolique morbide qui déplaît à tous mais qui, en réalité, doit être perçue sous le prisme plus grand de la peur de l'Inconnu. Le Néolithique est un inconnu en territoire mésolithique européen. Un élément de curiosité, d'attraction et de répulsion à la fois

¹ Valentine ROUX, *Des céramiques et des hommes : Décoder les assemblages archéologiques*, Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2016, 415 p.

² Philippe Robert-Demontrond et Anne Joyeau. « Les paradigmes de l'invention : modes et méthodes de la création poétique et résonances managériales » in *Management & Avenir*, vol. 7, no. 1, 2006, pp. 91-114.

qui, toujours, amène à la manifestation d'une identité locale, autochtone et allogène³ ; une nouvelle fois recompositions, mutations et jamais décompositions, répulsions totales.

La diffusion du Néolithique en Europe n'est pas sans rappeler le processus de globalisation. La globalisation, c'est ce rapprochement des cultures accéléré dans le temps, à grande échelle, que nous retrouvons dans ces phases de dispersions rapides d'idées, de produits, de personnes qu'est notre monde-toile⁴ : mais, toutes choses étant égales par ailleurs, c'est tout autant valide pour le Néolithique.

Ajoutons à cette rapide diffusion la rapide innovation et nous nous retrouvons face à une néolithisation qui rappelle notre monde et une temporalité qui n'est plus la Préhistoire mais qui est déjà l'Histoire à ses balbutiements. S'intéresser au Néolithique, c'est presque déjà s'intéresser à notre monde et c'est finalement quelque chose d'inhérent à la nature humaine que de rechercher l'Origine d'une chose, aller à la recherche de ce qui, originellement, est semblable ; tout un chacun sait qu'il est le mélange aléatoire et original des génomes d'une femme et d'un homme singuliers. Pourtant, malgré ses origines personnelles connues, l'Homme n'a de cesse de rechercher au-delà ; de trouver le liant originel qui fait de lui l'animal sociable et grégaire qu'il est.

Les mondes spirituels ont su trouver la réponse à la question des origines par une vérité, la Vérité pour le croyant dans les anthropogonies et cosmogonies. L'Homme de science quant à lui, a ce besoin viscéral de la preuve et se retrouve reclus dans le doute cartésien, continu et omniprésent qui invalide des hypothèses plutôt qu'il n'établit une vérité générale et absolue⁵. Ce doute scientifique rend la tâche complexe mais exaltante lorsque qu'il est appliqué à l'interprétation archéologique. Comment chercher les origines par l'archéologie ; science qui revient avant tout à l'étude de l'évolution, le mouvement éphémère et invisible que l'on ne peut saisir que dans les scarifications qu'il porte sur le monde et dont nous gardons les traces diluées ?

³ Jean-Loup AMSELLE, *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001, p. 23 « C'est donc souvent à travers la consommation de produits importés ou l'importation d'idées étrangères que se manifeste le plus fortement l'identité culturelle ou nationale »

⁴ Comprendre par là le réseau de communication à grande échelle qu'est le *web* (« toile »), les flux de marchandises et les multinationales, vecteurs de diffusion d'une culture-monde.

⁵ Georges BALANDIER, *Le désordre : éloge du mouvement*, Fayard, Paris, 1988, 252 p.

La question reste en suspens. Les outils à notre disposition sont nombreux pour approcher la réalité et la discerner avec plus de netteté. J'ai fait le choix d'une approche plurielle, ne souhaitant me baser sur de simples bases archéologiques dans l'émission de mes hypothèses génésiques et diffusionnistes sur l'innovation singulière qu'est le Néolithique. Les indices de déplacements de populations et de techniques offerts par l'archéologie sont essentiels mais ne sont pas suffisants pour penser la question, un large appel aux sciences sociales a été réalisé en partant du postulat que les fondements sociétaux de base ont quelque chose d'universel voire d'inhérent à la nature même de l'Homme. C'est finalement par un important recours aux principes d'« universaux » d'Alain Testart ou de « tendances » d'André Leroi-Gourhan, et parce que nous pouvons supposer que l'Homo Sapiens d'autrefois fonctionnait de manière similaire à celui d'aujourd'hui (et vice-versa), qu'a été élaboré ce mémoire.

C'est avec l'appui de ces outils que je me suis intéressé dans un premier temps à la question de la genèse du nouvel Homme qu'est le Néolithisé, des transformations symboliques nécessaires, par la différenciation, à l'apparition du mode de vie néolithique et le rapport entre les groupes humains et leurs productions matérielles et culturelles, notamment par le recoupement de plusieurs mythes autour du thème du « vol du savoir ». Dans un second temps, je m'intéresse à la question du temps long de l'innovation, rompant ainsi avec la perspective révolutionnaire et classique du Néolithique. C'est ensuite avec plus de précisions que je reviens sur les moteurs de l'innovation, non plus les grands changements idéologiques mais ce qui a conduit/contraint l'Homme à l'innovation néolithique, le faisant passer de l'ère du « Dividu » à celle de l'Individu. Cette ère est, je le pense, celle d'une redéfinition de l'Homme, d'une liberté nouvelle acquise sur le groupe et fragilisant ce dernier. Pour finir, c'est la question de la diffusion du Néolithique en Europe que s'accapare mon propos. Tout d'abord, j'observe le Néolithique sous l'angle des théories de la diffusion de l'innovation. Je m'intéresse ensuite aux différents processus en œuvre pour ce qui concerne la diffusion du Néolithique et sa réception chez, et par, les populations autochtones. Pour finir je m'intéresse aux blocages dans le processus de néolithisation et je tâche d'émettre de plausibles arguments à l'inexorable victoire de l'idéologie néolithique dans le monde européen de la fin de la Préhistoire.

Au terme de cet écrit, j'ai pour ambition de livrer quelques clefs de lecture afin de mieux appréhender les processus à l'œuvre dans l'élaboration et la diffusion d'une innovation, qui touche autant des aspects techniques que sociaux, en contexte préhistorique. Clefs de lecture que j'emprunte aux autres sciences sociales, que je transpose à un monde quelque peu délaissé aujourd'hui⁶.

⁶ Du moins si j'en juge la part, parmi mes camarades de Maîtrise en Préhistoire, menant leurs recherches sur la période néolithique ou contemporaine qu'est le Mésolithique.

Chapitre I - Néolithique, « Néo-homo » : vers une conception nouvelle de l'Homme

A considérer l'invention seule, nous nous éloignerions de la véritable matrice du sujet, qui est bien l'innovation. Cette dernière n'apparaît pas *ex-nihilo*, donnée aux Hommes par un invisible démiurge, mais est construite par la rencontre de la pensée humaine et de règles physiques immuables. Création humaine issue d'un « milieu intérieur »⁷ interagissant avec le monde physique, elle ne doit pas être examinée sans la rattacher aux acteurs de son développement.

L'innovation est multiple, elle peut tout à la fois concerner ce que nous nommons un univers interne à l'Homme, à savoir ce qui relève de la pure culture immatérielle tels que l'éthique, la philosophie, ce qui fait la représentation sociale, ou relever d'un domaine externe, qui a une retranscription physique dans l'espace comme le développement de la céramique, de l'urbanisation ou encore l'agriculture.

Ces deux catégories (i.e univers interne/externe) ne sont pour autant pas imperméables à des incursions mutuelles. Ainsi pouvons-nous voir en l'urbanisation une des solutions apportées à un des problèmes engendrés par la hiérarchisation, à savoir la gestion et la surveillance d'individus placés sous l'autorité d'un chef. L'urbanisation est autorisée par la mise en place d'un système agraire offrant une source d'alimentation concentrée et stable dans l'année, elle entraîne aussi la naissance d'un nouvel environnement pour l'Homme, préfigurant l'Anthropocène. Elle renforce également la hiérarchie et parallèlement est renforcée par cette dernière qui peut jouer sur la propriété des champs cultivés. On peut ainsi dire que l'interaction existe entre les différentes facettes des sociétés. Bien que la société puisse évoluer de manière quasi autonome face à la technique, des jonctions finissent par apparaître de manière marquée ne rendant plus possible l'évolution d'une sans l'autre⁸. C'est le propre de la technologie culturelle que de s'intéresser à ces questions d'interactivité entre culture et technique. Tout a des conséquences ailleurs, conséquences qui peuvent être plus ou moins importantes car l'artéfact ou la nouveauté sociale ainsi créés est à l'usage de ses créateurs et s'inscrira avec un impact variable dans les divers domaines qui composent sa culture.

⁷ André LEROI-GOURHAN, *Évolution et techniques*. [2]. *Milieu et techniques*, Albin Michel, Paris, 1973, 475 p.

⁸ Alban BENZA et Robert CRESSWELL, « A propos de la technologie culturelle. Entretien avec Robert Cresswell » in *Genèses*, 24, 1996, Trajectoires, pp. 120-136

La culture et la technique s'unissent donc, se mélangent et c'est là quelque chose qu'il me paraît important de relever dans le Néolithique. Une des inventions marquantes du Néolithique me semble en effet de l'ordre du culturel et serait à voir dans la différenciation d'un monde humain et extrahumain. Cette différenciation permettrait des formes de dominations nouvelles (hiérarchisation verticale) mais aussi la création d'une nouvelle façon de se considérer Homme et de penser sa propre inventivité.

1.1 De l'indifférence à la différence : une nécessaire nouveauté pour se penser

Pour ce qui concerne la transition vers le Néolithique, une des principales innovations qui semble se jouer alors tient à la place de l'Homme face au règne du vivant et de la matière. Elle tient à la différenciation de l'Homme sauvage et de l'Animal, du Minéral et de l'Organique, du Sauvage et du Domestique⁹, de ce qui faisait les modèles animiste et totémique définis par Philippe Descola¹⁰, deux de ses quatre « matrices ontologiques » fondamentales. L'Homme sauvage est indifférencié du monde naturel par son essence même, son intériorité (émotions, pensées, âme ... ce qui compose l'intérieur) pour le premier modèle mais aussi par sa physicalité (corps, processus physiologiques, façon d'agir dans le monde ... ce qui est visible à l'extérieur) pour le second. L'Animal est Homme et celui-ci est Animal, notamment dans la transe chamanique, il suffit pour s'en convaincre de noter les véritables liens de filiation qui les unissent retranscrits par le même auteur¹¹ ou encore Jean Malaurie¹² lorsque ceux-ci évoquent les rapports entre les chasseurs et leur gibier.

De fait, comment penser/imaginer la néolithisation tant que des ressemblances fortes interdisent le principe même de la domestication ? La différenciation doit être un nécessaire préambule à la mise en place de l'inféodation d'une partie du reste de la biosphère à

⁹ Le Domestique est ici à concevoir selon le sens commun actuel. Ce qui est proche de l'individu, maîtrisé. Le Sauvage quant à lui est le monde extérieur, qui peut être maîtrisable mais qui n'est pas dompté. Cette distinction n'existe pas dans les sociétés – *a priori* – pré-romaines selon Descola : le monde que nous qualifions de « sauvage » est celui des Esprits dans les modèles animistes et totémiques.

¹⁰ Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, 733 p.

¹¹ Philippe DESCOLA, *Les lances du Crépuscule*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1993, 459 p.

¹² Jean MALAURIE, *Les derniers rois de Thulé*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1955, 325 p.

l'Humanité. Et ce processus s'est effectivement déroulé, notre société analogiste en est l'aboutissement par la scission qu'elle opère entre les physicalités et intériorités, particulièrement visible dans la classification poussée des espèces en entités singulières.

Proposant de voir dans le Néolithique le moment où s'opère cette mutation, je me dois d'établir la ressemblance – *a minima* – des intériorités comme axiome pour le Paléolithique. Et cela bien qu'il soit impossible d'établir comme vérité absolue un modèle de pensée applicable aux sociétés du Paléolithique eurasiatique – pour ce qui concerne notre sujet – tant les vestiges sont ténus et souvent peu signifiants. Mais au moins puis-je émettre quelques suppositions.

Pour répondre à ce problème je renvoie à l'hypothèse totémique émise par Max Raphaël quant à la signification de l'art pariétal¹³ mais surtout à celle d'Alain Testart¹⁴. Ce dernier développe l'idée que l'art paléolithique présente certaines particularités qui rapprochent les groupes humains qui en sont à l'origine du totémisme.

Cette explication reposerait sur le fait que l'art des cavernes proposerait un ensemble de codes rhétoriques en jouant sur la polysémie des éléments figurés. Parce que la représentation graphique est – en soi – une forme de langage faisant appel tout autant à sa forme référentielle (l'image désigne quelque chose) qu'émotive (elle inspire quelque chose), elle véhicule un message qu'il nous faut analyser. Sauvet¹⁵ propose de voir dans sa *Rhétorique de l'image préhistorique* l'art pariétal comme un art fortement allégorique et socialement utile mais quelles sont ces allégories ?

Sur les parois des grottes sont représentés des animaux, le plus souvent d'une seule espèce, parfois de plusieurs. Quand plusieurs espèces sont représentées elles évoluent dans des espaces distincts sans interaction nette entre elles, comme à Lascaux où l'auroch, et cela malgré qu'ils soient représentés sur la même paroi, ne rencontre jamais le cheval. Ces espèces sont facilement distinguables car réalisées selon des normes précises, ainsi reconnaissons nous clairement un mammouth à Pech Merle grâce à une certaine ligne de dos, même lorsque celui-ci est stylisé à l'extrême. Ces représentations normées d'espèces différentes semblent

¹³ Max RAPHAËL, *Trois essais sur la signification de l'art pariétal paléolithique*, Paris, Le Couteau dans la plaie/Kronos, 1986, 228 p.

¹⁴ Alain TESTART, *Avant l'histoire*, Paris, Gallimard, 2012, 549 p.

¹⁵ Georges SAUVET, « Rhétorique de l'image préhistorique » in A. FINE, R. PERRON et F. SACCO (dir.) *Psychanalyse et Préhistoire*, Paris, PUF, 1994, pp. 84-115

indiquer que les groupes du Paléolithique accordaient une importance singulière à la notion d'espèce et à la classification de ces dernières.

Dans une autre mesure, l'art des cavernes d'Europe ne représente presque jamais d'êtres humains¹⁶. Selon Testart le monde des animaux serait une métaphore du monde humain. Pour parler d'eux-mêmes les Hommes font ici le choix de l'animalité¹⁷. La pluralité des espèces semblerait ainsi être également pluralité des groupes et les individus qui les composent seraient apparentés – en un certain sens - aux animaux qui les représentent. Ce modèle polymorphique humain est tel qu'il peut aller au-delà d'une simple symbolique. Les Aborigènes d'Australie sont ainsi soumis à des tabous alimentaires lorsqu'il s'agit de consommer la chair de leur animal-totem¹⁸. Nous retrouvons bien là le totémisme de Philippe Descola qui semble – au moins dans la pensée de l'anthropologue – régir le monde paléolithique.

Bien que l'hypothèse de Testart soit inspirée par ses connaissances ethnographiques, notamment sur celles concernant les Aborigènes d'Australie, dans sa transposition d'un état mythique du monde où la séparation des Hommes et des animaux n'a pas encore été réalisée (rappelant finalement une conception du monde issue du *Jukurra* [« Temps des Rêves »]) et cela alors même que l'art aborigène est lui-même un art rupestre et non pariétal¹⁹ ; une telle vision du monde paléolithique est éclairante pour mon discours et semble aller de pair avec l'indifférenciation – au minima des intériorités – offert par les exemples de chasseurs-cueilleurs subactuels en notre possession²⁰.

¹⁶ Quelques exceptions existent comme la grotte de La Marche dans la Vienne. L'exception n'est cependant pas valide dans l'art rupestre africain ou aborigène.

¹⁷ Et il est notable de noter l'existence de modèles anthropo-zoomorphes comme le Personnage composite de la grotte des Trois-Frères en Ariège.

¹⁸ Alain TESTART, *Des dons et des dieux*, Paris, Errance, 2006, 155 p.

¹⁹ Je ne pense cependant pas qu'il s'agisse, en réalité, d'un élément de grande importance. Bien que je puisse fantasmer sur une certaine renaissance qui s'opère sur l'individu qui sort de terre comme il sortirait d'un utérus, cela ne serait être que fabulation. Me limitant aux faits je vois que des grottes ornées paléolithique ont également servit de lieu de vie, ce qui ne semble pas le cas chez les Aborigènes. La pénétration de l'art dans la grotte serait donc peut-être à voir comme un désir de le cacher des non-initiés qui vivent sous son porche ... Finalement un désir que nous retrouvons chez les Aborigènes d'Australie.

Ajoutons également que la présence de figures anthropomorphes chez les Aborigènes ne signifie pas pour autant que des Hommes ont été représentés mais plutôt des êtres du Temps du Rêve.

²⁰ Je pense notamment à l'analogie faite entre l'ennemi et le gibier chez les Jivaros de Haute-Amazone (Philippe DESCOLA, « Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécaré ? » *in De la Préhistoire aux missiles ballistiques*, Paris, La Découverte, coll. Recherches, 1994, pp. 329-344), les transformations de l'Homme vers l'animal chez les Inuits (MALAURIE, *op. cit.*) ou encore le totémisme aborigène.

Si l'hypothèse de Testart est correcte et que l'Homme du Paléolithique européen se pense effectivement au travers d'espèces, en créant des allégories de son propre être dans des animaux-totem qui représenteraient tout autant l'individu que l'ensemble du groupe, alors il peut y avoir, éventuellement, indifférenciation entre l'Homme et le monde animal. L'Animal représente l'Homme mais aussi son groupe dans son ensemble. Ajoutons à cela les comportements des chasseurs à l'égard de leurs proies dans les milieux chasseurs-cueilleurs dont nous avons connaissance, c'est-à-dire au travers du dialogue qu'ils instaurent et qu'ils entretiennent avec elles. Que ce soit en milieu arctique ou tropical, des mammifères aux saumons capturés par les Indiens de la Côte Nord-Ouest²¹, tous les animaux sont traités comme des êtres humains. On discute avec le monde animal, on respecte la dépouille et même lorsque l'animal est maltraité il l'est, comme Malaurie le notait²², comme un Homme. Nous pouvons alors effectivement penser que l'indifférenciation est un universel chez les populations de chasseurs-cueilleurs et que la possible correspondance, mise en avant par Testart, entre les représentations graphiques d'animaux dans l'art pariétal et l'Homme tendrait à démontrer qu'elle existait déjà pendant la Préhistoire.

Cet état primordial d'indifférenciation rend compliqué la mise en place de l'élevage. C'est bien la différenciation qui permet – dans la littérature ethnologique²³ – la mise en place de l'agriculture et de l'élevage. En Haute-Amazonie, Philippe Descola étudie les Achuars (« Hommes du palmier »), groupe jivaros réputé pour être l'un des plus à l'écart des influences missionnaires et donc des plus authentiques. Chez les Achuars la domestication est impossible.

Premièrement car le gibier n'est pas sauvage mais est déjà domestiqué par un « Maître du gibier », qui entraîne une partie de son cheptel vers le chasseur qui n'en tuera pas plus que nécessaire afin de sustenter l'appétit des siens sans froisser le donateur. L'animal étant ainsi offert par son maître, l'Homme ne peut se l'approprier.

Dans un second temps et parallèlement à ce contrat entre les Hommes et les Maîtres des animaux, une personnification du gibier, et une filiation, se retrouvent dans les *annents*

²¹ Alain TESTART, *Des dons et des dieux*, Paris, Errance, 2006, 155 p.

²² Jean MALAURIE, *Les derniers rois de Thulé*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1955, 325 p.

²³ Philippe DESCOLA, « Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécaré ? » in *De la Préhistoire aux missiles ballistiques*, Paris, La Découverte, coll. Recherches, 1994, pp. 329-344

chantés par les chasseurs nommant le gibier « beau-frère ». La mort du gibier se retrouve, dès lors, mise en miroir avec la mort d'un ennemi, ennemi qui est traditionnellement recruté au sein de la parenté. La chasse devient alors le miroir de la société et un des outils de sa reproduction, singulièrement chez les Jivaros chez qui la guerre occupe une place toute particulière et qui réitère, symboliquement, cette dernière dans la chasse.

Il peut cependant arriver que des jeunes animaux, rendus orphelins par la mise à mort de leur mère, soient recueillis par les chasseurs achuars. Ils s'entichent ainsi d'animaux et ont à leur égard un comportement similaire à celui que l'on pourrait retrouver ailleurs avec les animaux familiers. Cependant cet animal ne sera pas – dans la plupart des cas - mangé une fois mort, il n'est pas une réserve de viande, ni ne sera sélectionné pour certaines qualités et reproduit avec d'autres individus. Cet apprivoisement²⁴ ne découle donc pas sur la domestication de l'espèce alors même que certaines d'entre elles peuvent s'y prêter, notamment pour le pécari (cochon local).

Ce blocage alimentaire de l'animal apprivoisé est dû à l'analogie faite entre ennemi et gibier. Lorsqu'un Jivaro prend le sentier de la guerre il chasse l'Homme, lorsqu'il part à la chasse c'est l'animal qui devient sa proie.

Ainsi, si le gibier est l'ennemi alors l'orphelin recueilli est l'enfant-captif et se rapproche davantage de l'affin. La société jivaro ne connaissant pas l'esclavage – qui existe autre part en contexte de chasseurs-cueilleurs²⁵ – l'animal recueilli n'est pas possédé sinon élevé et son espèce ne peut donc pas être domestiquée.

Ce qui interdit donc l'élevage ici c'est, avant tout, l'indifférenciation de l'Homme et de l'Animal. Étant fondamentalement similaires l'inféodation de l'un à l'autre devient impossible. Il semblerait cependant que – au moins dans certains cas²⁶ – l'élevage ne pose pas de problème pourvu que les espèces élevées ne soient pas endémiques mais introduites déjà domestiquées. En effet, l'animal domestique ne se déplace pas seul, il se déplace avec

²⁴ L'apprivoisement est à ne pas confondre avec la domestication. L'animal apprivoisé est sauvage, l'Homme l'habitue à sa présence mais ne contrôle pas pour autant sa reproduction comme dans le cas de la domestication.

²⁵ Alain TESTART, *Avant l'histoire*, Paris, Gallimard, 2012, 549 p., notamment les Indiens de la Côte Nord-Ouest d'Amérique du Nord.

²⁶ Les Wayana de la Guyane Française élèvent ainsi du poulet, espèce domestiquée en Asie du Sud et non en Amérique.

l'ensemble des représentations véhiculées par ses maîtres qui l'inclut déjà dans une intériorité différenciée des Hommes mais est également introduit dans un état d'assujettissement à ce dernier.

Il ne faut, en revanche, pas considérer cet exemple comme expliquant l'absence d'élevage, voire d'agriculture (les deux étant conséquences de la domestication), dans le Mésolithique européen²⁷. Cependant nous sommes possiblement au sein de sociétés où l'Homme et le Sauvage n'ont pas encore été séparés. Dans ce cadre, la domestication est limitée par le rapport trop proche entre les deux entités considérées. Domestication limitée mais cependant possible, rappelons-le, car le chien a lui été domestiqué dès le Paléolithique Supérieur²⁸. Notons que cette domestication s'insère dans un techno-système préexistant à savoir celui de la chasse ce qui – sans doute – a su permettre une utilité sociale et culturelle – en plus de technique – à la transformation du *Canis lupus sp.* en *Canis lupus familiaris*. Il serait cependant réducteur de penser ces blocages idéologiques comme profondément immuables mais plusieurs générations demeurent néanmoins nécessaires pour les contourner par un jeu de hasards et l'impact de l'environnement social, culturel et géographique.

Si blocage il y a eu à ce sujet, nous pourrions en retrouver la trace ailleurs que dans la seule archéologie. Sans doute pouvons-nous remonter, en partie, la substance de l'univers symbolique des sociétés sans écritures afin de considérer avec plus de relief la Préhistoire. Une lecture des mythes les plus anciens, en plusieurs zones d'Europe, serait opportune de ce point de vue. De notre connaissance lacunaire du sujet nous pouvons cependant au moins émettre une hypothèse d'indifférenciation des hommes et des animaux dans l'Europe préhistorique, si l'on considère l'association de certaines divinités scandinaves à des animaux, pareillement pour le monde celtique. Et peut-être pouvons-nous voir en ces liens les reliquats de l'indifférenciation primitive qui limitait cette domestication ?

²⁷ L'absence est presque totale. Le loup est domestiqué au Paléolithique Supérieur. Il est une espèce parfaitement adaptée à la domestication comme le note Hale (1969).

J'ajouterais de mon côté la certaine similitude dans le comportement des loups et des Hommes. Tous deux se déplacent en groupe, ils sont également prédateurs, s'occupent de leurs aînés (pas toujours chez les Hommes, à voir le cas des Inuits du Groenland)... Peut-être sont-ils, parmi le règne animal, ceux qui ont le comportement le plus proche de celui de l'Homme au Paléolithique ? Ceci ayant pu jouer un rôle dans leur domestication et son acceptation mais cela ne demeure que très hypothétique.

²⁸ M. BOUDADI-MALIGNE et G. ESCARGUEL, « A biometric re-evaluation of recent claims for Early Upper Palaeolithic wolf domestication in Eurasia » in *Journal of Archaeological Science*, n°45, 2014, pp. 80-89

En guise de conclusion intermédiaire, je rappellerais la nécessité pour les populations en voie de néolithisation de différencier pleinement l'Homme et l'Animal. L'indifférenciation supposée des populations paléolithiques - notamment au travers des travaux d'Alain Testart – est un élément de blocage important pour le Néolithique dans la mesure où elle contraint fortement la domestication.

1.2 Vers la domination de l'écosystème

La différenciation des espèces n'est qu'une première étape, nécessaire, à la mise en place du Néolithique. Elle est nécessaire à la pensée d'un mouvement de domination de l'Homme sur son semblable, sur son environnement, sur la faune et la flore. C'est la domination, l'idée d'une hiérarchisation verticale, qui permettrait²⁹ dans cet esprit la mise en place du Néolithique.

Quand on évoque la domination Néolithique, nous avons spontanément en tête l'image d'Épinal de la domestication. Mais la domination ne se limite pas pour autant au simple monde animal et végétal : elle peut en effet tout aussi bien concerner l'être humain que les milieux dans lesquels les groupes évoluent. Elle ne saurait, par ailleurs, être une véritable nouveauté si l'on prend en compte les phénomènes de domination masculine ou magique³⁰. Bien que la domination soit un phénomène ancien, elle est cependant particulièrement débridée par le Néolithique et son extension à l'univers du Sauvage. En effet, bien que féconds dans la mise en place de la domination, le Néolithique et l'émergence des sociétés à richesses ne semble pas être à l'origine des relations dominants-dominés. Les sociétés achématiques³¹ possèdent ainsi déjà des formes de domination³². On la retrouve notamment dans les groupes aborigènes qualifiés de gérontocrates. En Australie, l'obtention d'une femme se fait en contrepartie d'obligations viagères. Le fiancé doit rendre des services, octroyer une

²⁹ Et non entraînerait.

³⁰ Christophe DARMANGEAT, « Certains étaient-ils plus égaux que d'autres ? II – Formes de domination sous le communisme primitif » in *Actuel Marx*, n° 58, 2/2015, pp. 144-158

³¹ Ou « sociétés sans richesses » selon Testart (2012). Pour celui-ci le passage à une société à richesses se fait par le stockage

³² Christophe DARMANGEAT, *Op. Cit.*

partie de son gibier, à sa belle-mère et – de fait – à son beau-père. La femme n'est pas choisie par un prétendant. C'est ici le jeu des alliances des parents du futur gendre qui lui réserve une/des femme(s) à venir parmi les filles de sa future belle-famille. Il s'avère donc que les lignages les mieux pourvus en alliés matrimoniaux acquièrent de nombreuses femmes et il n'est pas rare de retrouver des vieillards cohabitant avec une dizaine de femmes. Cette accapuration des femmes est également celle des filles à naître et donc à marier. La polygynie de certains hommes, couplée à leur savoir rituel, leur permet d'asseoir une certaine autorité sur les plus jeunes contraints d'obéir aux dictats de l'aînesse.

De manière similaire nous retrouvons en certains groupes d'Inuits un pouvoir sexuel chez les chamanes qui peuvent s'octroyer les faveurs des épouses et filles des personnes soignées, ces dernières risquant quelques représailles d'ordre occulte³³. Ils ont également le pouvoir de former des couples lors de certains rituels. Des hommes orientent ainsi les idylles amoureuses en offrant quelques biens à celui qui les forme, donnant au chamane plus que ne le ferait leur concurrent.

Il y a donc déjà une domination de certains sur d'autres dans les sociétés de chasseurs-cueilleurs. Ce qui fait l'originalité du Néolithique est son intensification et son extension à l'univers sauvage.

C'est tout d'abord la conquête d'un territoire, conquête que nous entendons en termes de possession et non d'appropriation. La possession indique qu'on a en propriété un objet, qu'on a cet objet à son unique disposition alors que l'appropriation vise à faire sien, à utiliser, ce qu'on ne possède pas sans pour autant défaire le légitime propriétaire de son bien. Or il est certain que les groupes de chasseurs-cueilleurs se sont déjà appropriés le territoire sur lequel ils évoluent, qu'ils réutilisent régulièrement les mêmes sites, accomplissent les mêmes trajets³⁴, peuplent les reliefs de souvenirs et de mythes³⁵. Mais ce territoire ne leur appartient pas, il n'est que lieu de passage pensé, humanisé et pourtant demeurant aux mains des esprits.

³³ Christophe DARMANGEAT, « Certains étaient-ils plus égaux que d'autres ? II – Formes de domination sous le communisme primitif » in *Actuel Marx*, n° 58, 2/2015, pp. 144-158

³⁴ Voir à ce propos les déplacements saisonniers accomplis par les Nunamiuts d'Alaska étudiés par Lewis BINFORD (1978).

³⁵ Alain TESTART, *Des dons et des dieux*, Paris, Errance, 2006, 155 p. concernant le « Temps des Rêves » et comment les Aborigènes voient en certains reliefs les vestiges des êtres qui le peuplèrent.

Nous pouvons sans doute distinguer les prémices de cette prise de possession au travers de la sédentarisation natoufienne au Proche-Orient. La maison natoufienne semi-enterrée de Mallaha change dans le PPNA de Jerf el Ahmar³⁶ et sort de sa fosse originelle pour être posée sur le sol. Les matériaux qui la composent sont ainsi déportés de leur milieu primaire et l'habitation humaine acquiert, sur celle des autres mammifères dormant en grottes et/ou terriers, sphères tronquées incrustées dans le paysage, une spécificité aérienne et l'artificialité du rectangle rompant avec la géométrie naturelle. La terre qui compose ces maisons passe de l'horizontalité à la verticalité, élément symbolique qui dénote – à notre sens – une étape dans la différenciation. Un marqueur établi et montré, possiblement pensé, d'une frontière entre deux mondes. Frontière qui a dû se construire sur le temps long, préparant la domestication, avec ce qui finalement relève de l'émergence du symbolisme de Jacques Cauvin³⁷ au travers d'une nouvelle façon d'habiter un territoire et les symboles qui y sont associés. Domination symbolique dont nous retrouvons les traces dans les figurines anthropomorphes.

Ce symbolisme s'amplifie à Qermez Dere³⁸, à proximité de Tal Afar au nord de l'Iraq, où a été découvert un site d'habitat dont les datations situent les débuts aux alentours de 8 250 B.C. et la fin vers 7 900 B.C. Ici nous retrouvons des maisons encore semi-enterrées et circulaires, sur le modèle natoufien, mais qui présentent la particularité d'offrir un modelage d'argile en leur centre, modelage interprété comme une stèle et l'espace d'un sanctuaire domestique. Les structures d'habitat présentent également des traces d'entretiens réguliers, de remodelage et une propreté qui rompt avec le modèle natoufien. Les activités productrices semblent avoir ainsi été rapportées à l'extérieur de la maison, elle devient en quelque sorte un lieu à part, où des activités particulières se déroulent, un lieu entretenu.

La sédentarité accrue du Natoufien s'est doublée d'une appropriation, d'abord utile, du milieu environnant puis symbolique, notamment au travers des « stèles » de Qermez Dere au PPNB ou encore dans les « sanctuaires domestiques » de Çatal Höyük³⁹. Bien que n'étant pas un phénomène nouveau, la connaissance de son environnement concerne désormais un

³⁶ D. STORDEUR, « Le village de Jerf El Ahmar (Syrie, 9500-8700 CAL BC). Ou comment interroger l'architecture pour comprendre la société qui l'engendre », in *ArchéOrient – Le Blog*, 2015 [En ligne]

<http://archeorient.hypotheses.org/3900>

³⁷ Jacques CAUVIN, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, CNRS, coll. Biblis, 2013, 310 p.

³⁸ Trevor WAKTINS, « The Beginning of the Neolithic : searching for meaning in material cultural change », *Paléorient*, vol. 18, 1992, pp. 63-65

³⁹ Jacques CAUVIN, *Op. Cit.*

territoire réduit dont les qualités doivent être connues. Ce souci pratique semble ici s'accompagner d'une considération plus symbolique menant à l'émergence du *domus* sur la *maison*, non plus l'endroit où on ne fait que s'abriter et qui s'apparente à l'extérieur mais l'endroit où on vit, l'endroit qui nous appartient et que l'on utilise différemment.

Il y aurait donc au Néolithique la mise en place d'une domination permise par la différenciation entre l'Homme sauvage et l'Animal. Cette domination est singulièrement marquée dans un habitat, qui s'approprie le territoire mais qui également justifie la position dominante de l'Homme en le différenciant des autres animaux notamment au travers de son habitat. C'est tout autant une domination de fait qu'une domination qui se justifie par elle-même. C'est la mise en route de rapport dominants-dominés entre des entités différentes mais également le renforcement de rapports préexistants au sein des groupes humains qui devrait mener à une redéfinition des liens préétablis.

1.3 Le pouvoir de créer : le dépassement d'une nécessaire mythification

La mise en place de la domination présuppose une différenciation toujours plus forte et donc la mise en place d'identités qui viendraient compenser ce lien rompu. Une construction d'identités par le singulier (l'individu) ou le pluriel (le groupe, la classe ...), plutôt les deux à la fois, qui semble bien incompatible avec le totémisme évoqué par Max Raphaël ou encore Alain Testart pour le Paléolithique. Si une société s'assimile à un modèle animal, elle se pense en une certaine conception, en un archétype d'humanité animale auquel elle doit se conforter et ses membres sont, de fait, limités dans leur choix de construction de leur propre identité en tant qu'espèce et individus singuliers.

Ce modèle ne laisse pas de place à l'individu par l'indifférenciation qui touche aussi bien l'Homme et le reste du règne du vivant que l'Homme et l'Homme. L'individu prend position au Néolithique, il affirme certains choix par son habitat, il se spécialise et l'artisanat se développe. Le dépassement des deux « matrices ontologiques » de Philippe Descola présuppose une pensée humaine orientée vers un rapport plus direct à soi. Cette interaction

différente de l'Homme à soi-même est à notre sens particulièrement visible lorsque l'on aborde le domaine de la mythologie.

En effet, le mythe est une véritable matrice à mouler l'être humain qui en est pourtant – paradoxalement – lui-même à l'origine. Parce qu'ils sont créations d'Hommes les mythes sont aussi représentatifs de ce qu'ils sont – ou pourraient devenir – viscéralement. Le mythe est en *avant* et *dans* le temps. Il s'apparente à notre sens au « Point Oméga » développé par Pierre Teilhard de Chardin⁴⁰. Dans la pensée du Jésuite il s'agirait de guider l'Humanité – mais aussi l'ensemble de l'Univers – vers sa finitude, sa complexité et sa conscience maximale. L'Homme suivrait ainsi la piste tracée par un lointain phare d'accomplissement qui serait le « Point Oméga ». Ce dernier n'est pas statique, il est en constant mouvement, reflétant les aspirations humaines et ce qu'il est déjà. Le mythe s'inscrit dans ce schéma de pensée dans la mesure où lui aussi révèle en filigrane les désirs des sociétés et les directions qu'elles suivent tout en s'adaptant continuellement à leurs évolutions.

Le mythe, si on le considère selon le sens commun du terme, montre bien l'identité, les désirs, les défauts et les valeurs recherchées par les sociétés. Icare qui eut l'audace de désirer s'approcher des dieux en perdit ses ailes et chuta dans la mer qui porte désormais son nom. Les habitants de Babel érigèrent une tour dans la même optique que le fils de Dédale et ils en furent punis, divisés par la création des langues. Ces deux mythes sont similaires sur les valeurs transmises, celle de la modestie à avoir face à ceux qui nous dépassent (légitimant la hiérarchie) et les limites imposées par nos corps notamment, et sur les désirs des deux groupes humains considérés : celui de s'élever physiquement dans le mythe mais qui doit être pensé comme la volonté de se grandir, d'apprendre, de créer, d'atteindre un idéal incarné par les dieux ou bien s'en défaire en les assillant⁴¹.

⁴⁰ Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Le phénomène humain*, Paris, Éd. du Seuil, 1955, 347 p.

⁴¹ Je rajouterais que ces mythes sont créateurs d'une bipartition du monde, voire d'une tripartition. Tout d'abord il y a ce qui est céleste, ce à quoi l'Homme aspire et qui demeure inaccessible (en apparence ; le fameux Point Omega de Teilhard de Chardin). Face à ce lieu proscrit aux Hommes se trouve le monde terrestre, celui qui est viable et effectivement vécu. Et pour finir, pourrions-nous voir (au moins dans le mythe d'Icare mais également dans d'autres), quelque chose qui est en deçà de la ligne de sol. La mer emporte Icare, les sous-sols sont le royaume des morts (*de facto* par l'inhumation) et il est intéressant de noter le rôle médiateur que peut avoir l'eau entre la vie et la mort (il faut ainsi franchir le Styx pour rejoindre les Enfers).

Nous pourrions penser que le mythe comme élément de représentation et moteur a disparu dans les sociétés athéistes. La rationalité l'emporte sur l'irrationalité mais nous ne sommes pas exempt de croyances. Lorsque Google ou le milliardaire Dmitry Itskov prétendent pouvoir offrir l'immortalité d'ici une dizaine d'années, n'est-ce pas le mythe technologique qui parle ? Et cet engouement technologique n'est-il pas le reflet d'une société connectée qui verrait davantage en elle les avancées de la médecine, la réalité virtuelle et l'*hyperloop* que le largage de la bombe « Fat Man » sur Nagasaki, le smog pékinois et la désinformation à grande échelle ?

C'est parce que le mythe a été et demeure un reflet de la société que j'ai fait le choix de l'utiliser. Bien que n'ayant pas d'exemples préhistoriques écrits – les données en notre possession, grâce à l'archéologie, étant souvent sujettes à interprétation – j'ai pensé un modèle de réflexion de l'Homme sur lui-même et sur ses créations à la transition vers le Néolithique. L'utilisation des universaux est ici particulièrement intéressante pour établir une première esquisse du modèle de pensée paléolithique et l'opposer à celui en vigueur au Néolithique. Si nous retrouvons des similitudes dans la multitude alors nous pouvons penser à la convergence de la conscience humaine qui n'est jamais libre mais toujours encadrée par un ensemble de processus chimiques et neuronaux qui délimitent les solutions qu'elle peut apporter aux problèmes qu'elle rencontre. Ainsi pouvons-nous penser que pour certains éléments les groupes humains ont eu le choix entre un nombre restreint de *phylum*⁴² et que nous pourrions ainsi remonter à une certaine culture immatérielle des sociétés préhistoriques⁴³.

Afin d'approcher cette culture immatérielle, les divers mythes qui pourraient laisser entrevoir la pensée néolithique, ceux liés à ce qui fait le Néolithique – l'agriculture entre autre - sont autant de documentations désirables. L'invention de l'agriculture se retrouve ainsi au

⁴² Comme définis par Alain GALLAY dans son intervention sur l'œuvre de Testart lors du groupe de travail ANR PROCOME, tenu à Toulouse le 27-28 Octobre 2016. C'est-à-dire les choix opérés dans la multitude offerte aux groupes humains qui définissent leurs futures potentialités. Par exemple le *phylum* « société à richesse » peut conduire à une « société de classes » alors, qu'*a priori*, le *phylum* « société achrématique » ne le peut pas.

⁴³ Julien D'HUY, « Un ours dans les étoiles : recherches phylogénétique sur un mythe Préhistorique » in *Bulletin Préhistoire du Sud-Ouest*, Association Préhistoire quercinoise et du Sud-Ouest, n° 20 (1), 2012, pp. 91-106 a ainsi pu établir la plausible naissance des mythes liés à la Chasse Cosmique au cours de lu Paléolithique récent/Mésolithique ; en faisant le plus vieil élément de mythologie commun à plusieurs peuples de l'hémisphère nord.

sein de nombreux mythes à l'échelle mondiale et ce sur un vaste plan temporel. Ainsi retrouvons-nous le mythe du Jardin d'Eden, qui trouve son origine dans la même région que le Néolithique proche-oriental qui pénétrera – plus tard – l'Europe. Notons au passage l'usage du terme « Jardin » et non « Jungle » pour décrire l'habitat d'Adam et Eve. Le Jardin offre des fruits à ses occupants sans pour autant qu'il soit – comme son nom l'indique pourtant – cultivé. Puisque les Hommes ne cultivent pas ce jardin, il s'apparente en réalité à une zone où la nature a ses droits et il ne devrait pas porter ce nom. Cela est vrai en tous cas si l'on se réfère à une conception du monde séparant le sauvage du domestique. Donc nous déduisons que ce jardin est effectivement cultivé (mais pas par les Hommes), il n'est donc pas une zone sauvage⁴⁴, s'apparentant ainsi à la conception jivaro de la jungle⁴⁵, et il serait une métaphore du passé de nomades chasseurs-cueilleurs ayant élaboré ce mythe mais aussi la considération de l'environnement qui était leur. En somme, l'univers sauvage est dans le mythe considéré comme déjà domestiqué, déjà en possession d'une entité autre et en désirant acquérir le savoir, celui de l'entité hortultrice contenu dans la pomme, l'Homme opère un vol.

De ce Jardin originel, le couple premier sera exclu suite à la faute d'Eve et à sa perversion par le serpent. Les conséquences de ce péché les conduiront sur Terre où ils devront travailler eux-mêmes la terre, cultiver donc, pour avoir accès à la nourriture qui leur était autrefois offerte. C'est au tort des Hommes –en l'occurrence et ce n'est pas sans intérêt de le relever, d'une femme⁴⁶- qu'il leur incombe de créer l'agriculture. Cette innovation sera rapidement suivie par le premier fratricide, les guerres, les villes, bref ce qui fait notre monde actuel.

⁴⁴ A ce propos Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, 733 p.

... montre bien que le Sauvage n'apparaît en réalité qu'avec l'émergence de l'analogisme (différence des intériorités et des physicalités). Le Sauvage pour les sociétés évoluant en dehors est en réalité un lieu domestiqué mais appartenant au monde des esprits et essentiel (flux du *chi* chez les Chinois ...). L'arrivée du monde romain est accompagnée de l'expansion d'une conception dualiste du monde issue des Grecs : Sauvage (à éradiquer, civiliser par l'industrie humaine) et Civilisé.

⁴⁵ Philippe DESCOLA, *Les lances du Crépuscule*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1993, 459 p.

Pour les Jivaros la jungle n'est pas sauvage mais cultivée par les Esprits. Elle s'apparente, de fait, à un grand jardin.

⁴⁶ Notons rapidement l'image de la femme ... Elle est fautive dans le Jardin d'Eden, elle apporte avec elle les maux qu'elle libère quand elle se nomme Pandore ... Toutes deux victimes de leur curiosité, caractère qui serait ainsi bien peu désirable chez l'individu de sexe féminin ! Lilith, première femme d'Adam, démon sexuel et d'une grande intelligence, sera remplacée par l'être incarnant la misogynie la plus absolue : Eve, docile, fertile et qui, surtout, est issue de la côte d'Adam ... finalement seul ancêtre originel de l'humanité, individu autoreproducteur et onaniste qui sera pourtant manipulé par celle qui est, littéralement, de sa propre chair mais qui est femme !

Et cette femme fautive, peut-être l'avons-nous déjà à Catal Höyük qui donne naissance à des bucranes dans les sanctuaires domestiques. En donnant la vie, don éphémère qui sera injustement repris, elle apporte la mort.

Nous retrouvons cette notion de pêché dans les mythes concernant Afek⁴⁷ racontés par les Oksapmin. Afek est l'ancêtre mythique des Papous de Nouvelle-Guinée qui – laissant tomber de son panier⁴⁸ les divers cultigènes – donna aux indigènes les ressources nécessaires à la mise en place de l'agriculture. Vivant en compagnie de son frère et amant avec lequel elle donnera naissance aux Hommes, elle différencie les sexes et accomplit des tâches qui sont désormais le fait du masculin, telle que la chasse. Un jour son frère décida de la suivre lors d'une partie de chasse, il l'espionna et découvrit que les animaux s'offraient librement à elle. Afek le surprit et sa fureur la conduisit à le tuer et à abandonner les Hommes, créant de fait la nécessité de chasser des animaux qui ne viennent plus aux chasseurs mais aussi la mise en culture des plantes laissées sans génitrice.

Des similitudes peuvent être proposées et liées avec la *Dame aux félins*, œuvre majeure du Néolithique proche-oriental.

Premièrement elle domine la Nature en étant assise sur un trône aux protomés de fauve quand elle est représentée sur la célèbre statuette de Çatal Hüyük⁴⁹. Les animaux lui obéissent, les plus dangereux en sont réduits à se plier face à elle et à être sacrifiés tel que le faisait le gibier que ramenait Afek après ses longues parties de chasse. Dans le même village anatolien elle est également associée à un pendant masculin présenté sous la forme d'un auroch⁵⁰. Nous retrouvons ici, d'une certaine manière, l'image d'un couple premier à l'instar d'Afek et de son frère⁵¹. .

Parallèlement, à la manière d'une Grande Afek, elle domine les Hommes comme elle domine le monde naturel car leur ayant donné – avant toute chose – la vie⁵² sans rien recevoir en retour, elle impose une impossible réciprocité dans le système de don et contre-don. Les Baruyas⁵³, autre groupe papou, ont très bien compris le rôle primordial joué – symboliquement – par la femme. Pour eux les femmes sont créatrices de civilisation, c'est elles qui ont vêtu les hommes-têtards et ont offert à ceux-ci l'arc et la flèche. A contrario

⁴⁷ Maurice GODELIER, *L'Enigme du Don*, Paris, Flammarion, 2008, p. 315

⁴⁸ Bien que le terme de panier soit utilisé, il s'agit d'une métaphore pour le vagin d'Afek.

⁴⁹ Jacques CAUVIN, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, CNRS, coll. Biblis, 2013, p. 310

⁵⁰ Jacques CAUVIN, *Op. Cit.*

⁵¹ Maurice GODELIER, *Op. Cit.*

⁵² Si c'est ainsi que doivent être interprétées les femmes semblant accouché de bucranes retrouvés à Catal Hüyük.

⁵³ Maurice GODELIER, *Op. Cit.*

d'une vision occidentale où la femme est vue proche de la nature et d'un tempérament irrationnel, alors que l'homme est proche de la rationalité ainsi que de la culture, il y a, chez les Baruyas une origine féminine de toute la culture. Si l'individu masculin a pu sortir des étangs primordiaux dans lesquels il pataugeait à l'état sauvage, s'il a pu instaurer la société dans laquelle il vit c'est avant tout grâce aux femmes. Les hommes baruyas doivent aux femmes plus qu'ils ne peuvent leur en offrir en retour et sont, dans les mythes, en dette éternelle envers elles. Afin de se défaire de cette inféodation symbolique, ils recourent à la violence sur leurs femmes et instaurent un discours, qu'ils savent faux, afin de légitimer une suprématie d'un sexe sur l'autre qui ne devrait exister que dans l'autre sens dans les mythes⁵⁴

Les dominations (sur la nature et sur l'Homme) illustrées ainsi par la *Dame aux Félines* donnent à la fois une prescription mythique aux Hommes pour l'établissement d'un *dominium* sur la Nature ET le parangon d'une hiérarchie, un exemple où la réciprocité du don n'existe pas et qui pourrait être reproduit car bénéficiant d'une légitimité au travers de son existence mythique. Il y a des entités qui ont donné plus qu'elles n'ont reçu ou qu'elles ne peuvent recevoir, cette balance déséquilibrée dans le système de don et contre-don est transposable aux sociétés humaines.

Par le mythe l'Homme justifie son *dominium* ou, au moins, l'explique. Néanmoins, ce qui me paraît être le point commun essentiel dans les mythes ainsi relevés c'est, avant toute chose, la notion de vol.

Certes les Hommes n'ont pas créé la culture des plantes dans le Jardin d'Eden, c'est bien Dieu qui en est à l'origine. Ils n'ont pas non plus inventé la chasse ni sélectionné les cultigènes en Nouvelle-Guinée. Ils sont avant toute chose des êtres fallacieux, indociles, qui sont punis pour l'être. A l'image d'un Prométhée, ils dérobent le savoir aux dieux : Eve qui croque le fruit défendu et le partage avec Adam fait acquérir à ses enfants la connaissance ; le frère d'Afek, qui désire s'instruire, apprendre les secrets et les techniques de chasse de sa sœur, se fait punir par sa mise à mort.

Pour leur vol ils sont punis, par l'arrivée de Pandore et de la jarre remplie des maux qui l'accompagnent, par la nécessaire agriculture, la souffrance, la guerre pour les descendants d'Adam et Eve, par un monde où le labeur devient inévitable pour assurer la survie des siens

⁵⁴ Maurice GODELIER, *L'Enigme du Don*, Paris, Flammarion, 2008, p. 315

chez les Papous de Nouvelle-Guinée. Ce vol a des conséquences créatrices, certes, mais il accompagne une métamorphose profonde au sein de la société.

Les Hommes s'emparent avant tout du Savoir. Pour qu'ils puissent s'en emparer il faut présupposer que ce savoir était auparavant inaccessible et en la possession d'autrui. On peut cependant imaginer que cela ne fut pas le cas dans la pensée des chasseurs-cueilleurs paléolithiques. Les innovations n'apparaissaient alors pas spontanément dans l'esprit d'un créateur qui l'aurait proposé au reste de la société. Cependant un rapport analogue à celui unissant les Aborigènes aux éléments de leur culture peut être envisagé comme modèle de mise en place de l'innovation.

Françoise Dussart dans un article paru dans le *Journal de la Société des océanistes*⁵⁵ cherche à décortiquer l'élaboration du *Temps du Rêve*. Pour rappel, il s'agit d'une période mythique et ancestrale venue en rêve aux Aborigènes et dont toute leur culture provient. S'étant déjà déroulée, les rêves n'étant que des souvenirs partagés par les Êtres du Temps du Rêve, il n'y a aucune notion de découverte, remplacée ici par la redécouverte. Lorsqu'un Aborigène rêve, certains éléments oniriques peuvent signaler la présence d'un rêve-segment, rêve qui peut se rattacher à un des grands mythes aborigènes notamment grâce à la présence d'entités telles que les *MungaMunga*, de belles et jeunes femmes blondes. Le rêve, ainsi raconté, est discuté auprès de la communauté et peut rejoindre – ou non – le corpus mythique du groupe. Ce rêve est accompagné de danses, de tatouages, de chants et de divers éléments qui seront incorporés dans la vie du groupe au travers de rituels et de nouvelles façons de faire.

Ainsi le *Temps du Rêve* fournit aux Aborigènes matière à penser. Étant issu de l'inconscient des rêveurs, il est bien création humaine, d'autant plus que, lors des discussions qui cherchent à en comprendre le sens, il peut être réinterprété afin d'intégrer certains éléments pouvant servir des desseins d'ordre politico-religieux.

⁵⁵ Françoise DUSSART, « Création et innovation », *Journal de la Société des océanistes*, 94, 1992-1, pp. 25-34

Il est donc faux, par ailleurs, de prétendre à l'absence d'innovation chez les populations de chasseurs-cueilleurs australiens⁵⁶, car l'invention qui en est la base trouve sa substance dans l'imaginaire humain et cela malgré le fait qu'elle soit nécessairement mythifiée. Cependant, nous remarquons qu'avec l'émergence de l'agriculture –et ici l'Australie aborigène sort du jeu-, la capacité créatrice semble passer à l'Homme et se libère d'une nécessaire mythification. L'émergence de l'agriculture est une des suites du vol du savoir. Ce vol ouvre en réalité la voie à quelque chose de plus singulier que les quelques éléments techniques qui en découlent immédiatement. Avec le savoir, ils développent la capacité d'innover directement, sans recours à une justification ancestrale et oubliée.

La mythification de l'innovation n'empêche pas celle-ci de subvenir mais la ralentit. Lorsque les Aborigènes incorporent une nouvelle donnée à leur corpus mythique, elle doit être discutée, transformée par la communauté avant d'être finalement acceptée. Ce processus long ne permet que l'ajout très progressif de nouvelles innovations ancrées dans un passé qui se veut, en façade, d'une importante stabilité mais qui laisse, en réalité, une certaine marge de manœuvre en se cumulant sur le temps long. D'autant plus que l'association avec une certaine ancestralité est finalement assez rapide à mettre en œuvre, le temps du mythe étant – par exemple – chez les Jivaros guère plus lointain que celui des grands-parents.

Ce qui semble subvenir avec l'arrivée de l'agriculture est un déplacement de la capacité innovatrice vers les Hommes alors qu'elle appartenait auparavant à des entités extérieures auxquelles le recours était jugé comme nécessaire. Cette transition dans la pensée humaine face à ses créations pourrait expliquer l'apparente inertie technologique de certains groupes ethniques tels que les Aborigènes. Bien que cette question soit justement discutée par le récent article de Jean-Marc Pétillon et Christophe Darmangeat⁵⁷, nous remarquons au moins 1) une certaine propension des populations de chasseurs-cueilleurs à ne pas acquérir de nouveaux systèmes techniques, car n'étant pas ancrés dans le passé immédiat de celles-ci et 2) la recherche constante d'une amélioration des artefacts déjà utilisés tels que les propulseurs australiens, dont le haut niveau de développement leur permet de faire notamment concurrence aux arcs en circulation dans les îles du nord de l'Australie. D'autant plus que ces mêmes populations n'ont aucune difficulté à emprunter des technologies extérieures

⁵⁶ C. DARMANGEAT et J.-M. PETILLON, « Structures sociales et blocages techniques dans l'Australie aborigène : quelques éléments critiques », *Techniques et Culture*, vol. 2, n° 64, 2015, pp. 248-251

⁵⁷ *Ibid.*

supérieures à celles utilisées localement -comme le montre l'adoption rapide du fusil chez les populations de chasseurs-cueilleurs notamment- pour peu qu'elles répondent à une technique et un besoin préexistants.

Finalement, ce qui semble différencier les chasseurs-cueilleurs et les agropasteurs est la présence ou non de la mythification des innovations. Celle-ci entraîne un besoin de toujours relier à l'existant et limite les possibilités de rupture radicale avec l'adoption brutale d'un nouveau techno-système, par exemple. Les emprunts sont possibles mais retranscrits dans la tradition locale : lorsque le fumage atteint les côtes australiennes, les Aborigènes ne commencent pas à stocker mais transfèrent cette nouvelle technologie dans le domaine du funéraire, préparant ainsi les morts.

Le dépassement d'une nécessaire mythification permet, à mon sens, une accélération de la créativité humaine. Créativité qui se libère des brides de la légitimité mythique et qui ainsi pourrait ouvrir la voie à une première « accélération de l'histoire » qui interviendrait, pour l'Europe, dès le Néolithique. En effet, n'avons-nous pas dès le Néolithique l'agriculture qui pourrait être une conséquence du « vol du savoir » survenant auparavant, une hausse du rythme d'inventions et l'ouverture de nouveaux techno-systèmes ?

Une fois le Néolithique atteint, l'Homme semble pris d'une frénésie inventive. Peut-être cela est-il dû à une profonde rupture dans le rapport entre l'Homme et son invention ?

Chapitre II : L'Homme au temps de l'innovation

L'Homme, à la transition vers le Néolithique, deviendrait d'une part une entité singulière face au monde animal mais également l'agent inventeur effectivement pensé et vécu.

En effet, avec le Néolithique, et sans doute durant sa phase d'émergence, l'humain devient le centre d'un univers qu'il ne peuple plus seulement de figures zoomorphes possédant le pouvoir de métamorphose. Il s'émancipe des brides animales qui le maintenaient pour débiter une différenciation progressive et initier la création de sa spécificité sur le large spectre offert par la vie. C'est la différenciation qui lui offre la singularité de sa place et la possibilité d'étendre son *dominium* sur une facette autrement plus large que sa simple qualité d'espèce. Elle lui permet de dominer autrement le monde naturel et de ne plus se contenter d'un rapport de force entre les grandes catégories (selon le sexe, l'âge ...) qui composent les sociétés.

Suite de ce rapport nouveau entre l'Homme et la nature, la domestication est permise par une prise de position inédite face au reste de la biosphère. Inféodation féconde d'une altérité nouvelle qui aura des retranscriptions sociales à l'intérieur des groupes humains mais qui entraîne également le développement d'une culpabilité intrinsèque⁵⁸ dont les traces se retrouvent dans les différents récits mythiques autour du péché humain⁵⁹.

Ces récits mettent en forme la vision portée par les individus sur le groupe qu'ils composent, la direction qu'ils désirent suivre et celles qu'ils ont effectivement déjà suivies. Par les mythologies sélectionnées dans notre premier chapitre nous avons noté la prégnance de celles se rapportant au « vol du savoir » partagées par de multiples sociétés. Ce partage d'un tel thème commun semblerait indiquer une même façon d'appréhender et de dialoguer avec l'innovation qui apparaît avec le Néolithique, faisant passer l'Humanité dans l'ère non plus de la prédation mais de la production ; non plus de l'animalité humanisée, mais de celle dominée et maîtrisée.

⁵⁸ Entraînant une certaine culture de la recherche du pardon. Chez les Papous de Nouvelle-Guinée, une mise à mort rituelle (reproduisant la mise à mort du frère d'Afek) existe pour conjurer les mauvaises récoltes. Pour ce qui concerne l'univers biblique c'est le thème du Déluge ou de l'Apocalypse qui intervient pour purger l'humanité des « coupables ».

⁵⁹ Notamment ceux qui concernent la naissance de l'agriculture. La Grande Afek et son frère, ou encore le Fruit Défendu goûté par Adam et Eve présentent un péché originel pour lequel l'Homme, ou son ancêtre mythique, est coupable et, lui et sa lignée, punis.

Par l'outil de médiation qu'est le mythe, l'Homme opère le déplacement de la capacité innovatrice d'une entité autre, démiurge ou ancêtre mythique, dans tous les cas créatrice, à lui-même, lui permettant de s'affranchir des contraintes d'une nécessaire mythification. Des contraintes justificatrices de faits en dehors de la norme mais trop nombreux pour être omis, qui n'empêchent cependant pas l'évolution mais qui limiteraient fortement la vitesse possible de l'invention.

L'inventivité serait ainsi déplacée, accélérée par son transfert symbolique à l'Homme. Cependant il serait erroné de présenter le Néolithique comme la seule invention de la différenciation et du « vol du savoir ». Nous verrons dans ce chapitre que l'invention des éléments du Néolithique se fait en réalité sur le temps long et par perdurance d'éléments passés. Je présenterai par la suite quelques modèles explicatifs pour le Néolithique en soulignant la question des possibles (les bifurcations de Georges Balandier). Ces possibles me semblent fortement augmentés par la place nouvelle de l'individu au sein du groupe, passant d'un état primal de « dividualité » à l'« individu » par une nouvelle façon de s'unir.

2.1 Le « moment » de l'innovation : le temps long

L'innovateur étant ainsi reformulé en direction des individus, nous pourrions chercher à découvrir le « moment » de l'innovation néolithique sur une démarche analogue à celle que nous opérons quand nous recherchons le père-fondateur d'une nouvelle technologie et de ses balbutiements.

En guise d'introduction, relevons le développement de l'informatique. Alan Turing théorise ses bases avant la Seconde Guerre Mondiale, devrions nous cependant considérer que l'étape de l'élaboration de l'innovation est l'essentiel ? Devrions-nous plutôt nous intéresser à l'étape de production des premiers ordinateurs ? De ses premières diffusions ? Ou bien considérer que le mécanographe de la fin du XIXe est déjà l'innovation car obéissant aux mêmes règles binaires ? Il est impossible de définir le moment-clef de cette innovation comme il est rigoureusement inconcevable de proposer une date pour la mise en place du Néolithique, phénomène regroupant en son sein une pluralité d'innovations majeures. Nous ne pouvons que proposer une fourchette et cela n'est pas le propos de notre écrit.

L'innovation est, en effet, par essence mouvante⁶⁰. Une fois que celle-ci est créée elle ne cesse de muter. Lorsque on fit usage de l'électricité pour alimenter des ampoules ce ne fut pas pour éclairer les foyers domestiques mais pour pouvoir communiquer facilement et à une échelle plus large et plus rapide que ne le permettrait la communication humaine directe⁶¹. Les boutiques londoniennes furent ainsi éclairées dès 1880, les lumières pouvant mettre en valeur l'objet désiré ou bien dessiner lettres et images sur un mode de fonctionnement analogue à ce qu'on qualifiera plus tard de pixel. Finalement, des utilisations bien lointaines de celle consistant à éclairer les maisonnettes, qui gardaient le chandelier comme source lumineuse. De la même façon, lorsque la terre cuite est utilisée pour la première fois c'est afin – selon les données les plus anciennes en notre possession – de réaliser des statuettes comme celle de Dolni Vestonice. Vocation symbolique mais nullement aussi utilitaire que celle

⁶⁰ Patrice FLICHY, *L'innovation technique : récents développements en science sociale. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, La Découverte, coll. Sciences et sociétés, 2003, 250 p.

⁶¹ *Ibid.*

qu'elle pourra obtenir au travers de la céramique au Néolithique, en servant de récipient de stockage, de cuisine, de consommation ou même dans le cadre d'un usage funéraire⁶².

Et c'est là une des difficultés majeures lorsqu'il s'agit d'examiner une innovation et singulièrement son processus de création. L'objet peut se décomposer en divers cadres d'usages⁶³ dans la durée, c'est-à-dire avoir des utilités diverses qui ne seront pas forcément celles retenues après sa longue période de gestation. Prenons l'équitation, lorsque le cheval est domestiqué dans les plaines ukrainiennes c'est – *a priori* – dans la volonté de se procurer une réserve de viande sur pattes mais aussi de fournir le nécessaire sacrifice à certains rites.⁶⁴ Ce n'est que plus tardivement qu'il fut monté et qu'on envisagea de se servir de sa force de traction comme le note l'archéozoologie lorsqu'elle se retrouve en présence de métapodes aux épiphyses sensiblement plus grosses que chez des individus qui n'ont pas été mis au labour⁶⁵.

En utilisant le cheval comme animal de trait on change son cadre d'usage mais aussi le cadre de fonctionnement⁶⁶ de l'activité associée. La houe et la force humaine sont remplacées par l'araire tracté et l'énergie bestiale. Le cadre de fonctionnement ne concerne pas l'usage, qui demeure le même (à savoir aérer la terre avant d'y semer les graines), mais bien la manière d'accomplir un but donné. L'exemple agricole est tout à fait édifiant quand on s'intéresse aux cadres de fonctionnements car ceux-ci sont en constantes évolutions, que ça soit en ce qui concerne la méthode du labour, l'enrichissement du substrat ou la méthode de récolte.

Nous voyons dans ces quelques exemples la dépendance envers le temps long qui est une caractéristique essentielle de l'innovation : avant d'acquérir son caractère « définitif » - ou plutôt l'étape qui nous intéresse dans sa construction -, elle passe par une série de stades intermédiaires. Le long développement de l'innovation est visible lorsqu'on observe

⁶² Julien VIEUGÉ, Sigrid MIRABAUD et Martine REGERT, « Contribution méthodologique à l'analyse fonctionnelle des céramiques d'un habitat néolithique : l'exemple de Kovačevo (6 200-5 500 av. J.-C., Bulgarie) », in *ArcheoSciences*, 32, 2008, 99-113.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ Émilie MAJ, « Jean-Pierre Digard, Une histoire du cheval : art, technique, société » in *L'Homme*, 175-176 | 2005, pp. 503-505

⁶⁵ Yves LIGNEREUX, « Origine et évolution – Données archéozoologiques – la domestication du cheval » in J.-F. CHARY, *Encyclopédie du cheval*, Aniwa, Paris, 2001, pp. 1-25

⁶⁶ Patrice FLICHY, *L'innovation technique : récents développements en science sociale. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, La Découverte, coll. Sciences et sociétés, 2003, 250 p.

l'émergence de l'agriculture au Proche-Orient. Les champs n'apparaissent pas, soudainement, dans le PPNA. Les premières traces de collecte et de consommation de céréales remontent au site israélien d'Ohalo II aux alentours de 19000 BP⁶⁷. Le rapport entre l'Homme et les futurs végétaux cultivés lui a permis sur la longue durée d'observer et d'acquérir, par hasard, des connaissances botaniques. Cette dose de hasard, c'est la sérendipité, qui a dû jouer un rôle essentiel dans les diverses innovations néolithiques.

La sérendipité⁶⁸ est un processus dont nous ignorons tout pour la Préhistoire mais qui doit pouvoir expliquer de nombreuses innovations. Elle est un néologisme de l'auteur anglais Horace Walpole qualifiant la capacité des princes de Serendip, issus d'un vieux conte persan, à réaliser des découvertes fortuites en prêtant attention à certains phénomènes inattendus. La domestication peut ainsi être observée par le prisme de la sérendipité. Lorsque les cueilleurs natoufiens récoltaient les épis spontanés ils prélevèrent les plantes dont les grains étaient le plus facilement et rapidement récoltables car encore liés à l'épi et, de fait, se retrouvèrent en possession d'épis au rachis solide. Ces graminées seront par hasard domestiquées lorsqu'elles seront semées et sans – *a priori* dans un premier temps – volonté humaine mais les Hommes n'auront pas manqué de noter l'étrangeté d'une proportion toujours plus grande de rachis solides dans leurs champs et d'en saisir empiriquement les possibilités offertes par la sélection ainsi que son mécanisme. De la même manière nous pouvons considérer la découverte de la terre cuite : l'idée soudaine est-elle arrivée dans l'esprit de ses créateurs d'approcher du feu de l'argile ou alors est-ce l'observation de la terre rubéfiée à l'emplacement de leurs anciens foyers qui les mena sur cette piste ?

L'appréciation de son environnement n'est cependant pas, à elle seule, suffisante pour déclencher l'innovation car il est nécessaire de pouvoir en faire quelque chose et donc d'envisager l'objet observé en dehors de la situation singulière dans laquelle il s'inscrit. Ainsi, les découvertes menant au Néolithique – et c'est en réalité valable pour toute période considérée - ne sont permises que par la liberté imaginative de l'Homme qui doit être capable de penser en dehors de ses acquis. Paradoxalement, cette autonomie de la pensée inventive est

⁶⁷ M.E. KISLEV, D. NADEL et I. CARMİ, « Epipaleolithic (19,000 BP) cereal and fruit die tat Ohalo II, Sea of Galilee, Israel » *in Review of Paleobotany and Palynology*, Amsterdam, Elsevier Science Publishers B.V., n° 73, 1992, pp. 161-166

⁶⁸ Sylvie CATELLIN et Laurent LOTY, « Sérendipité et indiscipline », *Hermès, La Revue*, vol. 67, no. 3, 2013, pp. 32-40

circonscrite par les savoirs et savoir-faire de ceux qui en font usage : de fait une lente émergence des diverses connaissances requises est nécessaire et précède l'élaboration d'une innovation.

Ce lent développement de l'innovation, c'est également celui du Néolithique qui s'oppose à une certaine illusion révolutionnaire⁶⁹. Le terme de « révolution » est un terme polysémique à souhait, comme le note François Sigaut, son sens premier est celui d'une révolution autour d'un astre, c'est son sens astronomique et il relève donc d'une notion cyclique, répétitive et sans véritable passage fort autre que celui de sa conclusion et de son renouveau. La « révolution » néolithique, telle qu'exprimée par V.G. Childe, doit plutôt être perçue comme celle relevant du sens politique du mot, elle est l'instant d'une rupture forte entre un avant et un après qui ne sera plus jamais le même.

Effectivement, le Néolithique paraît tracer une voie sur laquelle les populations ne pourront plus, semblerait-il, revenir une fois que toutes ses composantes seront pleinement adoptées/adaptées. Le terme de « révolution » pourrait donc apparaître comme justement utilisé sans la longue période qui permettra sa fixation et les possibles retours en arrière que nous pouvons observer, notamment dans le Jômon japonais⁷⁰ où les céréales domestiques apparaissent sporadiquement avant de disparaître. En conclusion, le terme n'est utilisable que pour marquer la rupture entre un monde de nomades chasseurs-cueilleurs et la sédentarité, pour certains, des agro-pasteurs et non le moment de ce changement.

Par ailleurs cette rupture ne s'accomplit pas en même temps que les balbutiements du Néolithique. D'autant plus que, malgré la distanciation entre les univers des chasseurs-cueilleurs et des agro-pasteurs, il y a perdurance de certaines données entre le Paléolithique Supérieur et le Néolithique.

Lorsque l'agriculture se développe en Europe, le choix se porte sur une agriculture sur abattis-brûlis afin de défricher aisément une parcelle de forêt primaire, comme l'indiquent régulièrement les données paléo-environnementales, notant une hausse singulière des

⁶⁹ François SIGAUT, « Propos contre-révolutionnaires sur le Néolithique » in J.-P. DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009, pp. 181-196

⁷⁰ Laurent NESPOULOUS, « Le contre-exemple Jômon au Japon » in J.-P. DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009

incendies forestiers et des rudérales et, plus rarement, les découvertes archéologiques⁷¹. Cette pratique permet une rentabilité maximale d'un substrat enrichi par le couvert végétal détruit mais les champs ainsi obtenus ne sont guère utilisables plus de deux années consécutives et devront être mis en jachère entre vingt et vingt-cinq ans avant d'être de nouveaux utilisables.⁷² Il est assez peu probable que ces populations ne connaissent pas, empiriquement, la possibilité offerte par l'assolement tant la proximité entre ces dernières et les végétaux qu'elles cultivent s'établit sur la longue durée⁷³. De fait, comment expliquer ce choix agraire dans le Néolithique européen ?

Même s'il est certain que cette pratique offre un sol toujours riche et n'est pas limitée, dans les premiers temps, par la forêt vierge encore disponible, l'abattis-brûlis est de surcroît, par nature, un mode agraire itinérant : il se retrouve ainsi et d'une certaine façon lié au nomadisme autrefois pratiqué par les populations qui l'utilisent, ce qui délimite, par ailleurs, la sédentarité de ces dernières à une vingtaine d'années avant l'épuisement des sols à proximité immédiate entraînant des nouvelles aires défrichées trop éloignées du village auquel elles se rattachent pour en assurer rentablement le maintien⁷⁴. Ajoutons également que le défrichement répond au besoin de domination du monde naturel. En défrichant, on emprunte au monde des esprits une parcelle dont on retire l'usage sans pour autant en retirer la possession aux propriétaires originels qui récupéreront leur bien sous quelques années. Dans la même optique, notons que le pastoralisme garde également les traces d'un nomadisme primaire en même temps qu'il répond au besoin de nourrir le cheptel en suivant le développement des plantes en montagne. Les besoins du bétail en pâtures vierges et des plantes en sols riches rejoignent, peut-être et en partie, les impératifs culturels qui ont pu

⁷¹ Des zones de brûlis sont quelquefois découvertes comme en 2002 lors du tracé de l'autoroute A89 entre Ussel et Tulle en Corrèze. Eric MARMET, Laurent AUBRY et Christine BEST, « Mise en évidence de brûlis sur le tracé autoroutier de PA89 (section Ussel-Tulle, Corrèze) en cartographie magnétique et par mesures magnétiques en laboratoire » in *Revue d'Archéométrie*, 2002, vol. 26, n°1, pp. 5-10

⁷² Ester BOSERUP, *Évolution agraire et pression démographique*, Flammarion, Paris, 1970, p. 218

⁷³ Relation que nous retrouvons au travers des indices de stockage de la noisette à Staosnaig (île de Colonsay, Ecosse) vers 6500 BC (MITHEN et al., 2001), Derragh Island en Irlande (BUNCE, 2011) ou Duvensee au nord de l'Allemagne (Holst, 2010, 2011) (cités par VALDEYRON, 2014)

⁷⁴ C'est notamment une des hypothèses de G. LAMBERT, P. PÉTREQUIN et H. RICHARD, « Périodicité de l'habitat lacustre néolithique et rythmes agricoles » in *L'Anthropologie*, Paris, 1983, vol. 87, pp. 393-411 dans le domaine alpin.

Ajoutons à cela que c'est l'une des causes d'itinérances reconnues chez les populations guyanaises, en plus de l'épuisement des ressources cynégétique et halieutique et de facteurs socio-culturels (Anne GELY, « L'agriculture sur brûlis chez quelques communautés d'amérindiens et de noirs réfugiés de Guyane française » in *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 1984, vol. 31, n°1, pp. 43-70)

exister dans le voyage pour les populations nomades en créant une nécessité périodique de mouvement.

Il y a donc bien avec le passage au Néolithique persistance éthérée de certains traits et bien réelle de certaines formes. Si nous nous intéressons à la technologie lithique, nous notons, par exemple, que la faucille, bien qu'accompagnée d'une morphologie particulière des lamelles composant sa partie active, fait appel au même support lamellaire que les microlithes de la période mésolithique. L'innovation, du latin *innovare*, est avant tout le renouveau, l'assemblage nouveau d'éléments anciens. Cela est dû en partie aux filtres qui contraignent les innovateurs, lorsqu'une problématique nouvelle s'impose à eux ils font appel à un stock de solutions possibles⁷⁵ qui limitent et orientent l'invention

Les possibles sont, en effet, offerts par le savoir et l'histoire, technologique disponible et connus par l'innovateur mais ils sont également limités par le cadre social et culturel dans lequel l'agent innovant évolue. Des éléments nouveaux peuvent se heurter à une certaine résistance face à un cadre social et idéologique récalcitrant, à l'instar de celui que nous avons développé dans notre premier chapitre chez les Jivaros de Haute-Amazonie et les liens qu'ils entretiennent avec le gibier.

C'est donc avec les capacités et connaissances qui s'offraient à eux que les néolithiques en devenir ont fait le choix de certaines innovations dont la principale concerne le mode de production des ressources alimentaires. Les chasseurs-cueilleurs tirent leur subsistance de la faune et la flore sauvages, c'est le déroulement naturel de la chaîne alimentaire qui procure aux Hommes les calories recherchées. Inversement, le Néolithique change l'origine des ressources consommées par l'Homme en en faisant le principal producteur au travers de la mise sous tutelle humaine des animaux domestiques et des céréales et premières légumineuses consommées.

Il s'agit de fait d'une innovation radicale⁷⁶, comme développée par Henderson et Clark, dans laquelle le concept central se trouve métamorphosé : d'une économie de prédation

⁷⁵ Kim B. CLARK et Rebecca M. HENDERSON, « Architectural Innovation : The Reconfiguration Of Existing » in *Administrative Science Quarterly*, n° 35, Mars 1990, pp. 9-30

⁷⁶ *Ibid.*

l'Homme passe à une économie de production. La naissance anthropique des calories dépasse en réalité le cadre de la radicalité. Elle n'est pas seulement, à l'instar d'un moteur à réaction ou à hélice, une alternative : elle est le changement. La production agropastorale s'impose, après une période de flottement où la prédation a toujours son rôle à jouer, comme LA solution alimentaire des Hommes.

Cette radicalité offre la vision d'un Néolithique en rupture sur bien des aspects alors que le Paléolithique Supérieur semble quant à lui plutôt se démarquer sous fond d'améliorations constantes et de recomposition de l'architecture de ses différents composants, si l'on excepte l'aiguille à chas et le propulseur : premiers outils, à notre connaissance, démultipliant la force humaine. Améliorations, qui plus est, tournant autour du même thème du corps et de l'organique développé par Alain Testart dans son dernier ouvrage posthume⁷⁷. Ce qui ne rend que plus intrigante l'innovation néolithique par le traitement singulier qu'acquiert le monde végétal, développement de la technologie vers les plantes qui semblerait trouver ses origines quelques temps avant ses premières manifestations, notamment à Ohalo II. Et cela en plus de pénétrer plus en profondeur des voies d'innovations autrefois explorées (et je pense là à la domestication du chien), qui s'inscrivent à la fois dans des finalités similaires (l'obtention de produits animal par exemple) et portent la rupture (de la chasse à l'élevage) ; le Néolithique explore avec davantage de relief les horizons, archéologiquement pas toujours visibles mais sans doute balbutiants au Paléolithique Supérieur, d'orientations nouvelles au travers notamment de la hiérarchisation verticale, de l'agriculture et de l'élevage.

Pour conclure, l'innovation ne peut se limiter à un instant T car les différents cadres (d'usage et fonctionnel) qui la compose sont sujets à de constants changements avant d'acquiescer une forme relativement stable. Une longue période est nécessaire en amont de sa fixation et le Néolithique ne saurait être réduit à l'émergence de ses composantes essentielles car ça serait omettre, finalement, la préparation de celles-ci des millénaires auparavant sans doute par le jeu des hasards et des recompositions justificatrices permises, entre autre, par le mythe. Je crois voir que, malgré la radicalité de l'invention néolithique, ce dernier se rattache à des acquis et des normes culturelles appartenant à la période qui le précède : la rupture avec le nomadisme est certes marquée mais sans commune mesure avec la sédentarité, plus stable,

⁷⁷ Alain TESTART, *Avant l'histoire*, Paris, Gallimard, 2012, 549 p.

protohistorique et des périodes historiques qui suivront et l'outillage adapté au végétaux semble, en partie, recourir à des éléments pensés et élaborés avant l'arrivée du Néolithique. Le Néolithique serait, en somme, l'aboutissement de processus longs et transgressifs, d'accumulations d'éléments en dehors de la norme qui transforment son sens et la rendrait davantage perméable aux modifications ultérieures.

2.2 Les moteurs de l'innovation néolithique, ou quels modèles pour expliquer le Néolithique

Le Néolithique, et je m'intéresse ici à celui du Proche-Orient dont est issu notre propre néolithique européen, est une rupture essentielle. Au PPNA est mis en place l'économie de production ; cette période rompt partiellement avec certaines des traditions culturelles des populations. L'Homme s'empare d'une portion du monde naturel et, plus que le simple fait de vivre le lieu, l'anthropise. Rien, à priori, ne saurait contraindre un mode de vie plurimillénaire, nomade et prédateur, à muter. Mutations néolithiques, extensions saugrenues de l'*habitus*, que les groupes humains ont accueillies plutôt que rejetées. Ce changement questionne les choix de l'Homme et des hypothèses ont été émises afin d'expliquer le début d'une ère nouvelle.

En premier lieu, dans la multitude des suppositions, notons l'existence de la « théorie des oasis », développée par Pumpully et reprise par Vere Gordon Childe⁷⁸ au début du XXe siècle. Cette théorie proposait de voir une aridification constante en Mésopotamie qui aurait conduit les Hommes à se regrouper autour des points d'eaux restants. N'étant pas les seuls êtres vivants possédant un besoin vital en eau, ils purent connaître davantage le reste de la biosphère, par une proximité accrue avec celle-ci, et la domestiquer. Cette théorie a été par la suite invalidée par les données paléo-environnementales démontrant que les effets de

⁷⁸ V.G. CHILDE, *L'aube de la civilisation européenne*, Payot, Paris, 1949, 384 p.

l'Holocène dans la région Proche Orientale ne conduisirent pas à une péjoration climatique⁷⁹, en tous cas pas immédiatement.

C'est, en effet, plutôt à une amélioration globale du climat que nous assistons, bien que saccadée par des changements rapides survenant tous les millénaires et particulièrement visibles au Dryas Récent. Ce climat plus favorable a dû, au contraire, étendre et renforcer la biomasse plutôt que la concentrer et l'amenuiser. C'est cette abondance qui est mise en avant par Sauer⁸⁰ pour expliquer le développement de l'agriculture, près de sites supposés, littoraux et aujourd'hui engloutis, se seraient développés les premières cultures auraient été développées afin de servir, non pas, en tout cas directement, l'alimentation humaine, mais l'industrie et notamment par la réalisation de filets de pêche. C'est la situation littorale des sites, la richesse qui conduirait vers l'agriculture. Une hypothèse séduisante et vraisemblable quand nous observons la répartition des foyers originels de culture des premiers végétaux mais archéologiquement vide. Ajoutons pour finir que le lien entre les Hommes et les futurs cultigènes n'a pas attendu la fin du Tardiglaciaire et les débuts de l'Holocène pour être effectif comme le démontre le site déjà mentionné d'Ohalo II.

Bien qu'invalidée par l'archéologie et la paléoclimatologie, la « théorie des oasis » s'inscrit néanmoins dans la pensée que développera plus tard Bertrand Gille⁸¹ dans son *Histoire des techniques*. Selon l'historien, lorsque les limites de la technique sont atteintes une crise se développe et un nouveau système doit alors émerger autour d'une nouvelle technologie centrale. C'est finalement ce que l'on retrouve dans la « théorie de l'oasis », les Hommes doivent affronter une pression prédatrice nouvelle, les ressources se concentrent et s'appauvrissent en même temps et le trop-plein conduit à l'invention agraire du Néolithique.

Ces premiers essais agraires conduiraient à une hausse de la pression démographique suite à une augmentation de la fécondité des femmes permit par un gain dans la balance énergétique (TDA de Bocquet-Appel)⁸², pression accentuée par la sédentarisation des sociétés

⁷⁹ Jean-François BERGER, « Les changements climato-environnementaux de l'Holocène ancien et la néolithisation du bassin méditerranéen » in *La révolution néolithique dans le monde*, Paris, 2009, p. 121-140

⁸⁰ Carl O. SAUER, « Agricultural origins and dispersals » in *The American Geographical Society*, New York, 1952, p. 131

⁸¹ Une synthèse de sa pensée est faite par Madelaine AKRICH, « Comment sortir de la dichotomie technique/société. Présentation des diverses sociologies de la technique » in B. LATOUR, P. LEMONNIER, *De la préhistoire aux missiles balistiques : l'intelligence sociale des techniques*, La Découverte, coll. Recherches, Paris, 1994, pp. 105-132

⁸² Jean-Pierre BOCQUET-APPEL, « La transition démographique agricole au Néolithique », in J.-P. DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009, pp. 301-317

qui exploiteraient et diminueraient drastiquement les ressources disponibles. Une fois le seuil capacitaire des territoires atteint, les groupes seraient contraints à la scission et l'innovation se répandrait ailleurs. Les moteurs sont ici les innovateurs primaires qui apporteraient avec eux leur bagage technologique et culturel vers l'Europe. La diffusion du Néolithique serait ici une conséquence de la pression territoriale accrue des Hommes, argument probable et qui a pu jouer mais également réducteur par sa prévalence économiste. Les nombreux exemples ethnographiques montrent bien une pluralité de méthodes de régulation du poids du groupe humain par la pratique de l'infanticide, de la guerre et des sacrifices humains ou de pratiques sexuelles sans procréation. Régulation qui remet en cause la vision d'un départ d'une partie de la population comme seule solution, bien qu'il ne faille pas omettre la possibilité de départs pour des raisons politiques et/ou religieuses et les fondations de nouveaux villages par les individus subissant cette pression démographique.

Faut-il néanmoins forcément penser le Néolithique comme réponse à une crise, si on s'en tient à l'idée développée par Bertrand Gille, et si tel est le cas quelle serait-elle ? Le climat, nous l'avons vu, n'est pas pertinent pour l'invention du Néolithique au Proche-Orient. Une pression démographique, un certain seuil de population atteint sur un territoire donné et aux richesses délimitées, sont plus aisément recevables. Peut-être a-t-il fallu instaurer des solutions afin d'intégrer une sédentarité en hausse et des possibilités de scissions moindres, les séparations des groupes dans la mauvaise saison chez les nomades pouvant jouer ce rôle, et le Néolithique répondrait à cette problématique ?

De mon côté, je pense que la naissance du Néolithique est, avant toute chose, une affaire de possibles, eux-mêmes issus des choix passés d'abord individuels avant de devenir, mais pas toujours, globaux, suivant l'idée de bifurcations élaborée par Georges Balandier⁸³, afin de répondre à une problématique de gestion des conflits au sein des groupes sédentaires. En ce sens, la spécialisation des individus (artisanat et peut-être religieux) et la mise en place, possible, d'une hiérarchisation, qui peut être appuyée sur une division entre producteurs (agriculteurs et pasteurs) et non producteurs, offrent des outils de médiation des tensions

⁸³ Georges BALANDIER, *Le désordre : éloge du mouvement*, Fayard, Paris, 1988, p. 85 « [...] des sociétés de bifurcations ; la sélection des possibles se ferait successivement et progressivement, à la façon dont un parcours est effectué de carrefour en carrefour jusqu'à parvenir à un terme encore inconnu. La nécessité, celle de l'évolution et encore davantage celle de la révolution, s'efface en tant que transformation inéluctable et globale, pour céder la place à des réalisations du social plus incertaines et plus locales »

internes. Hypothèse qui se heurte à l'absence d'agriculture chez les groupes de la Côte Nord-Ouest d'Amérique du Nord à partir desquels Alain Testart dresse son portrait du chasseur-cueilleur de type B⁸⁴. Cependant, n'est-ce pas la présence des graminées à proximité des campements natoufiens qui a permis, par observation, la mise en place de l'agriculture et l'absence de telles plantes sur la Côte Nord-Ouest n'a-t-elle pas privée les populations de ce *phylum* ? L'agriculture est-elle une solution alimentaire ou une façon de gérer de manière hiérarchique un territoire donné ? Un certain seuil doit-il être atteint dans les populations humaines avant qu'elle ne devienne nécessaire ? A-t-elle finalement été mise en place car elle répondait à ces besoins et surtout car elle était, tout simplement, possible et que ce possible a été choisi ?

C'est la question des possibles qui est au cœur de l'hypothèse proposée par Robert Braidwood⁸⁵ en 1960. Les découvertes archéologiques dans la vallée du Nil rompent avec la « théorie des oasis », les premières domestications n'étant pas dans les collines où poussaient les céréales primitives. Braidwood propose ainsi de voir dans la transformation néolithique une cause interne à l'Homme, provenant du « milieu intérieur » tel que défini par André Leroi-Gourhan.⁸⁶ Selon lui, les innovations du Paléolithique Supérieur permettant un rendement supérieur de la prédation et l'extension de la diète permettrait aux groupes humains de réduire leur mobilité. Cette mobilité moindre amènerait les groupes à observer les plantes et expérimenter les semis tandis que l'approvisionnement⁸⁷ se développerait, donnant les bases nécessaires à la mise en place de la domestication des espèces animales.

La théorie de Braidwood est cependant problématique dans la mesure où – même si elle s'intéresse directement à la capacité de concevoir de l'Homme – elle ne considère que l'aspect économique. C'est parce que l'Homme avait les capacités techniques, les connaissances et la culture, une certaine façon de concevoir son rapport à l'univers végétal, nécessaires à la mise en place l'économie de production qu'il l'a fait et ses finalités étaient économiques. Le Néolithique serait ainsi un *homo œconomicus*, il aurait rapidement compris

⁸⁴ Alain TESTART, *Avant l'histoire*, Paris, Gallimard, 2012, 549 p.

⁸⁵ Catherine PERLES, « Pourquoi le Néolithique ? Analyse des théories, évolution des perspectives. » in J.-P. Poulain (ed.), *L'Homme, le mangeur, l'animal, qui nourrit l'autre ?*, OCHA, Paris, 2007, pp. 16-29

⁸⁶ André LEROI-GOURHAN, *Évolution et techniques. [2]. Milieu et techniques*, Albin Michel, Paris, 1973, p. 475

⁸⁷ Nous avons déjà vu que la mise en place du *pet-caring* ne s'accompagne pas systématiquement de la domestication des espèces. Pour rappel : les animaux-orphelins des Jivaros ou encore le dingo aborigène, apprivoisé et utilisé comme un chien mais jamais domestiqué ; sans doute car non domesticable à la vue des essais infructueux des colons européens en la matière. [DARMANGEAT et PETILLON 2015].

tous les avantages qu'il pourrait obtenir en cultivant ses champs et élevant son bétail. Des critiques ont été – à juste titre – émises à ce propos. La proto-agriculture n'est pas rentable pour l'Homme, elle ne l'est pas plus que la prédation – bien au contraire - comme le montre les carences alimentaires retrouvées dans les premiers squelettes néolithiques. L'agriculture fut adoptée en dehors du comportement économique rationnel que devrait avoir l'*homo œconomicus*, anomalie d'autant plus intrigante lorsque l'on considère les données apportées par Marshall Sahlins⁸⁸ et démontrant, sans équivoque, la plénitude alimentaire des populations de chasseurs-cueilleurs.

Au-delà de l'aspect économique prôné comme agent motivant de la néolithisation, les deux théories (Gordon Childe et Braidwood) présentées ici annihilent de possibles pistes de réflexion en s'axant sur cet aspect. L'agriculture et l'élevage n'étaient que des possibles à l'évolution humaine et non pas une voie tracée, d'autres voies ont par ailleurs pu être suivies, ailleurs, comme dans l'Europe mésolithique, où l'on ne retrouve pas d'éléments annonciateurs du Néolithique avant l'arrivée des premiers colons.

L'auteur de *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture* propose de voir un repositionnement de l'Homme face à l'univers naturel. Cette prise de position serait d'abord symbolique et visible dans l'art avant de devenir effective. Avant de devenir agriculteur l'Homme a d'abord dû créer les conditions internes à l'émergence de la bifurcation conduisant à la mise en place de l'agriculture mais aussi être poussé vers celle-ci. Il propose comme élément incitant un seuil quantitatif d'ordre sociologique au-delà duquel une solution doit être proposée afin d'organiser différemment le groupe. C'est la pression des Hommes non pas sur leur milieu mais sur eux-mêmes qui serait à la base de l'innovation néolithique. Une nécessité de se réinventer à laquelle j'adhère et que je considère comme primordiale dans la genèse, et sans doute la diffusion, du phénomène néolithique, bien que je pense que l'émergence du symbolisme anthropomorphe illustré avec brio par la *Dame aux félins*, comme le note Cauvin, est en réalité là pour justifier un état de faits transgressifs et accumulatifs antérieurs qui forment le Néolithique (premiers essais agraires, domestication du chien ...).

La pression des Hommes sur eux-mêmes apportée, en partie, par la sédentarité, conduit l'Homme à reconcevoir son être et à recomposer les diverses parties du groupe humain. Ces

⁸⁸ Marshall SAHLINS, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Gallimard, Paris, 1976, 409 p.

parties deviennent, selon moi, différentes avant même l'arrivée de l'agriculture, peut-être même du sédentarisme, et cette scission mènerait à deux types d'individus radicalement différents entre le Paléolithique Supérieur et le Néolithique.

Avant de présenter la partie suivante, je résumerai celle-ci en rappelant les limites des diverses théories énoncées plus haut. Le Néolithique y est perçu comme un fatalisme, un point à atteindre, et est inscrit dans la conception d'une humanité axée sur la rationalité économique. De son côté, l'émergence du symbolisme anthropomorphe mis en évidence par Chauvin est vu ici comme un nécessaire préambule à la néolithisation alors que je pense qu'il justifie plutôt les nombreux éléments, trop pour être alors ignorés, à connotations néolithiques et transgressives, présents dans les périodes précédentes (sédentarité, récoltes des céréales, domestication du chien ...). Je pense plutôt que le Néolithique n'était avant tout qu'un possible, une bifurcation qui a été choisie car permettant de répondre à une problématique d'ordre sociologique.

2.3 Du dividu⁸⁹ à l'individu : De la définition par nature à la liberté de (se) choisir

Peu importe, en réalité, les analyses que nous faisons de l'émergence du Néolithique au Proche-Orient. Nous en revenons toujours aux carrefours que rencontra l'Homme à des moments-clefs de sa longue existence. Comme Cauvin, je pense que ce qui a rendu possible et désirable l'innovation (ou plutôt les innovations regroupées sous le terme de « Néolithique ») est de l'ordre de l'idéologie mais aussi, et surtout, de l'organisation sociale des groupes.

L'évolution de l'organisation du groupe a dû, en effet, ouvrir une large gamme de possibles qui étaient, auparavant, fermés. Dans *Avant l'histoire* Alain Testart propose deux modèles de sociétés de chasseurs-cueilleurs, organisés selon un type A ou B. Leur appartenance à une de ces deux catégories relève de la présence – ou non – d'une classification des hommes et des animaux sur le modèle totémique et les règles affectant la propriété du gibier.

Le type A est illustré par l'unique cas australien : les Aborigènes sont organisés selon un mode totémique et obéissent à une règle exogamique. Dans le modèle aborigène, l'homme doit se marier en dehors de son clan auprès de ceux qui lui sont complémentaires et sera, par la suite, inféodé à sa belle-famille dans le cadre des obligations viagères. Dans ce cadre particulier, l'homme doit transmettre le gibier à sa belle-famille qui le distribuera pour lui : au-delà de l'usage c'est donc la possession qui passe aux mains d'autrui. Selon Testart, ce mode d'organisation n'inciterait pas les chasseurs-cueilleurs à améliorer sensiblement leur arsenal, le gibier étant accaparé par la belle-famille. L'abondance alimentaire est donc permise non pas par le labeur des individus mais par la fertilité de leurs femmes et le nombre de filles à marier composant leur unité familiale. En effet, un homme bien marié – chose qui dépend des alliances opérées par ses aïeux – aura une descendance nombreuse et donc beaucoup de gendres qui pourvoiront sa femme, et donc lui-même, en gibier qu'il pourra par

⁸⁹ Le terme est utilisé par Alain Damasio dans sa *Zone du Dehors* (1999). Il répond assez à ma conception de cette entité humaine que je présente dans cette partie et il serait maladroit de ma part d'user de ce mot sans citer l'auteur qui me l'a inspiré.

la suite redistribuer aux parents de ses femmes. De fait, il serait peu intéressant pour un gendre de chercher à améliorer ses techniques de chasse car son gibier ne lui reviendra pas. Une position qui est cependant à relativiser, les récents travaux de Darmangeat et Pétilion⁹⁰ ont montré que l'apparente inertie technique des Aborigènes était illusoire, notamment leur non-adoption de l'arc qui s'expliquerait par un propulseur plus efficace et mieux adapté au monde australien tandis que le dingo aurait tous les usages du chien sans pour autant être domestiqué car incompatible avec la domestication comme le note les essais infructueux réalisés par les colons européens. Ce qui demeure pertinent dans le propos d'Alain Testart est l'imperméabilité de ce type de société aux autres systèmes techniques : en Australie, le stockage n'est pas pratiqué, le fumage est adopté en terre d'Arnhem mais est dédié à la préparation des corps lors des cérémonies funéraires.

Ce type de chasseurs-cueilleurs serait, pour l'auteur, celui des sociétés du Paléolithique Supérieur pour lesquelles il remarque – à juste titre – la prééminence d'une thématique commune dans ce qu'il considère comme des inventions majeures à savoir le chas, le propulseur et le harpon. Ces trois éléments sont tous intimement liés à l'univers de la chair et de l'organique, finalement les Hommes du Paléolithique Supérieur ne transgresseraient pas une autre sphère que celle-ci, enfermés dans ce techno-système de la chasse.

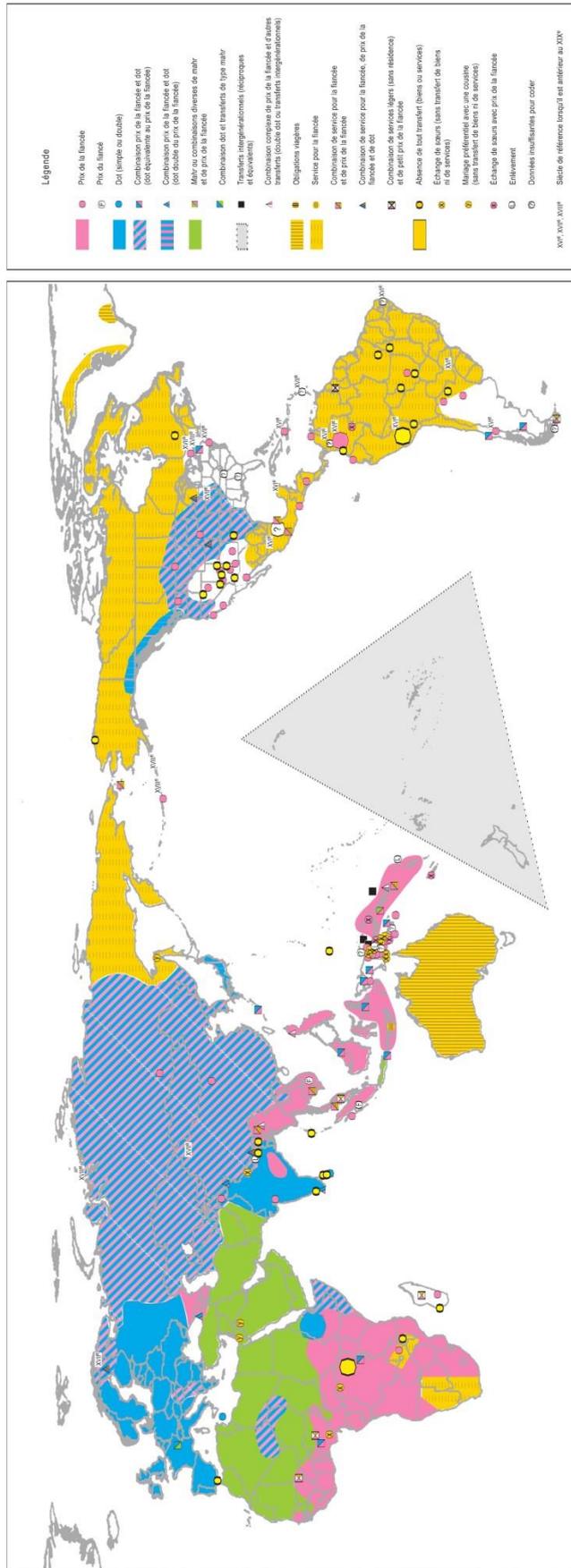
Inversement, chez les chasseurs-cueilleurs de type B l'inventivité serait renforcée. Il s'agit de sociétés sans totémisme, totétisme dont nous avons déjà indiqué dans notre première partie que l'une de ses conséquences était la limitation du potentiel d'invention par la fusion d'un agent inventeur extérieur mythifié et d'un inventeur concret entraînant une nécessaire mythification de l'objet inventé lorsque celui-ci ne s'inscrit pas dans une lignée ou/et est transgressif d'une norme établie. Ces sociétés sans totémisme sont également celles où le chasseur est possesseur et distributeur de son gibier et l'obligation viagère⁹¹ est ici remplacée par un service à la fiancée⁹² qui se terminera après quelques années de servitude. Ainsi, le gendre a tout intérêt à améliorer ses techniques de prédation car le gibier lui appartient, une fois le service finit il pourra de surcroît allouer autrement le temps qu'il dédiait à sa belle-

⁹⁰ Christophe DARMANGEAT et Jean-Marc PETILLON, « Structures sociales et blocages techniques dans l'Australie aborigène : quelques éléments critiques » in *Techniques et Culture*, vol. 2, n° 64, 2015, pp. 248-251

⁹¹ Système matrimonial dans lequel l'obtention d'une femme entraîne l'obligation, à vie, de mise au service du gendre auprès des beaux-parents.

⁹² Système matrimonial dans lequel l'obtention d'une femme fait suite à la réalisation d'un temps de service variable par le gendre pour les beaux-parents.

famille. Ce temps libre supplémentaire lui permet de s'adonner davantage à des activités autres, il peut ainsi se spécialiser dans un domaine qui l'intéresse particulièrement mais aussi expérimenter et donc innover.



Care 2. Distribuția probabilă a modurilor de căsătorii dominante

⁹³ Fig1. Alain TESTART *et al.*, « Les prestations matrimoniales » in *L'Homme*, 161, 2002, p. 178

Cette libération du temps à l'issue du service conduirait vers le prix de la fiancée, afin de réduire l'inféodation temporaire à sa belle-famille à néant, et semble être l'apanage de sociétés ayant élaboré une certaine forme de stockage. En effet, en nous intéressant à la répartition globale des modalités matrimoniales dominantes⁹⁴ nous remarquons que le service à la fiancée est établi chez des populations qui, bien que ne faisant pas reposer leur économie sur le stockage -qui permet notamment aux Indiens de la Côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord de se sédentariser-, en connaissent et pratiquent certaines formes⁹⁵.

Mais quid des populations préhistoriques ? Dans l'Europe mésolithique, des indices laissent entendre la pratique du stockage à Staosnaig (Colonsay, Ecosse, c. 6500 cal. BC) livrant des fosses remplies de noisettes carbonisées ou encore dans les gisements 8 et 6 de Duvensee (Nord de l'Allemagne) avec les *roasting structures* dédiées au traitement des noisettes⁹⁶. Les signes de stockage manquent dans le sud de l'Europe mais la présence des noisetiers et d'autres arbres à fruits à coques ainsi que les restes calcinés de coques retrouvées notamment dans le contexte mésolithique du Cuzoul de Gramat ou des Escabasses (Lot, France) n'est pas incompatible avec l'existence de pratique de stockage (Valdeyron, 2013).

Parallèlement à ce stockage – probable pour le Mésolithique et hypothétique pour l'Épipaléolithique – nous assistons à une première accélération inventive, selon Testart. L'auteur note l'invention, ou du moins l'apparition certaine de l'artéfact dans les données archéologiques, de l'arc aux alentours de 10.000 BC à Stellmoor (*Bundesland* d'Hambourg, Allemagne), le développement du piégeage, l'arrivée des filets de pêche, l'existence de canots (indiquée par la présence d'îles habitées) ou encore l'arrivée précoce de la céramique dans certains contextes paléolithiques (Jômon notamment). Cette adjonction massive à l'univers de la chasse peut-être pensée à l'aune d'un désir nouveau de productivité des chasseurs-cueilleurs mais également au travers d'une plus grande liberté inventive suite à la fin,

⁹⁴ Cf. carte ci-dessus.

⁹⁵ Les Inuits groenlandais, par exemple, consomment du *kiviak*, petits oiseaux faisandés plusieurs mois dans la panse d'un phoque. Bien que le cycle de leurs déplacements et agrégations ne soit pas déterminé par le stockage d'une denrée consommée à une saison donnée, il n'en demeure pas moins que nous avons ici une forme de stockage. Il ne faut cependant pas confondre celui-ci avec une économie de stockage comme pratiquée par les Indiens de la côte Nord-Ouest, dans un cas la nourriture répond à un certain goût et à une nourriture d'appoint, dans le second elle est la condition *sine qua non* du mode de vie sédentaire.

⁹⁶ Nicolas VALDEYRON, « Le Mésolithique, une révolution verte au cœur de l'Europe des forêts ? Éléments pour une amorce de réflexion » in *P@lethnologie*, 6, 2012, pp. 84-88 (en ligne, consulté le 21 Mars 2017)

possible, du totémisme primitif, liberté visible dans son extension vers des techno-systèmes nouveaux⁹⁷.

Nous avons vu toute l'importance de ce changement possible d'organisation sociale, le développement du service à la fiancée qui entraînerait les sociétés vers une inventivité accrue car permise par une dépendance moins forte et plus temporaire entre le gendre et sa belle-famille. Ce changement délie partiellement les individus entre eux, évidemment certaines obligations (assistance pour les *vendettas* notamment) demeurent mais le gendre n'est plus inféodé à sa belle-famille une fois le temps de service passé. Ce temps passé à servir la belle-famille est cependant créateur de lien, de lien social fort et pérenne par la mise sous tutelle temporaire du futur époux par l'uxorilocalité⁹⁸.

C'est bien la dimension temporelle qui est ici incriminée dans le rôle cohésif moindre du mariage. A contrario, l'obligation viagère, elle, ne se termine pas. Il est tout à fait intéressant de constater par ailleurs que les éléments en circulation diffèrent dans les deux cas. Dans le cadre du service à la fiancée il s'agit d'une charge de labeur, dont les outils nécessaires à sa réalisation peuvent être optimisés, tandis que l'obligation viagère consiste en dons de biens courants et en premier lieu du gibier. La dimension alimentaire de l'échange nous apparaît comme particulièrement intéressante afin d'analyser les relations nouées par les protagonistes. Le don de nourriture revêt un caractère singulier dans les études menées par Irenäus Eibl-Eibesfeldt, éthologue allemand qui fit le choix d'une éthologie de l'Homme⁹⁹. Procédant à des observations auprès de plusieurs groupes humains de culture et de niveau technologique très divers, il observa que certains comportements humains semblent être universaux. Parmi ceux-ci il nota le rôle décisif de la nourriture dans la création de lien social, le don de nourriture s'apparenterait à celui d'une mère à son enfant et demeure valide en dehors de ce cadre restreint. Eibl-Eibesfeldt fut particulièrement perspicace lorsque – en visite chez un ami – il remarqua le comportement particulièrement timide de la jeune fille de ce dernier qui s'évanouit après que celle-ci lui eut offert un biscuit. Il observa par la suite le

⁹⁷ Particulièrement juste pour la poterie ou encore le stockage de masse. Le stockage n'est peut-être pas une nouveauté, si de la viande avait été fumée auparavant nous ne pouvons – *a priori* - l'apprendre. Le fait est que le monde végétal est stocké et que l'alimentation est recentrée vers lui. Ce stockage se réalise dans des quantités importantes dans le cadre des graminées proche-orientales mais aussi, peut-être, dans certains cas du mésolithique européen pour ce qui concerne les fruits à coques.

⁹⁸ Résidence à proximité du beau-père pendant la durée du service.

⁹⁹ Irenäus EIBL-EBESFELDT, *Ethologie : biologie du comportement*, Naturalia et Biologia, Paris, 1984, 748 p.

phénomène par ailleurs, avec d'autres enfants et auprès d'autres donataires et il s'avéra que le fait transgressait l'univers enfantin. En effet, le don de nourriture comme créateur privilégié de lien social est également visible dans la pratique des banquets et est d'une force toute particulière lorsqu'il narre l'anecdote d'un ami qui, pendant la guerre, envoyé capturer un ennemi abandonna sa mission lorsque celui-ci, terrorisé, lui tendit le morceau de pain qu'il mangeait alors dans un réflexe salvateur.

Et c'est cet aspect essentiel de l'échange qui disparaît dans le service à la fiancée : effectivement, une partie importante de ce qui faisait le lien social disparaît. L'Homme qui était relié au reste du groupe par un ensemble cohésif, par le totémisme et par et l'obligation viagère qui en faisaient un élément individuel d'un tout, un interchangeable, se défait de l'aspect fusionnel de ce système. Ce qui est important dans ce monde-là c'est toujours le jeu des alliances matrimoniales, l'alliance qui forme l'unité structurelle du groupe considéré, mais ça l'est moins car les liants entre les différents individus qui composent cette super-entité sont, pour certains, distincts et – à notre sens - plus friables.

Je ne prétends pas que le mariage ne joue plus son rôle cohésif avec l'arrivée du stockage mais que son impact diffère dans la psyché de ses acteurs. Selon Testart le service évolue vers le prix, mais cela est-il inévitable ? Cela reste encore à démontrer et nous devons nous défaire de perspectives évolutionnistes même si, effectivement, une causalité est à chercher entre le développement du stockage et le prix. Il semblerait que la plupart des peuples connaissant le stockage pratiquent également le paiement¹⁰⁰, il n'en faut que peu pour que les humains ne soient plus seulement échangeables contre d'autres individus mais aussi contre des objets précieux répondant aux pratiques de *wergeld* (prix du sang) et de *bridewealth* (prix de la fiancée). Or il est assez facile de penser à la construction moindre des affects entre les deux parties dans le cas du prix de la fiancée car le don, contrairement au service à la fiancée ou à l'obligation viagère, est unique (ou limité à quelques passes) et seules perdurent des obligations (*vendettas* etc.) entre le gendre et sa belle-famille mais aussi car le prix de la fiancée peut de se dispenser des alliances émises par les générations précédentes¹⁰¹.

¹⁰⁰ Christophe DARMANGEAT, Une cartographie sociale des sociétés à richesse (monde II) [en ligne], consulté le 22 Mars 2017 <http://cdarmangeat.blogspot.fr/2017/01/un-cartographie-sociale-des-societes.html>

¹⁰¹ En 1981, Maurice Godelier fut témoin d'une tentative par certains représentants baruyas (Nouvelle-Guinée) d'instaurer le prix de la fiancée au détriment du *ginamaré* (échange direct des sœurs) traditionnel. Certains jeunes hommes, privés de femmes par un jeu d'alliance en leur défaveur, partis travailler dans les

Le service à la fiancée, et plus particulièrement le prix de la fiancée, sont – à cet égard - des modes émancipateurs. C'est l'émancipation, partielle, auprès d'alliances érigées par les prédécesseurs des jeunes hommes mais c'est aussi le dégagement d'un temps de travail qui peut être occupé à d'autres activités dont des essais innovateurs. Faut-il voir dans cet aspect un des moteurs forts de l'innovation néolithique ? Je le pense. C'est la poursuite de la différenciation entre l'Homme et le monde Animal qui commence à s'intéresser aux liens entre les membres du groupe eux-mêmes. Alors que le groupe prime sur l'individu et l'encercle, le limitant dans ses potentialités dans le modèle de l'obligation viagère, il découvre une liberté nouvelle avec le service à la fiancée et le prix. De dividu, partie interchangeable d'un ensemble plus grand et plus important, il s'individualise avec une force toujours plus grande dont les prémices sont particulièrement visibles au Néolithique dans la variabilité céramique et l'apparition, sans doute, d'artisans spécialisés.

Faut-il néanmoins voir au Néolithique l'émergence du prix de la fiancée et de ses conséquences ? Celui-ci intervient peut-être avant mais des indices se retrouvent quant à son existence pendant le Néolithique dans la circulation d'artéfacts comme les haches alpines et les parures de spondyles grecques qui ont toutes les caractéristiques des monnaies-primitives¹⁰², or le prix de la fiancée semble étroitement lié à la présence de ces objets. Mais en quoi ces biens seraient-ils des monnaies-primitives ?

Premièrement, car ces objets sont beaux et répondent au caractère esthétique que doit posséder une monnaie-primitive. Bien que ce caractère soit subjectif il est intéressant de noter la couleur verte des haches alpines qui pourrait avoir joué un rôle singulier dans l'esthétisme des populations européennes (haches en jadéite) ou du monde amazonien (figurine en amazonite).

Secondement, ces objets semblent être retirés du domaine fonctionnel, ce sont des objets qui ne servent *a priori* pas même quand ils le peuvent.

plantations, revinrent avec des femmes acquises (par le prix) auprès des Chimbus et d'autres tribus des hautes-terres.

¹⁰² Francis DUPUY, « Les « monnaies primitives ». Nouvelles considérations » in *L'Homme*, 2009, n° 190, pp. 129-151

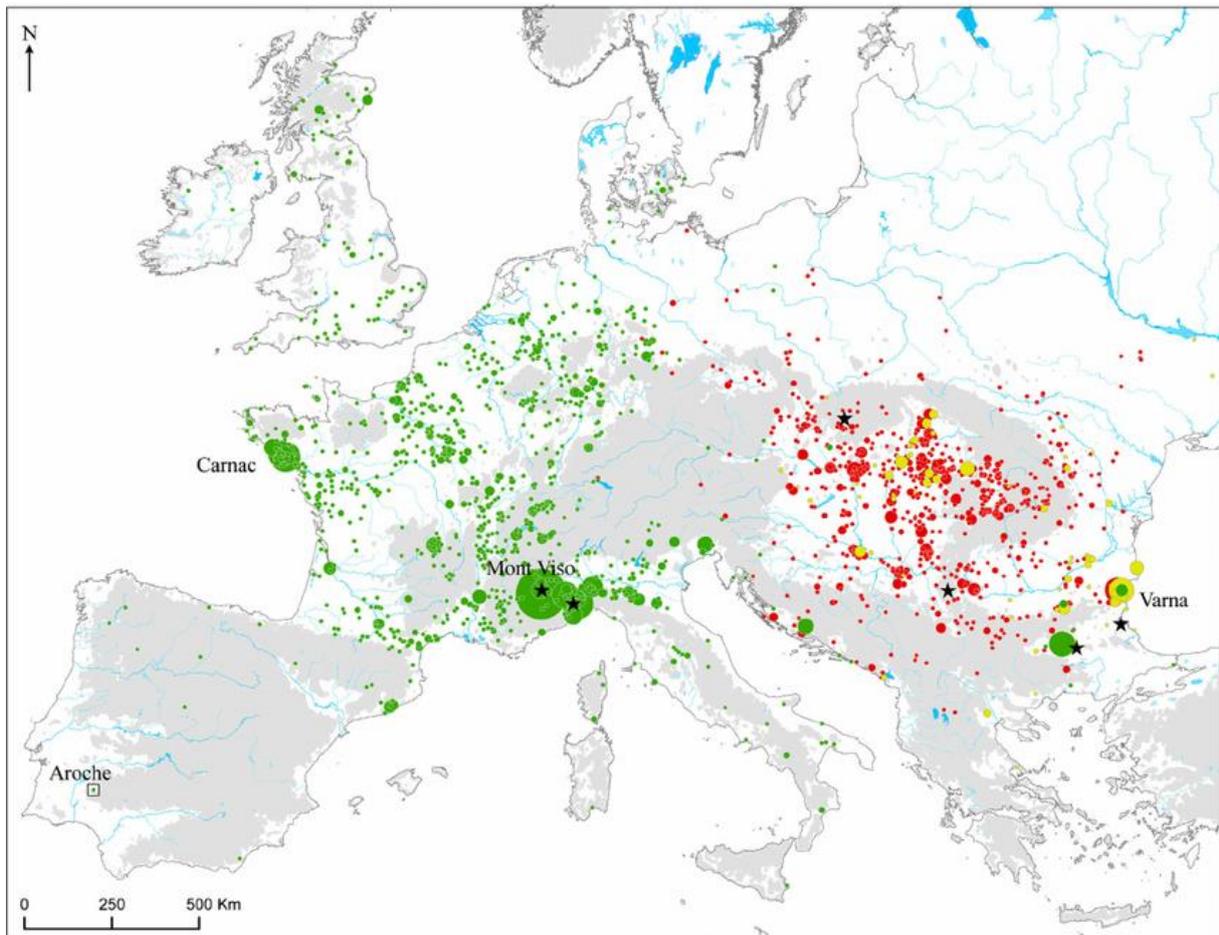
Pour finir, et c'est là l'un des arguments les plus forts, ils se déplacent et proposent des courbes de répartition singulières, augmentant avec la distance¹⁰³ là où nous pourrions nous attendre à en retrouver plus à proximité du lieu de production ou présents en grand nombre sur le lieu de production et s'exportant sur de longues distance sans pour autant que les échanges s'affaiblissent, bien au contraire¹⁰⁴. En effet, avec la distance, l'objet est mythifié. Le peuple producteur de l'objet-précieux et exportateur de ce dernier, pour augmenter la valeur de l'objet, peut lui prétendre quelques origines vers le monde des Esprits ou alors provenant d'un quelconque lieu sacré. L'objet acquiert de surcroît, au fur et à mesure des intermédiaires, une valeur supplémentaire soit par le « mythe ajouté » soit par son déplacement même ou encore son exotisme¹⁰⁵.

¹⁰³ Dans le cas des parures de spondyle de Grèce, qui peuvent aussi être considérées comme monnaies-primitives (au minima des objets précieux) : elles sont plus abondantes dans les Balkans que sur les lieux de productions en Grèce méridionale et centrale (C. Perlès, « Réflexions sur les échanges dans le Néolithique de Grèce » in Ph. Clancier *et al.*, *Autour de Polanyi : vocabulaires, théories et modalités des échanges*, De Broccard, Paris, 2005, pp. 201-215).

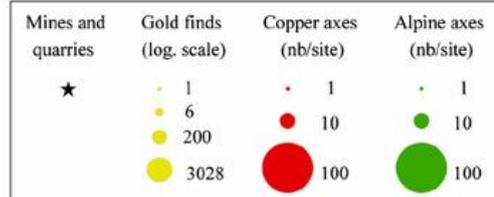
¹⁰⁴ Les haches en jadéite alpines se retrouvent en quantité à proximité des gisements (fig. 2). Le site en ayant offert le plus, hors du mont Viso et Beguia, est Carnac dans le Morbihan ... Bien que le contexte soit ici propice à la découverte d'objets précieux (funéraire).

Il est néanmoins intéressant de noter que des concentrations importantes de haches en jadéite se retrouvent à des centaines de kilomètres autour des gisements primaires. Ajoutons qu'elles ne sont, à notre connaissance, pas utilisées à des fins techniques.

¹⁰⁵ Maurice GODELIER, *L'Enigme du Don*, Paris, Flammarion, 2008, 315 p. L'objet peut obtenir une valeur mythique mais, au moins dans le cadre d'un circuit du type *kula*, peut obtenir une valeur déterminée par les dons et contre-don qu'il suscite par son passage de main en main donc par sa circulation.



Data: Jade (database January 2010, P. Pétrequin, dir.) and L. Klassen
 Map: Esri WBM, SRTM
 Cartography: E. Gauthier and J. Desmeulles – University of Franche-Comté,
 UMR CNRS 6249, MSHE C.N. Ledoux - January 2010



106

¹⁰⁶ Fig. 2 P. Pétrequin et L. Klassen, Distribution des haches en jadéite, en cuivre et d'or découvertes en Europe. Programme Jade dir. P. Pétrequin, 2010

Nous sommes donc, possiblement, en présence de monnaies-primitives et les sociétés pratiquant le prix de la fiancée sont aussi celles qui en possèdent. Il faut, pour que le prix de la fiancée soit pratiqué, qu'il y ait une équivalence entre les biens et les humains et, peut-être, cela fut-il le cas au Néolithique.

Ajoutons pour finir que le prix de la fiancée est tout autant pratiqué par des sociétés sédentaires dont l'économie repose sur le stockage de denrées ponctuelles (Indiens de la Côte Nord-Ouest) que dans les groupes agricoles et cela malgré l'apparente contradiction que sont les Baruyas de Nouvelle-Guinée¹⁰⁷. Ces derniers pratiquent certes l'échange direct des sœurs mais ce mode n'est efficient que pour les mariages endogames et le prix de la fiancée est pratiqué en dehors du groupe avec des partenaires commerciaux. Notons par ailleurs que ce type de modalité matrimoniale ne s'accompagne pas de service, sinon des traditionnelles obligations.

Nous pouvons tirer deux conclusions de ce possible passage, progressif, vers le prix de la fiancée.

Premièrement, le service à rendre à la belle-famille, étant soit temporaire soit inexistant, libère du temps dans le quotidien du gendre. Il peut ainsi se consacrer à des activités différentes et mettre en place diverses expériences qui lui permettront d'innover dans des domaines autres que ne le ferait l'innovation féminine¹⁰⁸.

En conséquence de ces conditions différentes d'accès à la femme, les hommes ne sont plus autant contraints et définis par le jeu d'alliances émises par les générations précédentes. L'Homme peut ainsi acquérir une part d'individualité et se défaire d'un caractère remplaçable, individuel et prédéfini. Cette spéciation -et liberté- des Hommes entre eux est accompagnée par l'explosion de la figure humaine dans l'art néolithique et par une

¹⁰⁷ Maurice GODELIER, *L'Enigme du Don*, Paris, Flammarion, 2008, 315 p.

¹⁰⁸ Nous retrouvons ici l'opposition entre un domaine domestique et un univers guerrier (et, il faut le noter, agricole) ; répandu globalement dans le monde. François SIGAUT, « Propos contre-révolutionnaires sur le Néolithique » in J.-P. DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009, pp. 181-196 à propos de la dichotomie entre un univers où les hommes chassent et font la guerre et où les femmes cultivent (Nord de l'Amérique ; populations de chasseurs-cueilleurs) et un autre où les hommes sont agriculteurs et guerriers (Amérique du Sud ; populations d'agriculteurs).

spécialisation de certains dans des domaines variés qui peuvent dépasser le cadre du simple passe-temps.

Néanmoins, et dans un second temps, les liens entre les membres du groupe sont affaiblis par une durée limitée de mise en service auprès de la belle-famille et par la teneur différente des biens échangés (biens courants et gibier contre travail). Ajoutons à ces éléments la sédentarité accrue, dès le Natoufien, qui limite les possibilités de scission du groupe en cas de conflits (aux périodes les plus difficiles de l'année par exemple).

Les individus doivent renforcer un lien déclinant et c'est – selon moi – une des causes de création des grands éléments de la néolithisation et singulièrement de la hiérarchisation. L'apparition de la *Dame aux félins* présente ainsi un archétype de hiérarchisation verticale, d'une part par la domination qu'elle opère sur le Sauvage et d'une autre par celle qu'elle peut posséder sur l'Homme. Nous avons vu dans notre première partie un corpus de mythes et deux d'entre eux présentent les créateurs de l'Humanité. Dans le cas du mythe d'Adam et Eve, Dieu a créé l'Homme, dans celui de la Grande Afek c'est elle qui enfanta de ceux qui deviendront les Papous. L'explication de la genèse de l'Homme par une entité modelant la glaise (Dieu) ou par un couple premier (Afek et son frère) offre un modèle hiérarchique. En effet, en donnant naissance aux Hommes, ils offrent un don qui ne peut être rendu plaçant l'humanité dans une éternelle position d'infériorité. Or ce modèle offre une alternative à une division du groupe par des catégories horizontales (alliances) compromises et semble avoir été choisi au Proche-Orient, comme le suggèrera plus tard l'arrivée des premiers royaumes mésopotamiens.

Le prix de la fiancée semble donc avoir eu un impact direct sur la capacité à inventer (libération de temps-libre, reconsidération de la place de l'individu au sein du groupe) mais aussi sur sa nécessité (car il fragilise le lien social et engendre une nécessaire réorganisation du groupe).

Chapitre III – Les sirènes néolithiques

Le Néolithique serait donc le moment à partir duquel l'Humanité, du moins une partie d'entre elle, aurait accéléré sa marche sur la voie innovatrice. C'est déjà l'histoire d'Hommes engoués par l'invention, d'Hommes qui se sont libérés du mythe et qui se pensent inventeurs, mais aussi qui ont le temps d'expérimenter alors que les organisations sociales qui les régissent évoluent et libèrent le potentiel de l'individu.

Un mode de pensée plus axé sur l'Homme a pu se développer au travers du développement de l'altérité ; base nécessaire à la mise sous tutelle du monde végétal et animal. C'est l'accumulation d'éléments transgressifs à la vie normale sur le long terme qui a mené à cette redéfinition dans le Proche-Orient. Cependant, le Néolithique est-il une fatalité, une étape à suivre obligatoire dans le développement de l'Humanité ? Les Indiens de la Côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, en toute vraisemblance, ont pu devenir une société hiérarchisée et sédentarisée sans recourir à la production alimentaire néolithique.

Dans la Préhistoire, la question se pose avec plus de force lorsqu'on s'éloigne du phare néolithique proche-oriental : sous les couverts forestiers européens comment expliquer la rapide diffusion/contamination du Néolithique ? Et, plus encore, son succès total et irréversible, malgré quelques zones de résistance qui ont pu être aussi, par ailleurs, des zones de répulsion pour les nouveaux conquérants.

Pour répondre à cette question je mettrai en avant les moteurs théoriques de la diffusion de l'innovation, c'est essentiel afin de saisir le potentiel différentiel qu'on put avoir les acteurs. Je m'intéresserai également à la diffusion, *stricto sensu*, du Néolithique entre colonisation et acculturation. Je mettrai en avant la question des blocages, singulièrement du blocage nord-européen avant, pour finir, d'essayer à expliquer ce qui permit au Néolithique de finalement s'imposer en Europe.

3.1 Le Néolithique face à la théorie de l'innovation

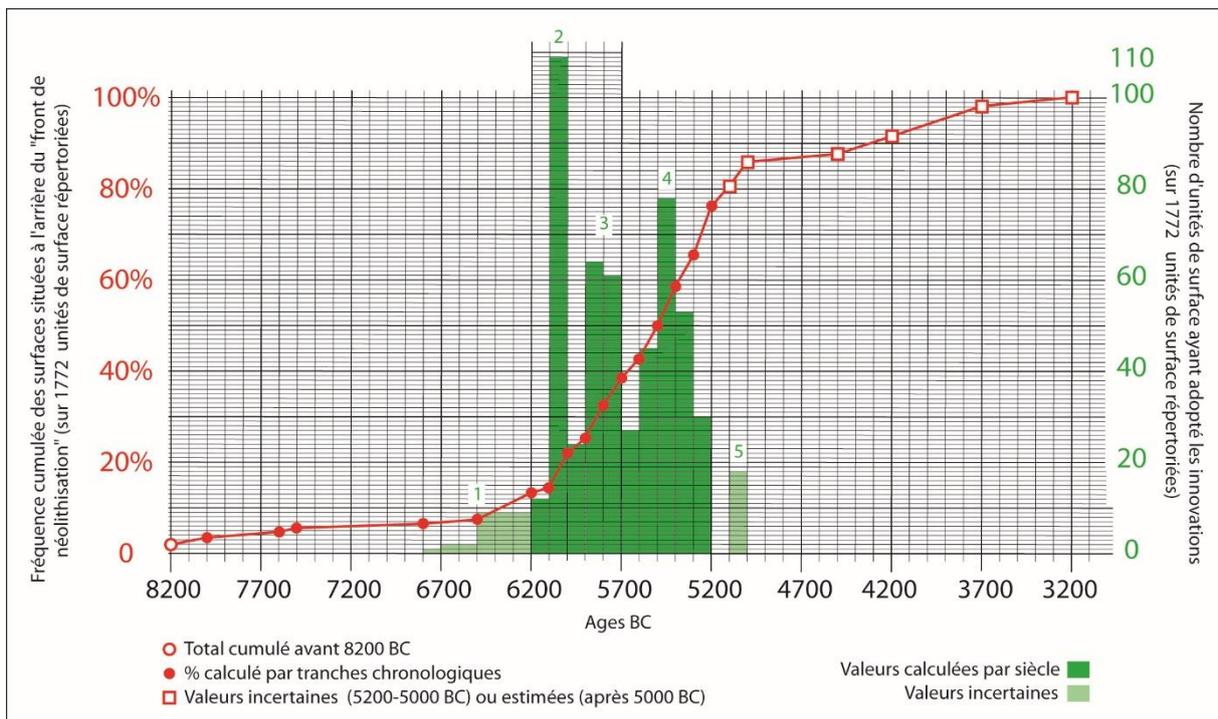
L'innovation néolithique s'est diffusée dans toute l'Europe, nous en connaissons certains acteurs mais je reviendrai sur ces derniers en fin de partie. Tout d'abord, il est essentiel¹⁰⁹ de présenter les quelques modèles théoriques mis en place par des économistes et sociologues s'intéressant en premier lieu, et avant tout, à l'innovation technique et à sa diffusion sur des données actuelles et pour des technologies avancées.

Je me dois de citer les travaux de Bryce Ryan et Neal Gross¹¹⁰ auprès des fermiers de l'Iowa. En 1927 arriva sur les marchés américains une nouvelle variété hybride de maïs augmentant la rentabilité de 20% pour les producteurs ainsi qu'une plus grande résistance aux maladies et en un peu plus d'une décennie tous les planteurs de maïs de l'Iowa cultivaient cette nouvelle variété malgré les frais supplémentaires inhérents à l'achat des nouvelles semences. Il y a, effectivement, pour les agriculteurs, des avantages certains au passage au maïs hybride mais celui-ci a su s'établir malgré la période peu propice à l'investissement qu'étaient les années 30 suite au krach boursier de 1929. Afin d'expliquer les vecteurs de cet engouement pour le maïs hybride, Neal Gross fut envoyé par Bryce Ryan conduire des enquêtes auprès des fermiers de l'Iowa. Les données ainsi acquises menèrent à l'élaboration d'une courbe en S de diffusion (nombre d'utilisateurs sur le temps) : le maïs hybride se diffuse tout d'abord lentement avant d'accélérer sa propagation et se stabiliser à un niveau élevé. Cette courbe particulière s'explique par le fait que quelques fermiers étaient conscients de l'existence de la souche hybride et parmi eux rares étaient ceux à être enclins à se lancer dans l'aventure en période de crise économique. Il s'avère que les premiers adoptants furent également ceux qui se rendaient le plus souvent en ville et qui étaient, donc, les plus au fait des nouveautés scientifiques publicitées dans les grandes villes. Ces fermiers pionniers expérimentèrent les semences hybrides et les résultats furent rapidement assez éloquentes pour convaincre les fermiers voisins d'utiliser, eux aussi, cette nouvelle variété. Au fur et à mesure que le cercle des utilisateurs grandissait et, de fait, l'effet de « bouche à oreille » croissait ce qui explique le caractère exponentiel de la courbe avant stabilisation.

¹⁰⁹ Car Homo Sapiens restant Homo Sapiens nous pouvons supposer que les modèles théoriques actuels peuvent très bien fonctionner dans un autre environnement culturel, social et technique.

¹¹⁰ Bryce RYAN et Neal GROSS, « The diffusion of Hybrid Seed Corn in Two Iowa Communities » in *Rural Sociology* 8, 1943

La courbe de diffusion ainsi développée peut être retrouvée lorsque nous nous intéressons à la diffusion du Néolithique en Europe. Ce dernier se diffuse, selon le même schéma que celui du maïs hybride de l'Iowa, en suivant une courbe en S si nous considérons l'accroissement des surfaces néolithisées par rapport à la surface totale de l'Europe, au fil des temps, tous courants confondus, comme l'indiquent les données collectées par Michel Rasse¹¹¹. Ce qui semblerait indiquer que le Néolithique ne déroge pas à la forme classique de la diffusion d'une innovation (Ryan et Gross) bien que la courbe ici présente tende à avoir une forme sigmoïde qui n'est pas, exactement, celle théorique et parfaite.



112

¹¹¹ Michel RASSE, « Modélisation de la diffusion spatiale du Néolithique en Europe » in *ArchéoOrient – Le Blog*, 27 novembre 2015, [en ligne] consulté le 16 Mai 2017

¹¹² Fig.3. « L'étape d'expansion » du processus de diffusion spatiale (Rasse, 2014 © Mappemonde). Evolution de la surface occupée par des groupes néolithisés sur le temps en Europe. L'espace européen étant partitionné en 1772 carreaux de 2500 km² : la présence d'un groupe néolithique dans une de ces unités valide l'occupation. L'histogramme vert représente l'évolution du nombre de surfaces pionnières par siècle (avec l'équivalence en terme de parcelles nouvellement occupées indiquée à droite de l'histogramme). La courbe rouge indique tant qu'à elle la surface (en %) européenne néolithisée sur le temps.

Néanmoins, le simple effet de « bouche à oreille » est-il suffisant pour expliquer la diffusion du Néolithique ? Pourquoi une innovation est-elle ou non acceptée ?

Les travaux pionniers de Ryan et Gross inspirèrent Everett Rogers¹¹³ dans l'élaboration de sa théorie de la diffusion de l'innovation. Selon ce dernier, pour qu'une innovation se diffuse il faut : 1) qu'elle soit perçue comme plus avantageuse que celles déjà existantes (l'avantage relatif) ; 2) qu'elle soit compatible avec les valeurs préexistantes, les normes sociales (la compatibilité) ; 3) qu'elle soit compréhensible et aisément reproductible (la complexité) ; 4) que l'utilisateur ait la possibilité de tester l'innovation (la testabilité) ; 5) que les résultats de l'innovation soit observable par le futur acquérant (l'observabilité).

Bien que très lointaine sur le plan temporel et appliquée seulement à l'innovation technique, cette théorie est en soi partiellement applicable afin de mieux comprendre la diffusion du Néolithique.

Le point 1) peut être visible par les futurs néolithisés sur des points sociétaux. J'ai évoqué précédemment le prix de la fiancée. Bien qu'il soit une suite logique du service à la fiancée selon Testart il n'apparaît, assez clairement pour que je puisse en émettre l'hypothèse, qu'au Néolithique pour ce qui concerne l'Europe préhistorique. C'est, je le rappelle, la présence des spondyles et des haches en jadéite ainsi que leur répartition qui me fait penser à leur utilisation comme monnaies-primitives : or, les dites « monnaies-primitives » sont souvent (toujours ?) associées à la pratique d'un prix de la fiancée¹¹⁴. La pratique de telles prestations matrimoniales peut-être perçue comme un avantage relatif (pour les hommes les moins bien pourvus en femmes) offert par le Néolithique sur le modèle sociétal mésolithique et il semblerait, effectivement, que des individus ont traversé la frontière Mésolithique Néolithique¹¹⁵ et se sont reproduits¹¹⁶, ce qui est par ailleurs très certainement le cas pour le

¹¹³ Everett ROGERS, *Diffusion of Innovation*, Free Press, New-York, 1995, 551 p.

¹¹⁴ Qui n'est pour autant pas forcément toujours valide dans le cadre de l'endogamie chez les sociétés à monnaies-primitives (cf. Baruyas et échange direct des sœurs).

¹¹⁵ Dušan BORIC, « Mesolithic-Neolithic interactions in the Danube Gorges » in Janusz KOZŁOSWKI et Marek NOWAK (Eds.), *Mesolithic/Neolithic interactions in the Balkans and in the Middle Danube Basin : actes du XV congrès mondial [de l'] Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques, Lisbonne, 4-9 Septembre*, Oxford, Archaeopress, 2007, pp. 31-45

¹¹⁶ Gloria GONZÁLEZ-FORTES *et al.*, « Paleogeomonic Evidence for Multi-generational Mixing between Neolithic Farmers and Mesolithic Hunter-Gatherers in the Lower Danube Basin » in *Current Biology*, vol. 27, 2015, pp. 1-10 et Marie-Hélène CAZES, « Ce que révèle le patrimoine génétique des européens » in *Bulletins et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris*, vol. 6, 1994, pp. 63-84

courant LBK¹¹⁷. Si des individus ont ainsi été échangés entre les groupes néolithiques et mésolithiques, nous pouvons penser que le prix de la fiancée a été appliqué par les deux populations impliquées parallèlement, sans doute, à des prestations de type « service à la fiancée ».

Dans une même mesure, la domestication peut également être perçue comme un avantage relatif pour un groupe mésolithique qui n'est plus autant contraint qu'auparavant (avant l'Holocène) aux migrations saisonnières imposées par la poursuite du gibier (qui par ailleurs voit sa biomasse diminuée dans le nouvel couvert forestier) et qui, effectivement, connaîtrait un processus de régionalisation de son activité¹¹⁸. L'agriculture et l'élevage peuvent présenter une forme d'attractivité pour des populations tendant vers une forme de semi-sédentarité.

Le point 2) relève quant à lui de la différenciation de l'Homme sauvage et de l'Animal. Ce préambule à la néolithisation existait-il déjà en contexte mésolithique ? Les Indiens de la Côte Nord-Ouest d'Amérique sont des chasseurs-cueilleurs, semi-sédentaires et stockeurs et le traitement qu'ils font du saumon capturé est certes respectueux mais exempt des appels aux affins¹¹⁹ que l'on retrouve, entre autre, en Haute-Amazonie¹²⁰. Notons par ailleurs que l'animal-compagnon qui accompagne le nord-amérindien est ici un animal¹²¹ bien que doté de capacités éminemment humaines (la parole). La différenciation semble bien faite dans ce cas de chasseurs-cueilleurs semi-sédentaires et stockeurs. Si, effectivement, les chasseurs-cueilleurs du Mésolithique européen ont suivi la même voie vers la différenciation Homme-

¹¹⁷ P. GALETA et BRŮŽEK, « Demographic model of the Neolithic transition in Central Europe » in *Documenta Praehistorica XXXVI*, 2009, pp. 139-150. Selon ces derniers le seul fond colonisateur, par sa fertilité, du courant LBK n'était pas suffisant pour expliquer la diffusion du Néolithique en Europe.

¹¹⁸ Nicolas VALDEYRON, *Of Men and Nuts. Essai sur le Mésolithique et sur la place qu'y tient le végétal*, 2013, Thèse de Préhistoire en vue de l'obtention de l'Habilitation à diriger des Recherches, Université Toulouse 2 – Jean Jaurès, Toulouse

¹¹⁹ Alain TESTART, *Des dons et des dieux*, p. 58 à propos des paroles rituelles envers le premier saumon capturé par un Kwakiutl, citant Boas, 1921 : 1318-1319 « *Nageur, je te remercie d'être encore en vie en cette saison alors que tu reviens nous rendre visite en notre bon vieux pays, car tu ne reviens ici, Nageur, que pour jouer avec moi et mes engins de pêche. Maintenant retourne chez toi et dis à tes compagnons quelle bonne fortune tu as rencontrée en venant ici, dis-leur de venir aussi et de m'apporter leur richesse, que je puisse en profiter aussi, dis-leur, Nageur ! En même temps, emmène avec toi toutes mes maladies, oh ami ! Être supernaturel, Nageur* »

¹²⁰ Philippe DESCOLA, *Les lances du Crépuscule*, p. 153 « Et lorsque le singe laineux est resté accroché dans la ramure, quel anent chantais-tu ? " *Petit beau-frère, petit beau-frère, petit beau-frère, abaisse jusqu'à moi la branche ! Mon petit hameçon, ma petite fléchette, comment, comment, comment ne t'a-t-elle pas transpercé ? Mon beau-frère à moi, je t'ai tué en des terres lointaines.* " »

¹²¹ Alain TESTART, *op cit.* p. 64 à propos des mythes liés aux esprits protecteurs en Amérique du Nord « *Les enseignements de tels mythes sont clairs. Deux mondes se font face : celui des humains et celui des animaux qui sont aussi des esprits.* »

Animal que les Indiens de la Côte Nord-Ouest d'Amérique¹²² alors nous pouvons supposer que ces derniers possédaient déjà une clef de compréhension et d'acceptation (bref, de compatibilité) du modèle néolithique proche-oriental. Malgré cette compatibilité, la différenciation ne vient pas ici (chez les Mésolithiques) avec une domination du monde animal¹²³ et même si les animaux sont considérés comme différents des Hommes en tant qu'espèces, ils n'en demeurent pas moins égaux à ces derniers qui appartiennent, tout autant qu'eux, au monde animal.

Ce point présuppose également la création de parallèles idéologiques afin d'intégrer l'innovation dans la norme de la société réceptrice. Cette dimension idéologique a pu être véhiculée, et imposée, au travers du syncrétisme, outil pratique et efficace afin de démasquer son semblable dans l'altérité pour la rendre plus facilement acceptable. Le syncrétisme était utilisé sous l'Empire Romain¹²⁴, quand tout un chacun associe spontanément Bacchus à Dionysos, Jupiter à Zeus ; association faite par les conquérants romains influencés par la culture grecque et, inversement, Auguste à Apollon et ce même duo à quelque divinité tutélaire proche-orientale. Le syncrétisme existe également pour des périodes historiques et également dans des sociétés primitives à l'instar des Wayanas du fleuve Maroni en Guyane, autochtones qui ont intégré les Alukus, anciens esclaves africains, dans leur corpus mythique en en faisant des autochtones¹²⁵. Il est donc possible de penser que le syncrétisme a également existé parmi les populations de la fin de la Préhistoire ; syncrétisme créateur de ponts entre les groupes mésolithiques et les premiers colons néolithiques dont quelques reliquats peuvent être observés au travers de l'industrie lithique¹²⁶.

Le point 3), au sujet de la complexité, introduit la question de la préexistence d'une base de connaissances et de savoirs nécessaire à l'introduction de l'innovation afin d'en comprendre les principales mécaniques. Sur le plan matériel, cette base existait

¹²² Ils (les Mésolithiques) partagent possiblement avec ces derniers (Indiens de la Côte Nord-Ouest) un ancrage territorial et des formes de stockage alimentaire (VALDEYRON, 2013). Il ne me semble pas totalement incongru de penser qu'ils aient également pu partager un modèle animiste (suivant le modèle de DESCOLA, 2005).

¹²³ Domination qui ne devient possiblement visible qu'à une date assez tardive (6000-5500 BC, la *Dame aux Félines* étant perçu comme un archétype de domination Homme-Animal) dans le Néolithique proche-oriental selon Alain TESTART, *La Déesse et le Grain*, Paris, Errance, 2010, 165 p.

¹²⁴ André MOTTE, « La notion de syncrétisme dans l'œuvre de Franz Cumont », in Corinne BONNET et André MOTTE (Eds.), *Les Syncrétismes religieux dans le monde méditerranéen antique*, Bruxelles/Rome, 1999, pp. 21-42

¹²⁵ Francis DUPUY, « Dynamiques interethniques dans le haut Maroni » in Isabelle LEGLISE et Bettina MIGGE (éd.), *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane. Regards croisés*, IRD Editions, Paris, 2007

¹²⁶ Et ceci est notamment visible dans le cas du castelnovien dans le sud de la France selon D. BINDER (2013, p. 351) « *Les similitudes déjà relevées entre les industries lithiques de ces différents horizons mésolithique et néolithique, confortent l'idée d'un syncrétisme* »

vraisemblablement. Les éclaircissements de ripisylves¹²⁷ en certaines régions indiquent une connaissance de l'univers du végétal par les Mésolithiques qui peut servir à la compréhension de l'agriculture tandis que la domestication du chien magdalénien¹²⁸ ouvre vers la même piste. De manière similaire, les compétences techniques préalables à la céramique (au moins sa cuisson) existaient déjà dans le Paléolithique Supérieur, comme l'indique la *Vénus de Dolni Vestonice*.

Aussi complexes que puissent paraître les innovations techniques néolithiques, elles n'en demeuraient pas moins compréhensibles et répliquables pour des Mésolithiques disposant d'un apprentissage, nécessaire mais pas insurmontable, des techniques requises.

Le point 4) est plus difficile à voir dans la néolithisation. Il est compliqué de tester la mise en culture de végétaux lorsque la sédentarité n'est pas totale bien que cela soit possible¹²⁹. L'élevage est tant qu'à lui plus facilement intégrable à un mode de vie nomade ou semi-sédentaire et il semblerait, effectivement, que cela fut l'un des premiers éléments testés par les populations mésolithiques dans le *package* néolithique avec la céramique¹³⁰.

Pour conclure, le point 5) est vérifiable au travers des contacts entre les populations mésolithiques et néolithiques, des contacts et non de la simple vie à proximité. De tels contacts entraînant des échanges ont effectivement existé et sont visibles au travers des échanges d'artéfacts¹³¹ et d'individus

¹²⁷ Chantal LEROYER, Daniel MORDANT, Yves LACHON « L'anthropisation du Bassin Parisien du VIIe au Ixe millénaire d'après les analyses polliniques de fonds de vallées : mise en évidence d'activités agro-pastorales très précoces » in Hervé RICHARD (Ed.), *Néolithisation précoce. Premières traces d'anthropisation du couvert végétal à partir des données polliniques*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, vol. 777, 2004, pp. 11-27

¹²⁸ Jean-Denis VIGNE, « L'humérus de chien magdalénien de Erralla (Gipuzkoa, Espagne) et la domestication tardiglaciaire du loup en Europe » in *Munibe (Antropologia-Arkeologia)*, n° 57, 2005, pp. 279-287 ou encore Myriam BOUDADI-MALIGNE *et al.*, « Des restes de chiens magdaléniens à l'abri du Morin (Gironde, France). Implications socio-économiques d'une innovation zootechnique », in *Paleo*, 23, 2012

¹²⁹ Edmond DOUNIAS, « Les "jardins" d'ignames sauvages des chasseurs-collecteurs kubu des forêts de Sumatra » in *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, vol. 42, n° 1, 2000, pp. 127-146

¹³⁰ M. TEMPLER (2016 ; 1, p. 433) « The Transition was not an event but a process, which occurred in most recorded instances over centuries rather than decades, consequently involving many generations of hunter gatherers in a slow process of adaptation, initially involving the acquisition of desirable Neolithic material attributes, and rarely domesticated fauna during the earliest stages of contact. Domesticated fauna, mostly appears later than initial contact as 'game of pen', seldom, if ever, representing more than 50% of a site's fauna remains » italiques par moi.

¹³¹ Serge SVIZZERO, « Trade, Immerising Growth and the Long-Term Neolithisation Process of the Pitted Ware Culture » in *Journal of Anthropological Archaeology*, Octobre 2015. Svizzero souligne, dans cet article, une complémentarité entre les productions extractives des chasseurs-cueilleurs et productrices des agriculteurs. Un autre indicateur d'échange serait à voir dans la découverte récente de la consommation de céréales domestiques par des mésolithiques des Balkans dans Emmanuela CRISTIANI *et al.*, « Dental calculus reveals

Suivant les cinq points ainsi énoncés, il semblerait qu'effectivement l'Europe mésolithique fut un terrain compatible avec la diffusion du Néolithique, les populations réceptrices sembleraient répondre – si l'on se fie aux indices archéologiques - aux traits développés par Everett Rogers.

En guise de synthèse, le Néolithique semble se diffuser en suivant la même courbe de diffusion que celle élaborée par Ryan et Gross sur les populations fermières de l'Iowa, du moins quand celui-ci se diffuse. Des colons installent le Néolithique en Europe tout en diffusant l'idée néolithique auprès des populations autochtones créant ainsi un phénomène d'acculturation renforçant voire permettant la diffusion¹³². L'acculturation est permise voire renforcée par certains avantages relatifs du Néolithique énumérés plus haut à savoir : 1) une compatibilité idéologique liée à une différenciation Homme-Animal et un syncrétisme progressifs, 2) une complexité qui est à la portée, avec une mise à niveau minime, des Mésolithiques et 3) une testabilité de l'innovation que nous retrouvons par la présence d'animaux domestiques en contextes mésolithique final.

Mesolithic foragers in the Balkans consumed domesticated plant foods » *in PNAS*, vol. 113, n° 37, Septembre 2016, pp. 10298-10303

¹³² P. GALETA et BRŮŽEK, « Demographic model of the Neolithic transition in Central Europe » *in Documenta Praehistorica XXXVI*, 2009, pp. 139-150

3.2 Quels modèles de diffusion ?

Je viens de voir que la néolithisation est finalement un processus répondant bien à la représentation, théorique, de la diffusion de l'innovation et qu'elle avait été permise/facilitée par une certaine compatibilité entre un système mésolithique et le Néolithique. Je n'ai toutefois pas encore présenté la manière dont le Néolithique s'est effectivement diffusé.

Il faut distinguer d'une part les processus liés à la colonisation et ceux liés à l'acculturation. En effet, la colonisation entraîne un déplacement dans son entier du bagage technologique et culturel créant un isolat de Néolithique qui, parce qu'il évolue dans des conditions environnementales éventuellement nouvelles et est soumis à des influences différentes, se singularise dans une seconde étape¹³³.

Pour ce qui concerne la colonisation, elle est très probable pour l'île de Crète entre 6800 et 6600 BC et serait le fait des populations PPNB d'Anatolie centrale¹³⁴ - apportant avec elles l'ensemble du *package* du Néolithique proche-oriental. De l'autre côté du bras de mer, dans le Péloponnèse, la couche X de Franchthi (c. 6900 BC, Mésolithique final) montre la réactivation d'un ancien réseau d'obsidienne en provenance de l'île de Milos en même temps que l'adoption, progressive, du Néolithique (poterie, élevage de porcs et caprinés, culture de l'orge et de l'amidonner ...) et l'installation d'un établissement néolithique à proximité (Paralia)¹³⁵. C'est cette même obsidienne que l'on retrouve, par ailleurs, dans le niveau précéramique d'Argissa en Thessalie¹³⁶. La néolithisation de la région se poursuit avec la phase à Céramique Monochrome (entre 6500/6400 et 6100/6000 BC)¹³⁷ avec une multiplication des sites néolithiques et ce n'est qu'après cette période que l'agropastoralisme s'étendra entre 6100 et 5800 BC avec le développement du groupe Protosesklo vers l'ouest.

¹³³ Cette idée d'une néolithisation entre colonisation et acculturation trouve son origine dans Jean GUILAINE, *La France d'avant la France : Du néolithique à l'âge du fer*, Hachette littérature, Paris, 1980, 295 p.

¹³⁴ Karoline MAZURIE DE KEROUALIN, *Genèse et diffusion de l'agriculture en Europe*, Errance, Paris, 2003. Sa supposition est étayée par la présence d'obsidienne de Cappadoce.

¹³⁵ Janusz K. KOZŁOWSKI, « La néolithisation de la zone balkano-danubienne et l'occupation du territoire » *in Civilisations*, 52-1, 2004, pp. 9-24

¹³⁶ Didier BINDER, Catherine PERLES, Marie-Louise INIZAN, Monique LECHEVALLIER, « Stratégies de gestion des outillages lithiques au Néolithique » *in Paléo*, n°2, 1990, pp. 257-283

¹³⁷ K. MAZURIE DE KEROUALIN, *Op. Cit.*

La région est autre mais le phénomène est semblable en France méridionale. Dans le Languedoc¹³⁸ le processus à l'œuvre serait vraisemblablement aussi celui de la colonisation. Dès 5800 BC, des colons néolithiques s'implantent en Languedoc-Roussillon et mettent en place une économie de production. Dans cette première phase d'implantation (entre 5800 et 5600 BC), la région présente un faciès culturel polymorphique. Les rares sites du Néolithique ancien tels que Peiro-Signano et Pont de Roque-Haute (Hérault) semblent s'intégrer dans une sphère d'influence italienne à Impressa (céramique à sillons d'impression, élevage des ovicaprinés et culture de l'amidonnier). Ces deux sites sont symptomatiques d'un transfert complet des technologies italiennes vers le Languedoc et donc d'une colonisation¹³⁹. Dans ces sites furent retrouvées quelques petites productions en obsidienne de Lipari et de Palmarola, bien que le macro-outillage et le silex taillé soit surtout en matière locale.

Ce premier essai ne porte pas ses fruits et l'Impressa disparaît du Sud-Est de la France vers 5600 BC. Un gap de 200 ans suit la disparition de l'Impressa avant l'apparition du Cardial et de l'Épicardial. Entre 5400 et 4500 BC. La néolithisation s'étend alors aux niches plus marginales et on tend à abandonner l'obsidienne au profit de matières régionales (glaucophanite durancienne, amphibolite calcaïque, silex bond provençal)¹⁴⁰.

A l'arrière de cette zone de colonisation côtière nous retrouvons, pour la France du Sud-Est et le piémont alpin italien, la culture épicaudiale¹⁴¹. La proposition traditionnelle veut que cette culture trouve son origine à la suite du Cardial¹⁴²) tandis que les travaux plus récents démontrent le caractère plus pluriel des cultures sous l'angle d'une régionalisation¹⁴³. Samuel van Willigen, de son côté, note que les aires d'extensions des deux cultures sont distinctes, que leurs céramiques présentent des divergences profondes et que le Cardial classique, dans

¹³⁸ Gaëlle JEDIKIAN, Claire MANEN, Jean VAQUER, « Echanges et territoires culturels entre Rhône et Garonne du VI^e au IV^e millénaire avant notre ère » in Jacques JAUBERT et Michel BARBAZA (dir.), *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques – Territoires, déplacements, mobilité, échanges durant la Préhistoire*, Ed. du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 2005, pp. 499-511

¹³⁹ *Ibid.*

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ Samuel VAN WILLIGEN, « L'Épicardial et la Néolithisation de la France méditerranéenne » in *Congrès del Neolithic a la Peninsula Ibèrica*, 1999, pp. 571-581

¹⁴² Escalon de Fonton, 1970 ; Martin Oliver, 1978 ; in Samuel VAN WILLIGEN, *Op. Cit.*

¹⁴³ Jean GUILAINE, « Sur l'Épicardial Languedocien » in *Les Civilisations néolithiques du midi de la France, Colloque de Narbonne*, 1970, pp. 13-16 et Jean GUILAINE, « Le Néolithique ancien en Languedoc et Catalogne » in J.P. DEMOULE et J. GUILAINE (coord.), *Le Néolithique de la France*, 1986, pp. 71-82

ses premières manifestations, et l'Épicardial sont quasi-contemporains¹⁴⁴, bien que ce dernier semble démarrer un peu plus tardivement.

Les deux cultures se différencient également, de manière singulière, par leurs économies¹⁴⁵. Les sites cardiaux présentent couramment une proportion de faune domestique supérieure à 80% et de nombreuses traces de culture céréalière. A contrario, l'Épicardial présente une plus grande variabilité dans la part domestique de la faune¹⁴⁶ et des traces d'agriculture dans la seule couche 2a-b de la Balma de l'Abeurador¹⁴⁷.

La part variable de l'alimentation carnée d'origine domestique et la rareté des vestiges agraires rendent l'identification d'un Néolithique ardue bien que cela puisse renvoyer à une spécialisation des sites¹⁴⁸. Le *distinguo* entre Mésolithique et Néolithique sur la simple base alimentaire n'est donc pas suffisant. En effet, à partir de quand un groupe humain peut-il être qualifié de néolithique ? Quand la poterie est présente ? La culture Swifterbant¹⁴⁹ en possède et n'est pourtant pas néolithique. Quand il y a des traces de domestications ? Quid dans ce cas des animaux domestiques retrouvés en contexte mésolithique, sont-ils des indicateurs de la néolithisation, d'échanges ou encore de raptus comme l'hypothèse a été avancée notamment dans le sud de l'Irlande¹⁵⁰ ?

N'avons-nous pas, dans l'Épicardial, en réalité, un exemple d'acculturation des populations autochtones en marge/réaction des populations coloniales dont le poids démographique devait être certain (transition démographique agricole)¹⁵¹ ? L'Épicardial semble en effet commencer un peu après le Cardial et présente une proportion de faune

¹⁴⁴ *Ibid.*

¹⁴⁵ Samuel VAN WILLIGEN, « Aspects culturels de la néolithisation en Méditerranée occidentale : le Cardial et Épicardial » in *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 101, n°3, 2004, pp. 463-495

¹⁴⁶ « Le pourcentage de restes d'animaux domestiques varie considérablement (entre 13 et 14 % dans le niveau II de la Cova Fosca et 93 % dans la couche C3 de la grotte IV de Saint-Pierre-de-la-Fage). » in Samuel Van Willigen, 2004, pp. 485-486

¹⁴⁷ *Ibid.* à propos des recherches de Vaquer, 1980.

¹⁴⁸ L'Épicardial étant plus à l'intérieur des terres.

¹⁴⁹ Dan C.M. RAEMAKERS et J. PAULIEN DE ROEVER, « The Swifterbant pottery tradition (5000-3400 BC) : Matters of fact and matters of interest » in B. VANMONTFORT *et al.* (Eds.), *Pots, Farmers and Foragers : Pottery traditions and social interaction in the earliest Neolithic of the Lower Rhine Area*, Leiden University Press, 2010

¹⁵⁰ Yvan PAILLER, Alison SHERIDAN, « Everything you always wanted to know about ... la néolithisation de la Grande-Bretagne et de l'Irlande » in *Bulletin de la Société préhistorique française*, vol. 106, 2009, pp. 25-56

¹⁵¹ Jean-Pierre BOCQUET-APPEL, « La transition démographique agricole au Néolithique », in J.-P. DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009

domestique généralement moindre, comme par ailleurs de restes végétaux cultivées¹⁵². Ajoutons à cela que les zones concernées ne se recoupent que sur leurs franges.

Si l'Épicardial est en réalité, et effectivement, un néolithique acculturé ou mixte il devient alors intéressant de rechercher le Néolithique inspirateur. Nous pourrions imaginer que l'Épicardial est influencé par le Cardial¹⁵³, pour ce faire l'exemple de la céramique peut être pertinent. Pour Samuel van Willigen, la céramique épiscardiale serait, sur certains éléments, une imitation de la céramique cardiale¹⁵⁴ notamment dans les décorations.

Ces exemples, grecs et français, montrent des modalités de colonisation semblables bien qu'appartenant à des cultures différentes et un possible processus d'acculturation qui le suit. Je résumerais donc en trois temps le processus de diffusion reprenant dans les grandes lignes le concept « arythmique » de Jean Guilaine¹⁵⁵ : 1) les colons arrivent et installent progressivement une économie agropastorale, l'interaction avec le substrat autochtone est ponctuel et un réseau d'échange avec la métropole¹⁵⁶ est entretenu et visible, notamment, par la provenance de l'obsidienne¹⁵⁷ afin d'entretenir des relations entre les individus ; 2) les communautés pionnières se stabilisent et croissent, le réseau d'approvisionnement en matières premières est relocalisé vers elles, l'ancien réseau est abandonné et les relations avec les autochtones s'accroissent favorisant l'acculturation ; 3) une phase néo-pionnière est enclenchée lorsque la région colonisée est « pleine ».

¹⁵² Qui peut renvoyer en réalité à des spécialisations différentes des sites ou alors à des préférences sociales et culturelles.

¹⁵³ Comme le suppose Samuel VAN WILLIGEN, « Aspects culturels de la néolithisation en Méditerranée occidentale : le Cardial et Épicardial » in *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 101, n°3, 2004, pp. 463-495

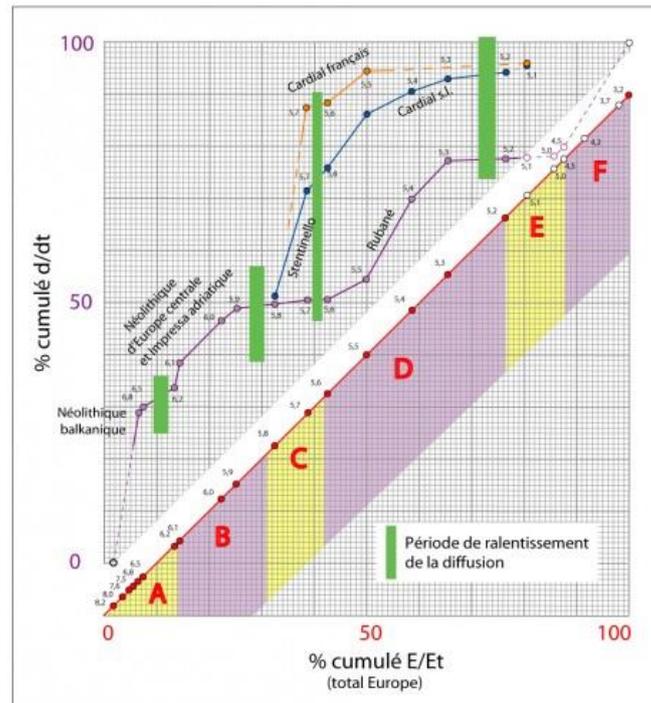
¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ Jean GUILAINE, « La diffusion de l'agriculture en Europe : une hypothèse arythmique », in *Zephyrus*, LIII-LIV, 2000-2001, pp. 267-272

¹⁵⁶ Au sens grec de « Ville mère ».

¹⁵⁷ Au moins pour le Néolithique Ancien du Proche-Orient et du Sud-Est européen, auxquels nous pouvons ajouter le cas de l'Impressa du Sud-Est français.

3.3 « You shall not pass » : blocages culturels ou topographiques ?



158

Le schéma présenté ici n'est cependant pas stable, les périodes de stagnation avant une nouvelle diffusion du Néolithique sont variables. Il est d'ailleurs intéressant de noter les différences entre la diffusion continentale et méridionale du Néolithique¹⁵⁹. Notamment par la présence de périodes stagnantes sur des périodes assez longues dans les courants continentaux où l'avancée néolithique semble se ralentir fortement avant de recommencer. Il y a ici des phénomènes de ralentissement, de stagnation, les « barrières » à la diffusion évoquée par Guilaine¹⁶⁰. Ces « barrières » ne peuvent, selon Rasse¹⁶¹, s'expliquer par des raisons topographiques. La « barrière » séparant les rives méditerranéennes de l'Europe occidentale des terres intérieures pourrait s'expliquer, en réalité, par une diffusion privilégiée par

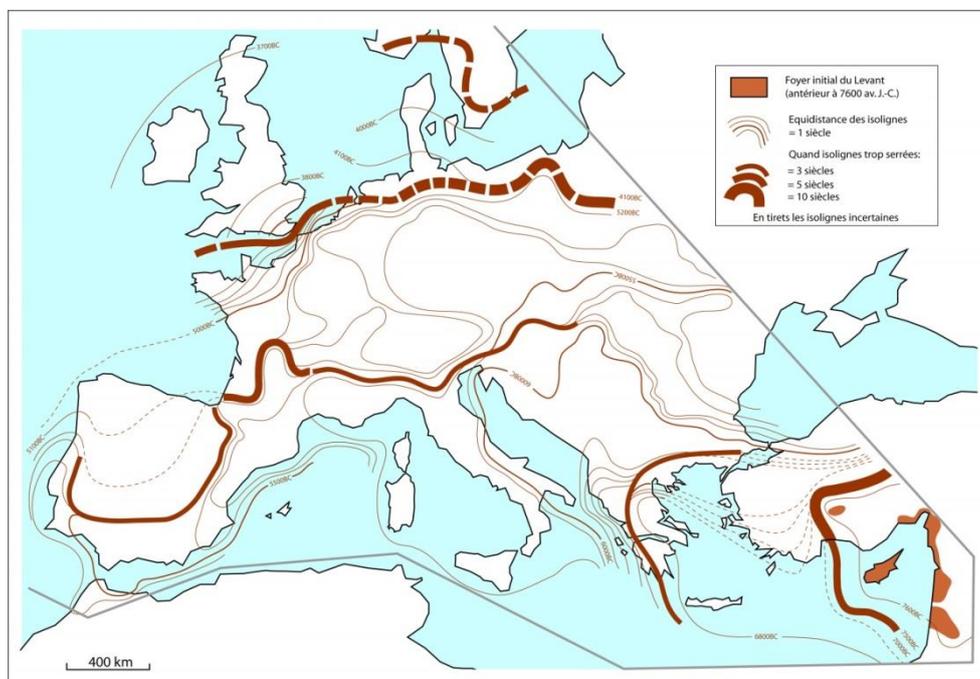
¹⁵⁸ Fig. 4 *Les étapes de la diffusion du Néolithique en Europe* (Rasse, 2014 © Mappemonde). Nous retrouvons à la fois les étapes de stabilisation où le Néolithique n'accroît pas sa surface (A, C, E) et de diffusion exponentielle (B, D, F). En ordonnée, la distance parcourue par siècle sur la distance totale en Europe ; en abscisses les espaces disponibles à la néolithisations sur les espaces totaux européens.

¹⁵⁹ Cf. Fig. 4

¹⁶⁰ Jean GUILAINE, *De la vague à la tombe. La conquête néolithique de la Méditerranée*, Le Seuil, Paris, 2008, 375 p.

¹⁶¹ Michel RASSE, *op. cit.*

cabotage¹⁶². Cette proposition n'explique cependant pas les apparents blocages du courant continental, toujours temporaires, qui se concluent par un renouveau de la diffusion arborant, par ailleurs, la même forme sigmoïde classique mise en lumière par la théorie de Ryan et Gross.



La néolithisation semble s'être effectivement heurtée à des « barrières »¹⁶⁴, servant le propos arithmique de Jean Guilaine. Les blocages sont toujours temporaires, sur une durée variable, mais bien présents.

¹⁶² Qui serait la méthode de navigation du Néolithique Ancien de l'Ouest méditerranéen selon João ZILHÃO, « Early prehistoric navigation in the Western Mediterranean : Implications for the Neolithic Transition in Iberia and the Maghreb » in *Eurasian Prehistory*, 11 (1-2), 2015, pp. 185-200

¹⁶³ Fig. 5 *Cartographie par isolignes de la diffusion du Néolithique en Europe* (Rasse, 2014 © Mappemonde). Les zones de stagnation sont celles marquées par des isolignes répétées à faible distance : Nord de la Grèce, Bretagne et Nord de l'Europe.

¹⁶⁴ Jean GUILAINE, *De la vague à la tombe. La conquête néolithique de la Méditerranée*, Le Seuil, Paris, 2008, 375 p.

Qu'est-ce qui pourrait expliquer ces blocages ? En premier lieu des raisons capacitaires qui sont de l'ordre du savoir-faire, de la technique et de l'écologie. Le blocage qui s'opère au nord des Balkans peut répondre, dans une certaine mesure, à un temps de latence d'origine écologique. L'hypothèse d'une zone balkanique saturée aux alentours de 5400 BC a été avancée, la diffusion du Néolithique qui s'en suit par le couloir danubien s'accompagne d'un remplacement progressif des chèvres et moutons –qui constituent le cheptel des colons proche-orientaux- par les porcs et les bœufs¹⁶⁵. L'adaptation au nouvel environnement des latitudes plus septentrionales a pu ainsi marquer un temps de stagnation dans l'espace au travers de la *Central European–Balkan Agro-Ecological Barrier* (CEBAEB¹⁶⁶) et ce phénomène pourrait conduire à des échanges accrus et sur le plus long terme avec les populations locales¹⁶⁷. Si le Néolithique a pu stagner ici il faut aussi que les groupes aient pu maîtriser le phénomène d'expansion démographique¹⁶⁸ qui a pu avoir lieu, et qui est par ailleurs proposé : les seules terres de fuite étant en avant du front de néolithisation.

Les blocages qui s'opèrent ici ne me semblent pas, en réalité, inhérents seulement à une quelconque raison d'ordre écologique. Les espèces proche-orientales sont encore adaptées à ces environnements et des espèces endémiques sont propices à l'élevage dans les régions rencontrées (suidés, aurochs ...). Les différences environnementales nécessitent néanmoins un certain temps d'adaptation des Hommes afin qu'ils puissent maîtriser le nouvel environnement donné mais ceci n'est pas sans oublier le savoir autochtone déjà présent. Je pense plutôt que dans le cas danubien qui nous occupe, le blocage est à rechercher vers une certaine préférence maritime des populations néolithiques dans leur expansion. J'évoquais le cas de l'Épicardial et du Cardial, le premier étant un possible exemple de Néolithique, au moins en partie, acculturé.. Dans les groupes du courant danubien nous assistons de manière similaire à une plausible acculturation¹⁶⁹ et à une reconfiguration du Néolithique proche-

¹⁶⁵ Jean-Paul DEMOULE, *Les origines de la culture : la révolution néolithique*, Le Pommier, Paris, 2008, 124 p.

¹⁶⁶ P. SÜMEGI et R. KERTÉSZ, « Paleogeographic characteristics of the Carpathian Basin – an ecological trap during the Early Neolithic ? » in R. KERTÉSZ et J. MAKKAY (eds.), *From the Mesolithic to the Neolithic. Proceedings of the International Archaeological Conference held in Snolzok*, Budapest, 1996, pp. 405-415

P. SÜMEGI et al., « Environmental change and human adaptation in the Carpathian Basin at the Late Glacial/Postglacial transition » in E. JEREM et K.T. BIRÓ (eds.), *Proceedings of the 31st symposium*, Oxford : Archaeolingua, Central European Series 1 – BAR IS 1043, 26 Avril – 3 Mai 1998, pp. 171-177

¹⁶⁷ Eszter BÁNFFY, « Variations on the Neolithic Transition in Eastern and Western Hungary » in Dragos GHEORGHIU, *Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 44-62

¹⁶⁸ C'est la TDA de Bocquet-Appel.

¹⁶⁹ C'est là une des hypothèses d'Esther Bánffy précédemment citée.

oriental¹⁷⁰, au travers du changement qui s'opère dans le cheptel et par le passage à la maison longue. Ce dernier point est particulièrement intéressant dans l'image hétérarchique qu'il renvoie de la société, notamment dans la culture rubané dont l'architecture obéit à une grande homogénéité et rigueur culturelle¹⁷¹ ;

Cette recomposition vers l'hétérarchie, et rappelons au passage que la tombe et l'habitat ne reflètent pas toujours l'individu malgré le *leitmotiv* archéologique¹⁷², peut être le fait d'un syncrétisme local entre autochtones et colons néolithiques renforcé par la plus lente progression du front pionnier ici. Une autre hypothèse serait de voir ici une adaptation, sur place, des colons à un milieu plus difficile qui a pu resserrer les liens entre les individus et mener vers cette forme d'habitat¹⁷³. S'il y a donc bien à voir dans la maison longue une influence du substrat mésolithique¹⁷⁴, celle-ci s'avère importante tant elle rompt avec le modèle proche-oriental de l'habitat. L'acculturation¹⁷⁵ a pu donc être ici plus importante que dans le courant méditerranéen, plus essentielle dans la diffusion du Néolithique et, de fait, ce simple élément serait une piste à suivre pour expliquer la plus lente diffusion du Néolithique continental¹⁷⁶.

¹⁷⁰ Jean-Paul DEMOULE, *Les origines de la culture : la révolution néolithique*, Le Pommier, Paris, 2008, p. 124

¹⁷¹ Anick COUDART, « La maison néolithique : métaphore matérielle, sociale et mentale des petites sociétés sédentaires » in Jean-Paul DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS Éditions, Paris, 2009

¹⁷² La pluralité des cérémonies funéraires, et c'est notamment visible chez les Aborigènes d'Australie (comme le rappelle C. Darmangeat dans ses notes de lecture de *L'Homme et l'inégalité* de B. Hayden [en ligne]), rendent la considération d'une hiérarchie sur les simples traces funéraires bancale. Il est en effet possible que les élites aient bénéficié de rites funéraires ne laissant pas, ou peu, de vestiges archéologiques (échafaudages funéraires, incinérations, corps jetés à l'eau ... etc.) ; des pratiques qui ont pourtant existé et ont coexisté sur certains sites (Christian VERJUX, 2007 pour la pluralité sur les sites mésolithiques européens). Ajoutons à cela que les vestiges d'une tombe ne reflètent pas toujours le rang du défunt.

¹⁷³ Anick COUDART, *Op. Cit.*

¹⁷⁴ C'est du moins ainsi que j'explique la transformation, l'allongement, de la maison dans le Rubané. Cette supposition n'est axée que sur la simple spécificité de la maison rubanée. J'ajouterais, sans doute, le cas de la maison longue nord-amérindienne ; de celle (par sa forme allongée) de la maison jivaro. Il s'agit là de peuples de chasseurs-cueilleurs ; des maisons longues se retrouvent cependant en Asie chez des peuples d'agriculteurs (mais ayant, *a priori*, adoptés l'agriculture et non créer celle-ci).

Mon questionnement est le suivant : la maison longue renvoie-t-elle à une conception du monde héritée d'une culture de chasseurs-cueilleurs ? Comment expliquer, sinon, cette création *ex-nihilo* d'une maison longue qui semble obéir à des règles singulières (notamment son organisation en tierce ; COUDART, *Op. Cit.*).

¹⁷⁵ Ajoutons par ailleurs, et malgré l'absence de connaissances satisfaisantes en la matière, qu'il me semble possible qu'un Néolithique acculturé possède un potentiel de séduction supérieur à celui d'un Néolithique colonial. Le Néolithique acculturé est teinté d'éléments autochtones qui peuvent faciliter sa compréhension et son acceptation par les échos faits aux populations voisines.

Cela renvoie au principe d'identification, il est plus facile pour une population réceptrice d'accepter le changement lorsque celle-ci peut s'identifier aux proposants du changement. (E. BERNAYS, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*, Ed. La Découverte, Paris, traduction de 1928, 2007, 140 p.)

¹⁷⁶ Les colons arrivent déjà avec le *package* complet du Néolithique. *A contrario* les futurs acculturés doivent d'abord acquérir les connaissances, savoir-faire et inclinaisons idéologiques nécessaires.

Face à la question des blocages nous devons donc nous prémunir de la confusion entre le ralentissement extrême et la réelle barrière. En ce qui nous concerne il est tout d'abord nécessaire d'évoquer les causes culturelles du blocage. En somme, d'expliquer comment une innovation, ici l'innovation néolithique, peut ou ne peut pas se diffuser.

Pour Pierre Lemonnier, une innovation ne peut se diffuser que si elle est socialement et culturellement comprise est acceptée par le groupe récepteur¹⁷⁷. Il faut pour cela qu'elle puisse être associée à des éléments sociaux et culturels et cela est vrai aussi bien pour le groupe qui reçoit que pour celui qui invente. Il est possible ici que le Néolithique se soit heurté à des éléments de résistance d'ordre idéologique : une domination de la nature qui n'est pas compatible, *a priori*, même si l'exemple des Indiens d'Amazonie développé par Descola¹⁷⁸ montre bien que l'on peut toujours s'accoutumer avec des espèces non locales, ou encore la remise en cause d'un système où la chasse aurait eu son rôle à jouer. Un autre élément de résistance pourrait également être apporté face au, si effectivement il a été apporté¹⁷⁹, théisme néolithique.

Il faut également évoquer la question de possible « plénitude technique »¹⁸⁰ des populations mésolithiques, adaptées à leur milieu et qui a dû remettre en cause l'idée d'une nécessaire néolithisation. D'autant plus que celle-ci s'accompagnant de carences alimentaires, laisse son adoption à de pures raisons idéologiques.

Mais il y a-t-il pour autant refus, incompatibilité, dans l'Europe préhistorique, lorsque le Néolithique se retrouve bloqué sans que cela relève certainement (pour le Cardial)

¹⁷⁷ Pierre LEMONNIER, « Choix techniques et représentations de l'enfermement chez les Anga de Nouvelle-Guinée. Ethnologie et technologie. » in Bruno LATOUR et Pierre LEMONNIER (dir.), *De la préhistoire aux missiles balistiques : L'intelligence sociale des techniques*, Paris, La Découverte, coll. Recherches, pp.253-275

¹⁷⁸ Philippe DESCOLA, « Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécarì ? » in Bruno LATOUR et Pierre LEMONNIER (dir.), *De la Préhistoire aux missiles balistiques*, Paris, La Découverte, coll. Recherches, 1994, pp. 329-344

¹⁷⁹ L'hypothèse a été remise en cause notamment par Alain TESTART, *La Déesse et le Grain*, Paris, Errance, 2010, p. 165. Il est difficile de contrer son raisonnement, rien avant la *Dame aux félins* ne va dans le sens d'une hiérarchisation claire et encore moins d'une religion. La *Dame aux félins* est tardive (6000-5500 BC) dans le Néolithique, et rien ne dit que les courants européens ont suivi la même voie. Si les balbutiements de la *Dame aux félins* se retrouvent dans le Néolithique colonisateur de l'Europe alors nous aurions un nouvel élément d'opposition fort : d'un monde des esprits, égaux aux Hommes, nous passerions à un monde où les premiers sont supérieurs.

¹⁸⁰ André LEROI-GOURHAN, *Évolution et techniques. [2]. Milieu et techniques*, Albin Michel, Paris, 1973, 475 p.

ou possiblement (pour les Balkans) d'une orientation préférentielle coloniale vers le monde méditerranéen, nous retrouvons le même type d'environnement¹⁸¹. Ces blocages qui pourraient renvoyer à une résistance culturelle pourraient se retrouver dans les cultures Ertebølle (Danemark), Swifterbant (Pays-Bas) et celles d'Outre-Manche, ajoutons qu'un ralentissement de la diffusion, moins marqué, accompagne également la néolithisation du Nord-Ouest de la France.

En effet, des blocages semblent se réaliser ici. Pour ce qui concerne la Grande-Bretagne, aucune trace de contact entre les populations mésolithiques locales et les néolithiques du continent n'est relevée avant 4200-3900 BC¹⁸² soit quelques cinq siècles après que le Néolithique ait atteint le Nord et l'Ouest de la France. Ici des raisons topographiques peuvent être évoquées, notamment la traversée de la Manche, mais n'ont lieu d'être de par la démonstration des capacités de navigation des groupes néolithiques dans le Sud de l'Europe et la visibilité des îles britanniques à partir du continent. En ce qui concerne les cultures Ertebølle (4500-3200 BC)¹⁸³ et Swifterbant (5400-3400 BC)¹⁸⁴, le Néolithique semble ici connaître un temps de latence de plus d'un millénaire.

Lorsque nous observons la carte de Michel Rasse (*Fig. 5*), nous remarquons que la diffusion semble brusquement ralentie sur les zones littorales du Nord de l'Europe. Ces régions sont périphériques aux principaux courants de Néolithisation, et c'est tout à fait visible lorsqu'on note que la première de ces régions (le Nord-Ouest de la France) à avoir été néolithisée est aussi au débouché de la diffusion du Rubané. Leur caractère périphérique me semble important tout comme leur situation littorale. Les ressources halieutiques en littoral offrent une certaine opulence aux groupes sur place parce qu'elles sont accessibles toute l'année et en bonne quantité. Et il semblerait que de telles ressources ont joué un rôle important dans l'alimentation, et le mode de vie très sédentaire, des populations mésolithiques

¹⁸¹ Certes en marge de la néolithisation originelle par le Sud-Est européen mais aussi côtiers. Ce sont dans ces environnements que développeront plus tard le mégalithisme, le monde celtique ... Leur situation littorale permet notamment un apport en ressources halieutiques (assez stables, abondantes ...).

¹⁸² Yvan PAILLER, Alison SHERIDAN, « Everything you always wanted to know about ... la néolithisation de la Grande-Bretagne et de l'Irlande » in *Bulletin de la Société préhistorique française*, vol. 106, 2009, pp. 25-56

¹⁸³ George NASH, « What is the evidence and consequence of exchanging bone and antler and pottery design between Ertebølle and the Danubian Communities ? » in Dragos GHEORGHIU, *Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 189-214

¹⁸⁴ Jutta Paulina DE ROEVER, « The pottery of Hunters-Gatherers in Transition to Agriculture, Illustrated by the Swifterbant Culture, the Netherlands » in Dragos Gheorghiu, *Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 150-166

de l'Europe atlantique Jutta Paulina de Roever notait ainsi la dimension culinaire de la céramique mésolithique¹⁸⁵ de Swifterbant, céramique servant à la cuisson des poissons et dont la forme serait elle-même inspirée par les méthodes de la vannerie servant à la réalisation de paniers et de pièges à poissons¹⁸⁶. L'alimentation d'origine halieutique ou marine occupe également une part non négligeable en Scandinavie ou dans les îles britanniques, pour lesquelles les données isotopiques notent une prédominance des produits de la mer¹⁸⁷.

Il est assez intéressant de noter que c'est dans ce genre de contexte environnemental que l'une des sociétés subactuelles de chasseurs-cueilleurs a montré une importante hiérarchisation verticale : il s'agit des Indiens de la Côte Nord-Ouest des Amériques présentés notamment par Alain Testart, auxquels nous pouvons ajouter aussi le cas des Calusa de Floride¹⁸⁸. Ces deux exemples montrent bien les possibles cheminements des groupes humains et peut-être est-ce là, dans la sédentarité et la complexité sans agriculture, la voie suivie par les groupes mésolithiques littoraux. Quelques indices semblent suggérer que les mésolithiques des littoraux rejoignent l'idée de cette possible complexité sociale. A la sédentarité accrue, on peut noter pour ces sociétés mésolithiques des alliances favorisées au sein même du groupe culturel, comme semblerait l'indiquer par ailleurs l'absence de certains gènes proche-orientaux chez les populations du nord de l'Europe¹⁸⁹, laissant les colons néolithiques de côté et ralentissant davantage le processus d'acculturation. En considérant Ertebølle, un grand réseau d'échange de quatre artefacts¹⁹⁰, relevés par Vang Petersen en 1984, semble exister avant l'arrivée du LBK¹⁹¹ : ceci étaye l'idée de forts liens existants entre les communautés mésolithiques pour lesquelles, comme c'est le cas chez les populations subactuelles, l'échange joue un rôle social clef, comme le rappelle par ailleurs Catherine

¹⁸⁵ Possiblement adoptée auprès des populations LBK (Jutta Paulina DE ROEVER, *op. cit.*) elle s'en distingue néanmoins.

¹⁸⁶ Jutta Paulina DE ROEVER, « The pottery of Hunters-Gatherers in Transition to Agriculture, Illustrated by the Swifterbant Culture, the Netherlands » in Dragos Gheorghiu, *Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 150-166

¹⁸⁷ Nicolas CAUWE *et al.*, *Le Néolithique en Europe*, Armand Colin, Paris, 2007, p. 53

¹⁸⁸ Christophe DARMENGEAT, La sédentarité sans agriculture ni stockage [en ligne], consulté le 30 Mai 2017 <http://cdarmangeat.blogspot.fr/2016/01/la-sedentarite-sans-agriculture-ni.html>

¹⁸⁹ Marie-Hélène CAZES, « Ce que révèle le patrimoine génétique des européens » in *Bulletins et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris*, vol. 6, 1994, pp. 63-84

¹⁹⁰ A savoir : haches en forme de T, peignes en os, haches en pierre verte de Limhamn, anneaux et disques d'os.

¹⁹¹ George NASH, « What is the evidence and consequence of exchanging bone and antler and pottery design between Ertebølle and the Danubian Communities ? » in Dragos GHEORGHIU, *Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 189-214

Perlès¹⁹². J'ajouterais pour conclure qu'un des éléments intéressants de la néolithisation du Nord de l'Europe est le fort pouvoir culturel du substrat mésolithique. En effet, en ce qui concerne l'ornementation corporelle (spécifiquement les perles) il demeure un fort héritage mésolithique dans les sociétés agraires du Nord de l'Europe alors que le Sud tend plutôt à réinventer l'objet « perle »¹⁹³. Il y a donc, en plus de la similitude littorale qui semble circonscrire cette barrière du Nord de l'Europe, une forte résistance du substrat indigène dont une partie de la culture perdure ici dans le Néolithique.

En guise de synthèse, il est parfois compliqué de repérer le véritable blocage car il peut, c'est une de mes suppositions, relever quelques fois de choix migratoires privilégiés (le courant méditerranéen) ou bien n'être qu'une simple illusion inhérente à la lenteur de la diffusion continentale. La diffusion continentale a quoi qu'il en soit mené à un syncrétisme accru entre populations allochtones et autochtones menant, entre autre, à la maison longue. Ce syncrétisme me semble inhérent à la plus lente diffusion ici du Néolithique, en partie due à la CEBAEB mais aussi au caractère terrestre du déplacement et à l'apport génétique des populations autochtones. Quoi qu'il en soit, le syncrétisme n'est pas toujours évident archéologiquement : il est pourtant nécessaire au phénomène d'acculturation, comme le signale Pierre Lemonnier, ce qui peut expliquer certaines étapes de lenteur dans la diffusion face à des populations qui seraient moins enclines à adopter l'innovation Néolithique que d'autres.

Cette non-adoption du Néolithique est particulièrement visible dans les zones littorales du Nord de l'Europe pour lesquelles on peut imaginer une adaptation particulièrement efficiente à leur milieu environnemental, une « plénitude technique » et une culture maritime qui poseraient de grandes entraves à l'acceptation du Néolithique sur place.

Pourtant, malgré cette possible incompatibilité, le Néolithique s'est imposé ici aussi comme il s'est imposé partout ailleurs. J'avais relevé ses forces de séduction mais un processus plus implacable semble le mouvoir.

¹⁹² Catherine PERLÈS, « Réflexions sur les échanges dans le Néolithique de Grèce » in Ph. Clancier *et al.*, *Autour de Polanyi : vocabulaires, théories et modalités des échanges*, De Broccard, Paris, 2005, pp. 201-215

¹⁹³ Rigaud SOLANGE, Francesco D'ERRICO, Marian VANHAEREN, « Ornaments Reveals Resistance of North European Cultures in the Spread of Farming » in *PLoS ONE*, Avril 2015

3.4 L'inexorable marche néolithique

Malgré des phases de stagnation dans l'espace le Néolithique finira par se répandre dans toute l'Europe. Le Néolithique, quand il n'est pas une réalité coloniale, est issu de l'acculturation. Si le Néolithique s'est répandu parmi les mésolithiques, c'est sans doute car le Néolithique s'est diffusé davantage en usant du *soft power*, la capacité à séduire par un discours chère à Joseph S. Nye¹⁹⁴, que du *hard power*, l'usage de la force brute¹⁹⁵.

On constate notamment la propension de la céramique à traverser la rupture Mésolithique-Néolithique dans certains cas, lorsque celle-ci n'est pas une possible invention¹⁹⁶ autochtone comme il semblerait que ça soit le cas, en Europe, dans la culture Swifterbant¹⁹⁷. C'est une des jonctions entre les cultures autochtones et colonisatrices qu'est ce syncrétisme par la céramique qui est, par ailleurs, de plus en plus prononcé en progressant vers les confins de la néolithisation¹⁹⁸. Diffusion de la céramique, ou au moins de traits, qui serait renforcée par les échanges matrimoniaux¹⁹⁹, singulièrement quand ceux-ci concernent une femme néolithique et un homme mésolithique, pour peu que celui qui fait la poterie soit de sexe féminin comme c'est le cas en Afrique²⁰⁰.

¹⁹⁴ Joseph S. NYE, Jr, *Le leadership américain : quand les règles du jeu changent*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1992, 266 p.

¹⁹⁵ Toujours difficile à estimer. Dans la région des Portes de Fer, Mirjana Roksandic (2006) a conclu que le contact entre les groupes mésolithiques et néolithiques n'a pas conduit à une hausse de la violence. oui mais parce que la violence était déjà bien présente ...

¹⁹⁶ Price et al. (2001) (source J. P. DE ROEVER, 2009) proposaient de voir une adoption de l'agriculture dans le Swifterbant par interaction avec les néolithiques LBK et des cultures qui suivirent. La question de l'adoption, ou non, auprès des néolithiques en ce qui concerne la céramique n'est ici pas réglée.

¹⁹⁷ Jutta Paulina DE ROEVER, « The pottery of Hunters-Gatherers in Transition to Agriculture, Illustrated by the Swifterbant Culture, the Netherlands » in Dragos Gheorghiu, *Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 150-166

¹⁹⁸ Anne HAUZEUR, « First Appearance of Pottery in Western Europe : The Questions of La Hoguette and Limburg Ceramics » in Dragos GHEORGHU, *Early Farmers, Late Foragers, and Ceramic Traditions : On the Beginning of Pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, p. 182

¹⁹⁹ Marek ZVELEBIL, « Les derniers chasseurs-cueilleurs d'Europe tempérée », in *Les derniers chasseurs-cueilleurs d'Europe Occidentale, Actes du Colloque de Besançon, octobre 1998*, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, pp. 379-406

²⁰⁰ Alain GALLAY, « La poterie en pays Sarakolé (Mali, Afrique Occidentale) » in *Journal de la Société des Africanistes*, 1970, tome 40, fascicule 1, p. 42

Avec les échanges matrimoniaux précédemment évoqués (cf. partie 2.3) ce sont des individus aux coutumes néolithiques qui se déplacent en territoire mésolithique et inversement. Nous retrouvons ces néolithiques notamment à Lepenski Vir où des individus néolithiques ont été retrouvés enterrés en pleine apogée du site mésolithique entre 6300/6200 BC et 5900 BC²⁰¹. Même si ceux-ci ont été enterrés selon la mode mésolithique, ils ont dû apporter avec eux une once²⁰² de Néolithique.

Parallèlement à cette diffusion, nous retrouvons également la part progressive d'une diète néolithique dans le substrat indigène. Dans les Balkans, une récente étude effectuée sur le tartre dentaire indique que les autochtones mésolithiques consommaient des céréales domestiques dès 6600 BC, soit 500 ans avant l'arrivée du Néolithique sur place²⁰³, apports significatifs d'échanges à longue distance et d'un possible attrait pour l'alimentation néolithique. C'est également ce même attrait que nous pouvons retrouver dans les restes de faune domestique en contexte mésolithique²⁰⁴. Il est essentiel de noter que consommer un nouveau produit c'est également l'introduire dans sa propre culture.

Cette part alimentaire néolithique dans les populations mésolithiques, au moins ici mais également dans le Nord de l'Europe²⁰⁵ peut être conséquence d'échanges. C'est ce que relève Serge Svizero²⁰⁶ pour ce qui concerne la *Pitted Ware Culture* du Sud de la Scandinavie. Bien que tardive (3300-2300 BC), cette culture s'est spécialisée dans l'extraction de ressources non-alimentaires et naturelles (graisses animales, fourrures ...) à destination de ses partenaires commerciaux néolithiques. Cette spécialisation la mènera à disparaître ; bien que dans un premier temps la productivité entre les groupes mésolithiques et néolithiques soit similaire il

²⁰¹ Dušan BORIĆ, « Mesolithic-Neolithic interactions in the Danube Gorges » in Janusz KOZŁOSWKI et Marek NOWAK (Eds.), *Mesolithic/Neolithic interactions in the Balkans and in the Middle Danube Basin : actes du XV congrès mondial [de l'] Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques, Lisbonne, 4-9 Septembre*, Oxford, Archaeopress, 2007, pp. 31-45

²⁰² Parce que les individus ne se déplacent jamais sans un bagage culturel. Avec eux se sont des façons de faire et d'être qui arrivent ; qui, même si elles sont marginalisées, existent et influencent le groupe récepteur.

²⁰³ Emanuela CRISTIANI *et al.*, « Dental calculus reveals Mesolithic foragers in the Balkans consumed domesticated plant foods » in *PNAS*, vol. 113, n° 37, Septembre 2016, pp. 10298-10303

²⁰⁴ Yvan PAILLER, Alison SHERIDAN, « Everything you always wanted to know about ... la néolithisation de la Grande-Bretagne et de l'Irlande » in *Bulletin de la Société préhistorique française*, vol. 106, 2009, pp. 25-56

²⁰⁵ Serge SVIZZERO, « Trade, Immerising Growth and the Long-Term Neolithisation Process of the Pitted Ware Culture » in *Journal of Anthropological Archaeology*, Octobre 2015

²⁰⁶ *Ibid.*

faut noter le caractère non-renouvelable des ressources exploitées par les mésolithiques PWC. Les néolithiques, eux, sont spécialisés dans la production de ressources alimentaires, renouvelables, et *de facto* – sur le long terme – seule leur économie s'avéra viable contraignant les mésolithiques à adopter l'agriculture et l'élevage²⁰⁷.

On voit ici que le Néolithique, parce qu'il est producteur, finit par s'imposer - en cas de spécialisation des activités entre mésolithiques et néolithiques - ce qui explique sans doute, et pour beaucoup, son établissement dans toute l'Europe. Néanmoins, il serait réducteur de n'en rester qu'à un point purement matérialiste, économique.

Il me semble essentiel de noter l'origine unique du Néolithique européen ; l'origine proche-orientale. La rapide diffusion, permise par la croissance démographique (TDA), a dû permettre, et singulièrement pour le Sud, une certaine unicité du Néolithique et un lien avec son foyer originel (notamment par la diète). Face à cette origine unique s'offre une pluralité culturelle notamment notée par Grégor Marchand dans l'Ouest de la France²⁰⁸. Un fractionnement territorial entre des cultures diverses qui sont, par ailleurs, influencées ici par la rencontre de deux néolithiques : le Cardial au Sud et le Rubané dans le centre de la façade atlantique. Cette pluralité a dû être d'autant plus frappée dans son imaginaire par la force de la propagation du bloc Néolithique. Avec les Néolithiques²⁰⁹ arrivèrent les premiers animaux domestiques et, *de facto*, l'image d'un peuple s'étant accaparé le statut de « Maître du Gibier » avec lequel les populations de chasseurs-cueilleurs échangent. C'est également un peuple bâtisseur, bâtisseur de pierre en opposition aux bâtisseurs de structures légères mésolithiques. Tous ces éléments combinés ont dû avoir un certain impact sur les mésolithiques.

Ce qui ressort finalement de ces interactions entre Mésolithiques et Néolithiques c'est cette part d'artéfacts et d'individus néolithiques qui s'immiscent dans un univers autochtone. Nous pouvons appliquer le schéma théorique à cette transformation progressive proposée par

²⁰⁷ *Ibid.*

²⁰⁸ Grégor MARCHAND, *La néolithisation de l'Ouest de la France : caractérisation des industries lithiques*, Oxford, J. and E. Hedges, coll. BAR International Series, 1999, pp. 334-335

²⁰⁹ Les nombreux néolithiques, rappelons-le (TDA de Boquet-Appel).

le sociologue William H. Sewell Jr.²¹⁰. Il ne faut pas ici considérer l'innovation seule mais son usage, ou non, et les changements sociaux opérés. Selon Sewell, les structures sociales et culturelles ont tendance à être répétées sur un temps long tout en étant constamment révisées afin d'y intégrer les nouveautés. Lorsque ces nouveautés s'accumulent, la pression s'accroît face à une structure qui devient inadaptée conduisant à une crise qui serait résolue en transformant les relations sociales au sein du groupe qui la subit.

En suivant cette pensée, les éléments transgressifs néolithiques, qui seraient à la fois les individus, les artefacts et les idées, s'accumulent sur le temps long auprès des populations mésolithiques. Cette accumulation peut conduire à des phases de résistance des structures sociales comme ce fut possiblement le cas dans l'Ouest de la France²¹¹ avec une multiplication du nombre d'armatures ou dans la région des Portes de Fer²¹² mais aussi à la création locale d'un syncrétisme. Il s'avère que malgré une possible résistance, l'accumulation de ces éléments fait du Néolithique la norme, d'abord officieuse puis officielle, auprès des populations mésolithiques touchées. Le système autochtone a alors dû se réorienter vers une destination nouvelle et intégrer pleinement l'innovation néolithique tant la pression de ces nouveaux éléments sur les sociétés fut forte.

Cette théorie évoquée par Sewell pour des contextes historiques plus proches que celui qui me concerne, ouvrirait à mon sens une nouvelle piste à suivre pour considérer les phénomènes d'acculturation. Les liens entre sociologie et préhistoire ne sont pas évidents mais l'archéologue gagnerait à s'ouvrir à ces autres disciplines.

Il est possible que les éléments qui sont transgressifs dans un sens ne le soient pas dans l'autre : la chasse est attestée chez les populations néolithiques, la pratique du *bridewealth* ne les privent, *a priori*, pas de la connaissance, comme de l'usage, de pratiques auxiliaires²¹³. Les agropasteurs pourraient ainsi être touchés par des éléments qui n'affectent en rien la

²¹⁰ William H. SEWELL, Jr., *Logics of History : Social Theory and Social Transformation*, Chicago, The University of Chicago Press, 2005, 376 p.

²¹¹ Grégor MARCHAND, *La néolithisation de l'Ouest de la France : caractérisation des industries lithiques*, Oxford, J. and E. Hedges, coll. BAR International Series, 1999, pp. 334-335

²¹² Dušan BORIĆ, « Mesolithic-Neolithic interactions in the Danube Gorges » in Janusz KOZŁOSWIKI et Marek NOWAK (Eds.), *Mesolithic/Neolithic interactions in the Balkans and in the Middle Danube Basin : actes du XV congrès mondial [de l'] Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques*, Lisbonne, 4-9 Septembre, Oxford, Archaeopress, 2007, pp. 31-45

²¹³ Maurice GODELIER, *L'Enigme du Don*, Paris, Flammarion, 2008, p. 315 Les Baruyas pratiquent ainsi l'échange direct de femmes mais également le *bridewealth* avec les partenaires commerciaux lointains.

dimension économique de leur subsistance, dimension sur laquelle repose en bonne partie la définition même des groupes néolithiques. Cette acculturation du Néolithique est cependant visible lorsqu'on observe le Rubané²¹⁴ et l'organisation d'un système qui apparaîtrait comme étant plus égalitaire²¹⁵. Il n'en demeure que nous continuons à appeler ce groupe néolithique même si l'organisation sociale qui le régit diverge de la tradition orientale.

Il faut encore voir ce que nous nommons ou ne nommons pas « Néolithique » afin d'étudier les phénomènes d'acculturation dans ce sens inverse. Le Néolithique se présente comme un *package* comprenant, entre autre, la production alimentaire, la domestication, la proto-urbanisation, la céramique, la hiérarchisation verticale. Dans ce vaste ensemble, selon les composants que nous considérons comme essentiels, nous pouvons revoir la catégorisation de certains groupes à l'aube de la transition néolithique.

Au-delà de ces problèmes de définition du Néolithique, il s'avère qu'un des points saillants de ce qu'il est (à savoir la domestication et la production alimentaire) s'étend dans toute l'Europe à la fin de la période de sa période de propagation.

Les processus de colonisation semblent avoir joué un rôle important et sont à relier aux phénomènes d'acculturation. L'acculturation n'est possible que par la compatibilité des systèmes et les capacités syncrétiques des groupes humains. Il est notable, semblerait-il, qu'elle se soit déroulée en premier en direction des groupes mésolithiques et peut-être que cela peut s'expliquer par une moindre transgression des éléments mésolithiques en territoire néolithique. Du côté des groupes mésolithiques, l'accumulation, sur un temps plus ou moins long, de pratiques et d'artéfacts néolithiques, a dû mener à l'inadéquation des structures sociales établies et à leur transformation vers ce que nous nommons le Néolithique. Notons, pour conclure, que cette transformation s'est déroulée aussi dans des territoires où les cultures mésolithiques étaient fortes et, finalement, pas si distinctes du Néolithique si j'ometts la domestication.

²¹⁴ Eszter BÁNFFY, « Variations on the Neolithic Transition in Eastern and Western Hungary » in Dragos GHEORGHIU, *Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 44-62

²¹⁵ Anick COUDART, « La maison néolithique : métaphore matérielle, sociale et mentale des petites sociétés sédentaires » in Jean-Paul DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009

Il ne faut cependant pas oublier, que malgré cette acculturation, le Néolithique possède une capacité à s'imposer forte. En effet, de par le caractère producteur et alimentaire de son économie, créateur d'un déséquilibre certain lorsque des échanges entre mésolithiques et néolithiques sont en jeu celui-ci est la seule piste à suivre sur le long terme lorsque les économies se retrouvent spécialisées.

L'expansion démographique, les phénomènes de colonisation, l'acculturation par l'accumulation d'éléments transgressifs et une économie différentielle sont autant d'éléments susceptibles d'expliquer la diffusion du Néolithique et son inexorable établissement dans l'Europe des forêts.

Conclusion

L'invention est paradoxale dans la mesure où elle n'est, toujours, que le renouveau de vieilles idées et concepts agrégés, améliorés pour devenir un des innombrables nouveaux éléments servant la créativité humaine. Au Néolithique apparaissent les singulières innovations agricoles, symboliques et hiérarchiques, fondements de la plupart des sociétés qui suivront la voie tracée par les colons orientaux.

Au cours de mon mémoire j'ai noté l'importance de l'idéal, de la pensée humaine comme déclencheur du processus innovateur et élément créateur. D'un état primordial, que je suppose, indifférencié, d'un monde totémique selon le discours de Descola, au Paléolithique Supérieur, l'Homme évolue vers un rapport nouveau face au reste du monde et notamment animal. L'Animal qui jouait un rôle alimentaire, social et cosmogonique n'est plus seulement un simple *alter ego* de l'Homme et semble devenir quelque chose de différent peu de temps avant la néolithisation, préparant le substrat local à recevoir l'innovation et étendre la domination des Hommes à l'Univers Sauvage.

Cette domination ne se ressent pas tout d'abord dans le monde vivant mais dans le rapport des Hommes à leur environnement, dans leur sédentarité accrue et dans les formes d'habitats, que je considère comme éminemment symboliques, lorsque la hutte natoufienne sort de terre et devient maison au PPNA. Cette première étape mènerait plus tard aux phénomènes de domestication et n'est, en réalité, qu'une accélération d'un état précédent dans lequel coexistait, si le fait est bien universel, une hiérarchisation horizontale (classe d'âge, sexe, capacités ... *etc.*) et un premier rapprochement au monde animal par la domestication du loup. Ce sentiment d'accélération, de mutations rapides, me semble à relier aux mythes inhérents au « vol du savoir » qui sembleraient liés, pour ceux que j'en connais, d'une part à la notion de faute et d'une autre à l'émergence de la transgression de l'Homme sur la Nature qu'est l'agriculture tout en donnant un paradigme de hiérarchisation verticale par l'impossible contre-don qu'il opère. Ce « vol du savoir » entraînerait un rapport nouveau à l'innovation, plus viscéral, qui permettrait à ceux qui l'ont adopté un rythme innovant plus rapide et moins aliéné à une hypothétique nécessaire mythification pré-néolithique.

La différenciation entre les mondes des animaux, des végétaux et de l'Homme, qui permettrait le Néolithique, est couplée à la déchéance de la seule capacité innovatrice à l'univers des mythes afin d'être transférée vers l'Homme. Ce n'est cependant pas ce « vol du savoir » par les Hommes qui explique le processus innovateur en lui-même qui, même s'il est accéléré, demeure le même de partout.

Il est d'une part compliqué d'établir avec précision le moment exact de la survenue du Néolithique car cela serait fixer à une étape le processus évolutif d'un élément donné. En effet, l'innovation est par caractère changeante, ses cadres d'usages comme de fonctionnements évoluent avec le temps et on peut donc dire qu'elle est à la fois avant (processus d'élaboration de la phase étudiée), pendant (l'étape choisie) et après (changements) son établissement. L'innovation néolithique aura une tendance nette à l'évolution, aux changements de plus ou moins grandes ampleurs. Je pense, pour en revenir à son étape d'élaboration, qu'elle résulte dans une partie non négligeable de découvertes fortuites, de sérendipités multiples dont le temps long mais aussi le rapport plus proche entre l'Homme et son environnement immédiat permis grâce à une sédentarité accrue, ont multiplié les survenues jusqu'à mener à l'innovation en soi. De fait, il est difficile de la sorte de qualifier le Néolithique de « Révolution » tant le caractère progressif de son élaboration et de la rupture qu'il apporte se fait ressentir.

Bien entendu, j'ai présenté dans le déroulé de ma pensée la question du temps long et non les moteurs, en eux-mêmes, de l'innovation néolithique dont les théories ont été présentées et pour lesquelles je retiens l'aspect de réponse aux crises. La crise me semble avant tout sociale plus qu'environnementale ; la hausse de la sédentarité entraînant une hausse des tensions au sein des groupes. Cette pression sociale me semble accentuée par l'émergence du stockage, menant les chasseurs-cueilleurs vers le type B développé par Testart, et entraînant le développement de prestations matrimoniales moins aliénantes pour les individus mais réduisant le lien affectif créé entre le gendre et sa belle-famille ainsi que la force des alliances. Le Néolithique est, selon moi, poussé par des tensions internes aux groupes, nouvelles pour certaines, qui ne peuvent, parce que les Hommes sont sédentaires, n'avoir comme seules réponses l'exil temporaire ou le conflit. En réponse à cette tension la hiérarchisation verticale, étayée par et étayant l'agriculture et l'élevage, dans la mesure où ceux-ci créent des classes (producteurs et non producteurs) et bénéficient de la hiérarchisation

pour le rapport Homme-Nature qu'ils instaurent, m'apparaît à la fois comme un moteur et un élément fort de la néolithisation.

L'élaboration de théories sur l'innovation en soi, sa genèse, ne sont en réalité qu'une partie de mon sujet. Le Néolithique est né au Proche-Orient et il s'est diffusé dans toute l'Europe où il a été reçu, parfois contesté. Cette diffusion s'est déroulée selon le schéma classique de Ryan et Gross, en suivant une courbe sigmoïde pour peu que l'on confonde les courants et qu'on considère toute la durée de sa diffusion. Une analyse plus précise montre un caractère arythmique, des blocages ou plutôt des ralentissements dans la zone nord-balkanique qui peuvent être le résultat d'une colonisation préférentielle par voie maritime mais aussi d'une colonisation plus lente inhérente au caractère terrestre du couloir danubien. Le caractère plus lent de la néolithisation ici a dû permettre un syncrétisme plus fort entre les populations autochtones et les colons sur place, menant à des entités culturelles dont l'hétérarchie apparente semble bien différente de la hiérarchie proche-orientale. *A contrario*, la diffusion cardiale semble s'être faite à un rythme plus soutenu, préférant les côtes à l'intérieur des terres dans un premier temps et menant également à des phénomènes d'acculturation, comme je le pense du moins dans le cadre de l'Épicardial.

Ces deux courants, différents dans la vitesse de propagation qu'ils affichent mais qui me semblent assez semblables dans leur modalité de diffusion, m'ont permis d'élaborer un schème en trois temps de la diffusion néolithique que j'emprunte, pour beaucoup, à Jean Guilaine. Dans une première phase, l'arrivée de colons néolithiques entraîne la création de quelques sites entretenant un circuit d'échange, notamment d'obsidienne, avec le territoire originel des dits colons. Dans un second temps, les néolithiques commencent à occuper le territoire dans ses moindres niches, les réseaux d'échanges se relocalisent vers les autochtones, les échanges avec les locaux sont renforcés favorisant le processus d'acculturation. Pour finir, une phase néocoloniale est enclenchée appuyée par les populations acculturées ce qui expliquerait, sans doute, le caractère exponentiel de la diffusion du néolithique : la « métropole » possède un territoire toujours plus important et envoie, *de facto*, un nombre plus important de colons mais aussi tend à acculturer plus les autochtones.

Il n'empêche que ce schème, assez simpliste et comme toujours réducteur, n'explique pas la question des blocages qu'ils soient issus d'une possible confusion entre « blocage » et

« ralentissement » dans le cadre de la question de la CEBAEB (barrière agro-écologique des Balkans) ou avérés pour le Nord de l'Europe. Ces blocages, toujours temporaires, sont à mettre en partie sur le compte d'un nécessaire syncrétisme afin de rendre compatible les traditions locales et allogènes apportées. Pour ce qui concerne le Nord de l'Europe, les cultures étudiées ici utilisent la ressource halieutique, sont sédentaires et, au moins pour une (Ertebølle), favorisent les relations au sein même du groupe par la circulation d'artéfacts singuliers. Ces caractéristiques ne sont pas sans me faire penser aux peuples de la Côte Nord-Ouest ou encore aux Calusas de Floride disparus sous les assauts espagnols, peuples hiérarchisés et opulents. Ajoutons que le premier a par ailleurs coexisté un temps avec les colons européens dans leur conquête de l'Ouest et que l'un de leur élément culturel fort (la pratique du *potlatch*) a vu son intensité renforcée, et par la même occasion son sens perverti, par les produits manufacturés européens.

Malgré le blocage culturel et la « plénitude technique » qui pouvait s'opérer ici, le Néolithique a quand même fini par s'imposer. Ce gain inexorable de territoire du Néolithique peut en partie, et peut-être, s'expliquer par une certaine culture de la colonisation (colonisation appuyée par la pression démographique induite par la TDA) des groupes néolithiques, mais aussi par l'accumulation des éléments néolithiques en contexte mésolithique. Cette accumulation d'éléments transgressifs de la norme établie s'est effectuée dans les deux directions et sans doute sommes-nous plus enclins à voir le Néolithique dans le Mésolithique que l'inverse, obéissant à une téléologie et à un « juste » déroulé de l'Histoire. C'est encore une fois le temps long de l'accumulation qui doit être pris en compte, le Néolithique apporte son lot de transgressions qui, parce qu'elles s'accumulent, nécessitent des réponses culturelles à leur rencontre, tant que celles-ci ne sont pas encore trop nombreuses, ou leur acceptation dans la norme locale.

Là où le Néolithique a eu du mal à s'installer, c'est par l'apport progressif d'éléments forts qu'il a su s'imposer. Le Néolithique, et singulièrement le Néolithique acculturé, semble prémunit contre une variété de transgressions, par exemple la chasse n'est pas incompatible avec un Néolithique qui la pratique ponctuellement. Sa capacité syncrétique a permis à tout un chacun de se retrouver dans cette nouvelle façon de vivre, de trouver également des arguments en sa faveur.

L'accumulation est une chose, mais il ne faut pas oublier les propos économistes émis par Svizzero. Le Néolithique étant producteur, ses ressources étant renouvelables, il est plus

viaible sur le long terme, singulièrement en cas de spécialisation en cas d'échanges entre groupes mésolithiques et néolithiques. On voit bien ici la capacité des échanges à faire parvenir des éléments néolithiques en contexte mésolithique tout en épuisant les richesses des territoires mésolithiques par la récolte, par ces derniers, des ressources non-alimentaires nécessaires à leur commerce.

Mes recherches présentées ici sont incomplètes, limitées par une restriction temporelle et l'accès aux sources (dont il faut, par ailleurs, avoir la connaissance). Jacques Cauvin a beaucoup réfléchi à l'origine du Néolithique, son origine intime et c'est un chemin que j'ai suivi, apportant des arguments à son œuvre dont la justesse reste à discuter. J'ai tenté, au terme de ce mémoire, de mettre en lumière ce que je suppose être les raisons intimes de la diffusion, intimité qui est bien difficile à déceler en archéologie et ainsi la recherche s'est-elle souvent contentée d'observer la diffusion des artefacts, de traits culturels plus que la raison de la diffusion et ses modalités, ses acteurs. J'avais, par ailleurs, ambition à préciser davantage la place des acteurs dans le groupe et cette volonté mena à l'échec, il serait intéressant de voir qui diffuse l'innovation dans des contextes proches du milieu préhistorique.

Des études ont été menées par Philippe Gheslin dans son *Apprentissage des mondes* sur les Susus de Guinée et l'amélioration de leurs salines par l'usage d'une bâche, amélioration qui dépendait à la fois d'une instance spécialisée au niveau national et des élites et représentants locaux. Toutefois il s'agit ici, comme il s'agit par ailleurs pour les fermiers de l'Iowa de Ryan et Gross, d'une amélioration et non de l'apport *ex-nihilo* d'une innovation à la hauteur de l'agriculture et de l'élevage. Les élites peuvent être repérées dans la circulation de certains artefacts mais cela ne demeure que des artefacts et non une idéologie, une pratique qui n'accompagne pas forcément l'objet. Je m'heurte ici à une impasse tant qu'à la reconnaissance des acteurs-clefs de la néolithisation, me restreignant aux colons et donc à l'apport de coutumes par un groupe plutôt que de m'intéresser à l'imposition d'une pratique au sein d'un groupe par une partie de la communauté. Cette orientation néglige le rôle des autochtones, passifs alors que je souhaitais en faire une force dans le processus, cette force ne se retrouve hélas cloîtrée que dans l'opposition.

Bien évidemment, la victoire néolithique qui accompagne ce mémoire peut être relativisée, et parfois inversée, selon les marqueurs choisis pour définir le Néolithique. Si nous considérons le Néolithique avant tout comme l'innovation hiérarchique et non, comme c'est bien souvent le cas, le système de production, alors pourrions-nous parler du Rubané comme d'un Mésolithique à agriculture et poterie et de Swifterbant, Ertebølle comme d'autant d'entités néolithiques locales. Ce n'est cependant pas mon ambition que de revoir la définition du Néolithique mais nuancer, de la sorte, la vision évolutionniste inhérente à la téléologie que subit la Préhistoire me semble cependant important.

Bibliographie

Madeleine AKRICH, « Comment sortir de la dichotomie technique/société. Présentation des diverses sociologies de la technique » in B. LATOUR, P. LEMONNIER, *De la préhistoire aux missiles balistiques : l'intelligence sociale des techniques*, La Découverte, coll. Recherches, Paris, 1994, pp. 105-132

Jean-Loup AMSELLE, *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001, 265 p.

Georges BALANDIER, *Le désordre : éloge du mouvement*, Fayard, Paris, 1988, 252 p.

Eszter BÁNFFY, « Variations on the Neolithic Transition in Eastern and Western Hungary » in Dragos GHEORGHIU, *Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 44-62

E. BERNAYS, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en démocratie*, Ed. La Découverte, Paris, traduction de 1928, 2007, 140 p.

Alban BENSA et Robert CRESSWELL, « A propos de la technologie culturelle. Entretien avec Robert Cresswell » in *Genèses*, 24, 1996, Trajectoires, pp. 120-136

Jean-François BERGER, « Les changements climato-environnementaux de l'Holocène ancien et la néolithisation du bassin méditerranéen » in *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009, p. 121-140

Didier BINDER, Catherine PERLES, Marie-Louise INIZAN, Monique LECHEVALLIER, « Stratégies de gestion des outillages lithiques au Néolithique » in *Paléo*, n°2, 1990, pp. 257-283

Didier BINDER, « Mésolithique et Néolithique ancien en Italie et dans le sud-est de la France entre 7000 et 5500 BCE cal : questions ouvertes sur les dynamiques culturelles et les procès d'interaction » in J. JAUBERT, N. FOURMENT, P. DEPAEPE (Eds.), *Transitions, ruptures et continuité durant la Préhistoire, actes du XXVIIe Congrès préhistorique de France (Bordeaux – Les Eyzies, 2010)*, Paris, Société préhistorique française, 2013, pp. 341-355

Lewis BINFORD, *Nunamiut Ethnoarchaeology*, Academic Press, New York, 1978

Jean-Pierre BOCQUET-APPEL, « La transition démographique agricole au Néolithique », in J.-P. DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009

Dušan BORÍČ, « Mesolithic-Neolithic interactions in the Danube Gorges » in Janusz KOZŁOSWIKI et Marek NOWAK (Eds.), *Mesolithic/Neolithic interactions in the Balkans and in the Middle Danube Basin : actes du XV congrès mondial [de l'] Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques, Lisbonne, 4-9 Septembre*, Oxford, Archaeopress, 2007, pp. 31-45

Ester BOSERUP, *Évolution agraire et pression démographique*, Flammarion, Paris, 1970, 218 p.

Myriam BOUDADI-MALIGNE *et al.*, « Des restes de chiens magdaléniens à l'abri du Morin (Gironde, France). Implications socio-économiques d'une innovation zootechnique », *in Paleo*, 23, 2012

M. BOUDADI-MALIGNE et G. ESCARGUEL, « A biometric re-evaluation of recent claims for Early Upper Palaeolithic wolf domestication in Eurasia » *in Journal of Archaeological Science*, n°45, 2014, pp. 80-89

Sylvie CATELLIN et Laurent LOTY, « Sérendipité et indisciplinarité », *Hermès, La Revue*, vol. 67, no. 3, 2013, pp. 32-40

Jacques CAUVIN, *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture*, Paris, CNRS, coll. Biblis, 2013, 310 p.

Nicolas CAUWE *et al.*, *Le Néolithique en Europe*, Armand Colin, Paris, 2007, p. 53

Marie-Hélène CAZES, « Ce que révèle le patrimoine génétique des européens » *in Bulletins et Mémoire de la Société d'Anthropologie de Paris*, vol. 6, 1994, pp. 63-84

V.G. CHILDE, *L'aube de la civilisation européenne*, Payot, Paris, 1949, 384 p.

Anick COUDART, « La maison néolithique : métaphore matérielle, sociale et mentale des petites sociétés sédentaires » *in Jean-Paul DEMOULE, La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009

Kim B. CLARK et Rebecca M. HENDERSON, « Architectural Innovation : The Reconfiguration Of Existing » *in Administrative Science Quarterly*, n° 35, Mars 1990, pp. 9-30

Emmanuela CRISTIANI *et al.*, « Dental calculus reveals Mesolithic foragers in the Balkans consumed domesticated plant foods » *in PNAS*, vol. 113, n° 37, Septembre 2017, pp. 10298-10303

Christophe DARMANGEAT, « Certains étaient-ils plus égaux que d'autres ? II – Formes de domination sous le communisme primitif » *in Actuel Marx*, n° 58, 2/2015, p. 144-158

Christophe DARMANGEAT et Jean-Marc PETILLON, « Structures sociales et blocages techniques dans l'Australie aborigène : quelques éléments critiques » *in Techniques et Culture*, vol. 2, n° 64, 2015, pp. 248-251

Jean-Paul DEMOULE, *Les origines de la culture : la révolution néolithique*, Le Pommier, Paris, 2008, 124 p.

Jutta Paulina DE ROEVER, « The pottery of Hunters-Gatherers in Transition to Agriculture, Illustrated by the Swifterbant Culture, the Netherlands » *in Dragos Gheorghiu, Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 150-166

Philippe DESCOLA, *Les lances du Crépuscule*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1993, 459 p.

Philippe DESCOLA, « Pourquoi les Indiens d'Amazonie n'ont-ils pas domestiqué le pécaré ? » *in Bruno LATOUR et Pierre LEMONNIER (dir.), De la Préhistoire aux missiles ballistiques*, Paris, La Découverte, coll. Recherches, 1994, pp. 329-344

- Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, 733 p.
- Edmond DOUNIAS, « Les “jardins” d’ignames sauvages des chasseurs-collecteurs kubu des forêts de Sumatra » in *Journal d’agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, vol. 42, n° 1, 2000, pp. 127-146
- Julien D’HUY, « Un ours dans les étoiles : recherches phylogénétique sur un mythe Préhistorique » in *Bulletin Préhistoire du Sud-Ouest*, Association Préhistoire quercinoise et du Sud-Ouest, n° 20 (1), 2012, pp. 91-106
- Francis DUPUY, « Dynamiques interethniques dans le haut Maroni » in Isabelle LEGLISE et Bettina MIGGE (éd.), *Pratiques et représentations linguistiques en Guyane. Regards croisés*, IRD Editions, Paris, 2007, pp. 107-117
- Francis DUPUY, « Les « monnaies primitives ». Nouvelles considérations » in *L’Homme*, 2009, n° 190, pp. 129-151
- Françoise DUSSART, « Création et innovation », *Journal de la Société des océanistes*, 94, 1992-1, pp. 25-34
- Irenäus EIBL-EBESFELDT, *Ethologie : biologie du comportement*, Naturalia et Biologia, Paris, 1984, 748 p.
- Patrice FLICHY, *L’innovation technique : récents développements en science sociale. Vers une nouvelle théorie de l’innovation*, Paris, La Découverte, coll. Sciences et sociétés, 2003, 250 p.
- P. GALETA et BRŮŽEK, « Demographic model of the Neolithic transition in Central Europe » in *Documenta Praehistorica XXXVI*, 2009, pp. 139-150
- Alain GALLAY, « La poterie en pays Sarakolé (Mali, Afrique Occidentale) » in *Journal de la Société des Africanistes*, 1970, tome 40, fascicule 1, p. 42
- Anne GELY, « L’agriculture sur brûlis chez quelques communautés d’amérindiens et de noirs réfugiés de Guyane française » in *Journal d’agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 1984, vol. 31, n°1, pp. 43-70
- Maurice GODELIER, *L’Enigme du Don*, Paris, Flammarion, 2008, 315 p.
- Gloria GONZÁLEZ-FORTES *et al.*, « Paleogeomonic Evidence for Multi-generational Mixing between Neolithic Farmers and Mesolithic Hunter-Gatherers in the Lower Danube Basin » in *Current Biology*, vol. 27, 2015, pp. 1-10
- Jean GUILAINE, « Sur l’Épicardial Languedocien » in *Les Civilisations néolithiques du midi de la France, Colloque de Narbonne*, 1970, pp. 13-16
- Jean GUILAINE, *La France d’avant la France : Du néolithique à l’âge du fer*, Hachette littérature, Paris, 1980, 295 p.
- Jean GUILAINE, « Le Néolithique ancien en Languedoc et Catalogne » in J.P. DEMOULE et J. GUILAINE (coord.), *Le Néolithique de la France*, 1986, pp. 71-82
- Jean GUILAINE, « La diffusion de l’agriculture en Europe : une hypothèse arythmique » in *Zephyrus*, LIII-LIV, 2000-2001, pp. 267-272

Jean GUILAINE, *De la vague à la tombe. La conquête néolithique de la Méditerranée*, Le Seuil, Paris, 2008, 375 p.

E. B. HALE, « Domestication and the evolution of behaviour » in E. S. E. HAFEZ (Ed.), *The Behaviour of Domestic Animals*, Tindall and Cassel, London, Londres, 1969, pp. 22-42.

Anne HAUZEUR, « First Appearance of Pottery in Western Europe : The Questions of La Hoguette and Limburg Ceramics » in Dragos GHEORGHU, *Early Farmers, Late Foragers, and Ceramic Traditions : On the Beginning of Pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, p. 182

Gaëlle JEDIKIAN, Claire MANEN, Jean VAQUER, « Echanges et territoires culturels entre Rhône et Garonne du VI^e au IV^e millénaire avant notre ère » in Jacques JAUBERT et Michel BARBAZA (dir.), *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques – Territoires, déplacements, mobilité, échanges durant la Préhistoire*, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, Paris, 2005, pp. 499-511

M.E. KISLEV, D. NADEL et I. CARMI, « Epipaleolithic (19,000 BP) cereal and fruit die tat Ohalo II, Sea of Galilee, Israel » in *Review of Paleobotany and Palynology*, Amsterdam, Elsevier Science Publishers B.V., n° 73, 1992, pp. 161-166

Janusz K. KOZŁOWSKI, « La néolithisation de la zone balkano-danubienne et l'occupation du territoire » in *Civilisations*, 52-1, 2004, pp. 9-24

G. LAMBERT, P. PÉTREQUIN et H. RICHARD, « Périodicité de l'habitat lacustre néolithique et rythmes agricoles » in *L'Anthropologie*, Paris, 1983, vol. 87, pp. 393-411

Pierre LEMONNIER, « Choix techniques et représentations de l'enfermement chez les Anga de Nouvelle-Guinée. Ethnologie et technologie. » in Bruno LATOUR et Pierre LEMONNIER (dir.), *De la préhistoire aux missiles balistiques : L'intelligence sociale des techniques*, Paris, La Découverte, coll. Recherches, 1994, pp. 253-275

André LEROI-GOURHAN, *Évolution et techniques. [2]. Milieu et techniques*, Albin Michel, Paris, 1973, 475 p.

Chantal LEROYER, Daniel MORDANT, Yves LACHON « L'anthropisation du Bassin Parisien du VII^e au I^{er} millénaire d'après les analyses polliniques de fonds de vallées : mise en évidence d'activités agro-pastorales très précoces » in Hervé RICHARD (Éd.), *Néolithisation précoce. Premières traces d'anthropisation du couvert végétal à partir des données polliniques*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, vol. 777, 2004, pp. 11-27

Yves LIGNEREUX, « Origine et évolution – Données archéozoologiques – la domestication du cheval » in J.-F. CHARY, *Encyclopédie du cheval*, Aniwa, Paris, 2001, pp. 1-25

Émilie MAJ, « Jean-Pierre Digard, Une histoire du cheval : art, technique, société » in *L'Homme*, 175-176 | 2005, pp. 503-505

Jean MALAURIE, *Les derniers rois de Thulé*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1955, 325 p.

Grégor MARCHAND, *La néolithisation de l'Ouest de la France : caractérisation des industries lithiques*, Oxford, J. and E. Hedges, coll. BAR International Series, 1999, pp. 334-335

Eric MARMET, Laurent AUBRY et Christine BEST, « Mise en évidence de brûlis sur le tracé autoroutier de PA89 (section Ussel-Tulle, Corrèze) en cartographie magnétique et par mesures magnétiques en laboratoire » in *Revue d'Archéométrie*, 2002, vol. 26, n°1, pp. 5-10

Karoline MAZURIE DE KEROUALIN, *Genèse et diffusion de l'agriculture en Europe*, Errance, Paris, 2003

André MOTTE, « La notion de syncrétisme dans l'œuvre de Franz Cumont », in Corinne BONNET et André MOTTE (Eds.), *Les Syncrétismes religieux dans le monde méditerranéen antique*, Bruxelles/Rome, 1999, p. 21-42

George NASH, « What is the evidence and consequence of exchanging bone and antler and pottery design between Ertebølle and the Danubian Communities ? » in Dragos GHEORGHIU, *Early farmers, late foragers, and ceramic traditions : on the beginning of pottery in the Near East and Europe*, Cambridge Scholars Publishing, Newcastle upon Tyne (R.-U.), 2009, pp. 189-214

Laurent NESPOULOUS, « Le contre-exemple Jômon au Japon » in J.-P. DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009

Joseph S. NYE, Jr, *Le leadership américain : quand les règles du jeu changent*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1992, 266 p.

Yvan PAILLER, Alison SHERIDAN, « Everything you always wanted to know about ... la néolithisation de la Grande-Bretagne et de l'Irlande » in *Bulletin de la Société préhistorique française*, vol. 106, 2009, pp. 25-56

Catherine PERLÈS, « Réflexions sur les échanges dans le Néolithique de Grèce » in Ph. Clancier et al., *Autour de Polanyi : vocabulaires, théories et modalités des échanges*, De Brocard, Paris, 2005, pp. 201-215

Catherine PERLÈS, « Pourquoi le Néolithique ? Analyse des théories, évolution des perspectives. » in J.-P. Poulain (ed.), *L'Homme, le mangeur, l'animal, qui nourrit l'autre ?*, OCHA, Paris, 2007 pp. 16-29

Dan C.M. RAEMAKERS et J. PAULIEN DE ROEVER, « The Swifterbant pottery tradition (5000-3400 BC) : Matters of fact and matters of interest » in B. VANMONTFORT et al. (Eds.), *Pots, Farmers and Foragers : Pottery traditions and social interaction in the earliest Neolithic of the Lower Rhine Area*, Leiden University Press, 2010

Max RAPHAËL, *Trois essais sur la signification et de l'art pariétal paléolithique*, Paris, Le Couteau dans la plaie/Kronos, 1986, 228 p.

Philippe ROBERT-DEMONTROND et Anne JOYEAU, « Les paradigmes de l'invention : modes et méthodes de la création poétique et résonances managériales » in *Management & Avenir*, vol. 7, no. 1, 2006, pp. 91-114

Mirjana ROKSANDIC, « Violence in the Mesolithic » in *Documenta Prehistorica*, vol. 33, 2006, pp. 165-178

- Everett ROGERS, *Diffusion of Innovation*, Free Press, New-York, 1995
- Valentine ROUX, *Des céramiques et des hommes : Décoder les assemblages archéologiques*, Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2016, 415 p.
- Bryce RYAN et Neal GROSS, « The diffusion of Hybrid Seed Corn in Two Iowa Communities » in *Rural Sociology* 8, 1943
- Marshall SAHLINS, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Gallimard, Paris, 1976, 409 p.
- Carl O. SAUER, « Agricultural origins and dispersals » in *The American Geographical Society*, New York, 1952, p. 131
- Georges SAUVET, « Rhétorique de l'image préhistorique » in A. FINE, R. PERRON et F. SACCO (dir.) *Psychanalyse et Préhistoire*, Paris, PUF, 1994, pp. 84-115
- William H. SEWELL, Jr., *Logics of History : Social Theory and Social Transformation*, Chicago, The University of Chicago Press, 2005, 376 p.
- François SIGAUT, « Propos contre-révolutionnaires sur le Néolithique » in J.-P. DEMOULE, *La révolution néolithique dans le monde*, CNRS, Paris, 2009, pp. 181-196
- Rigaud SOLANGE, Francesco D'ERRICO, Marian VANHAEREN, « Ornaments Reveals Resistance of North European Cultures in the Spread of Farming » in *PLoS ONE*, Avril 2015
- Serge SVIZZERO, « Trade, Immerising Growth and the Long-Term Neolithisation Process of the Pitted Ware Culture » in *Journal of Anthropological Archaeology*, Octobre 2015
- P. SÜMEGI et R. KERTÉSZ, « Paleogeographic characteristics of the Carpathian Basin – an ecological trap during the Early Neolithic ? » in R. KERTÉSZ et J. MAKKAY (eds.), *From the Mesolithic to the Neolithic. Proceedings of the International Archaeological Conference held in Snolzok*, Budapest, 1996, pp. 405-415
- P. SÜMEGI *et al.*, « Environmental change and human adaptation in the Carpathian Basin at the Late Glacial/Postglacial transition » in E. JEREM et K.T. BIRÓ (eds) , *Proceedings of the 31st symposium*, Oxford : Archaeolingua, Central European Series 1 – BAR IS 1043, 26 Avril – 3 Mai 1998, pp. 171-177
- Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Le phénomène humain*, Paris, Éd. du Seuil, 1955, 347 p.
- Michael TEMPLER, « What Happened to the Southern European Hunter-Gatherers at the Advent of Farming, between Western Anatolia and the Head of the Adriatic Sea (9000-4500 BC)? A narrative description based on the archaeological record », Thèse doctorale sous la direction de Prof. M. Honegger, Université de Neuchâtel, 2016
- Alain TESTART *et al.*, « Les prestations matrimoniales » in *L'Homme*, 161, 2002, pp. 165-196
- Alain TESTART, *Des dons et des dieux*, Paris, Errance, 2006, 155 p.
- Alain TESTART, *La Déesse et le Grain*, Paris, Errance, 2010, 165 p.
- Alain TESTART, *Avant l'histoire*, Paris, Gallimard, 2012, 549 p.

Nicolas VALDEYRON, *Of Men and Nuts. Essai sur le Mésolithique et sur la place qu'y tient le végétal*, 2013, Thèse de Préhistoire en vue de l'obtention de l'Habilitation à diriger des Recherches, Université Toulouse 2 – Jean Jaurès, Toulouse

Samuel VAN WILLIGEN, « L'Épicardial et la Néolithisation de la France méditerranéenne » in *Congrès del Neolithic a la Peninsula Ibèrica*, 1999, pp. 571-581

Samuel VAN WILLIGEN, « Aspects culturels de la néolithisation en Méditerranée occidentale : le Cardial et Épicardial » in *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 101, n°3, 2004, pp. 463-495

Jean-Denis VIGNE, « L'humérus de chien magdalénien de Erralla (Gipuzkoa, Espagne) et la domestication tardiglaciaire du loup en Europe » in *Munibe (Antropologia-Arkeologia)*, n° 57, 2005, pp. 279-287

Christian VERJUX, « Les pratiques funéraires mésolithiques en Europe. Diversité dans l'espace et dans le temps » in Luc BARAY, Patrice BRUN, Alain TESTART, *Pratiques funéraires et sociétés. Nouvelles approches en archéologie et en anthropologie sociale*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. Art, Archéologie et Patrimoine, 2007, pp. 15-36

Julien VIEUGÉ, Sigrid MIRABAUD et Martine REGERT, « Contribution méthodologique à l'analyse fonctionnelle des céramiques d'un habitat néolithique : l'exemple de Kovačevo (6 200-5 500 av. J.-C., Bulgarie) », in *ArcheoSciences*, 32, 2008, pp. 99-113

Trevor WATKINS, « The Beginning of the Neolithic : searching for meaning in material cultural change » in *Paléorient*, vol. 18, 1992, pp. 63-65

João ZILHÃO, « Early prehistoric navigation in the Western Mediterranean : Implications for the Neolithic Transition in Iberia and the Maghreb » in *Eurasian Prehistory*, 11 (1-2), 2015, pp. 185-200

Marek ZVELEBIL, « Les derniers chasseurs-cueilleurs d'Europe tempérée », in *Les derniers chasseurs-cueilleurs d'Europe Occidentale, Actes du Colloque de Besançon, octobre 1998*, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, pp. 379-406

Webographie

Christophe DARMANGEAT, Une cartographie sociale des sociétés à richesse (monde II) [en ligne], consulté le 22 Mars 2017 <http://cdarmangeat.blogspot.fr/2017/01/un-cartographie-sociale-des-societes.html>

Christophe DARMANGEAT, La sédentarité sans agriculture ni stockage [en ligne], consulté le 30 Mai 2017 <http://cdarmangeat.blogspot.fr/2016/01/la-sedentarite-sans-agriculture-ni.html>

D. STORDEUR, « Le village de Jerf El Ahmar (Syrie, 9500-8700 CAL BC). Ou comment interroger l'architecture pour comprendre la société qui l'engendre », in *ArchéOrient – Le Blog*, 2015 [En ligne] <http://archeorient.hypotheses.org/3900>

Nicolas VALDEYRON, « Le Mésolithique, une révolution verte au cœur de l'Europe des forêts ? Éléments pour une amorce de réflexion » in *P@lethnologie*, 6, 2012, pp. 84-88 (en ligne, consulté le 21 Mars 2017)